

El. 8° Z François

15

(2670)

Jurissier

Le corps de Diane



L'obsession de Gilles, son poison, sa machine infernale, sa torture : c'est la jalousie. Il aime Diane, mais il suppose, soupçonne, devine que le passé de Diane n'a pas été simple. Elle a eu des amants, comme tout le monde, mais aussi, dit-on, une affection très « particulière » pour une jeune fille. Ce passé, Gilles va l'explorer, l'interpréter à sa façon, jusqu'à tuer son amour.

Amour des corps, égarements possibles du cœur et des sens : ce roman de forme classique pousse l'audace assez loin. Mais une écriture précieuse, brillante, permet au romancier d'éviter les écueils d'un sujet scabreux. Ce « portrait d'une inconnue » est aussi une histoire d'amour – et l'analyse impitoyable de quelques maladies de l'amour. A la lecture de ce roman, un des premiers de l'auteur, on découvre déjà l'immense talent de l'écrivain. Membre de l'Académie Goncourt, critique littéraire, essayiste, François Nourissier est devenu un des grands romanciers français contemporains.

OceanofPDF.com

FRANÇOIS NOURISSIER

LE CORPS DE DIANE

JULLIARD

OceanofPDF.com

Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

Dédicace

I - LONDRES

II - LE THÉÂTRE

III - UN VOYAGE À DEUX

IV - LES CHAMBRES

V - « TWO GIRLS »

Copyright d'origine

Achevé de numériser

OceanofPDF.com

Pour L.

OceanofPDF.com

I

LONDRES

La haine, voilà mon sujet.

Je ferme les yeux, je les ouvre sur l'encre noire, sur mes mots noirs, et je pense : « noir comme la haine. » Les rideaux tremblent au passage d'un peu de vent glacé, et je pense : « froid comme la haine. » Je pose un regard sur chaque objet de ma chambre d'hôtel, sur le grand lit dont je ne réchauffe la nuit qu'une moitié, sur les quatre lampes, que j'allume à la façon des veuves et des concierges qui branchent leur radio et illuminent un aquarium où nagent deux poissons, et je pense : « solitaire comme la haine. » Je sens peser autour de moi la ville trop vaste, trop lourde pour qu'un homme seul la porte toute une nuit de veille. Je pense à toi, Diane, je pense à Londres et à toi, et j'écris : « Diane, comme la haine... »

Au 21 de Belgrave Road, on trouve un Boarding House assez fraîchement repeint. De tous ses jaunes, de ses noirs, de ses briques laquées il résiste à la suie mouillée de Londres. C'est là, Diane, que pour la première fois un homme t'a mise nue. J'ai dû fouiller dans un tiroir et feuilleter un vieil agenda pour retrouver l'adresse. Elle était consignée d'une écriture un peu maladroite : celle que l'on prend pour noter un nom inconnu, épelé dans l'antichambre. Tu étais alors une jeune fille de vingt ans paralysée de dignité. Tu ne me plaisais guère. « C'est là, Diane... » J'émerge dans cette rue de Londres comme d'une navigation traversée de tumultes et de colères aveugles. Je fais enfin surface. C'est là, Diane, que tu as regardé la nuque et les épaules d'un homme occupé à se recoiffer, et toi tu étais allongée, tu découvrais que l'amour ne froisse pas les draps comme les froisse le sommeil.

Marne Hotel, c'est un nom étrange pour une pension anglaise. Ce mot qui évoque une bataille, une rivière, de la terre épaisse et pâle, était enlisé

depuis six mois dans ma mémoire. Je l'avais oublié, si l'on appelle oublier l'immobilité de ce qui blesse. Le moment venu je m'en suis souvenu sans doute possible. J'ai cherché le Marne Hotel avec l'obstination que l'on apporte aux rendez-vous dont on n'attend que du mal. « Derrière Victoria », avais-tu dit. Et même : « tu n'imagines pas la tristesse des rues qu'on trouve derrière Victoria, du côté du grand pont, là d'où partent les autobus verts de la banlieue... »

Oui, j'imaginai. Sans doute ne suis-je venu à Londres que pour cela : chercher, voir, me faire des images. Tu as eu tort de répéter si souvent « imagines-tu ? ». Ce n'est pas une habitude à donner aux hommes. Commencent-ils une fois qu'ils n'en démordent plus. J'ai donc *imaginé*. Avec mes plus doux sourires : Wildbad, des plages et des forêts, une petite fille de douze ans que sa mère n'osait pas appeler Diane. « C'est presque un nom de dame... » Avec mes airs penchés, mes airs de tout comprendre : l'adolescente solitaire, la jeune femme solitaire, une Diane sur qui la vie semblait passer comme du mauvais temps sur l'été. J'ai imaginé aussi tes maisons, tes secrets, tes refus, tes villes, et plus que toutes celle-ci, Londres, où je traque un personnage disparu depuis cinq années. Je l'ai rencontré ce soir sur Belgrave Road, à main droite lorsqu'on vient d'Eccleston Square.

Une chronique de la haine, ses quatre saisons – son printemps surtout, et son été, car on connaît par cœur ses saisons froides. Monologues, questions, silences : trois cents jours de haine. A peine l'ai-je eu écrit que le mot m'a paru lourd. En vérité, il a fallu m'exciter à la violence pour oser le convoquer à la première ligne de ma première page. Aussi bien qu'à de la haine, cette indifférence laborieuse qui a suivi notre adieu pouvait ressembler à l'ennui, à une heureuse surprise trop tôt venue. Un homme ahuri, c'est moins noble qu'un homme blessé, ça oublie de gémir. Ainsi, derrière toi, comme les jeunes époux accrochent un mot à l'oreiller le matin, tu as laissé des cadeaux. Chacun chargé de messages symboliques, ambassadeur du passé et de ce goût parfait que je ne partagerai plus. L'excessive bonté de tes gestes m'a gêné ; j'ai porté la main avec un certain malaise sur ces objets qui me venaient de toi trop tard et comme lourdement. On a beau s'habituer aux objets, ceux-là sont restés un peu coupables. Pas de haine encore, mais de l'agacement, la hâte de m'éloigner. Les amants sont étrangement faits : une femme quittée les pleure au fond d'un jardin de province, eux donnent des coups de téléphone et retrouvent l'envie de gagner de l'argent comme on se jette à la piscine un soir de

juillet. Aux moments désarmés de la journée – le vide du réveil, le chaud de trois heures, le creux de l'avant-dîner – la pensée interdite leur délègue une souffrance brève, une défaillance placée là pour mieux vérifier leur plaisir d'être forts. Puis avec la distance croît leur caractère. Ils font les fiers. Toujours pas de haine, mais un vide assez flatteur. C'est dans ce vide que commencent les combinaisons de mauvais sentiments. Un jour la mémoire rassemble son troupeau, reflue d'un seul coup, monte, écume, déferle, joue aux vagues et à l'ouragan, noie notre homme dans ses eaux empoisonnées. La rancune, l'envie de faire des comptes, la haine sont enfin là. On se croyait guéri, – que dis-je : on n'avait jamais été malade. Et voilà que la fièvre monte ; la vie entière est contaminée.

Ce qu'il y a dans la tête d'un homme qui aime : on peut rêver là-dessus. Et dans celle d'un homme qui n'est plus sûr d'aimer, qui cesse d'aimer ! Qui croyais-tu avoir, assis en face de toi à table, à ta gauche en voiture, couché sur toi ou le long de toi la nuit ? Une machine à croire, à parler, à dormir ? Qui regardais-tu ? A qui décidais-tu d'avouer ou de mentir ? Ne voyais-tu pas ma tête de juge, ne sentais-tu pas se refermer mes pièges, flotter autour de toi mes bontés à double sens, toute la prestidigitation d'un homme décidé à *savoir* ?

Jusqu'au 29 juin de l'année dernière je prenais pour le tien le visage d'un ange bien élevé. Ce soir-là, au restaurant chinois, tu as arboré vers onze heures un front muré de colère, des yeux plus gris, une peau plus pâle – ta tête de haine – un visage que j'avais l'impression de poser sur le tien, comme un masque, phrase après phrase, et qui adhérerait si bien à tes os que je ne croyais plus possible pour toi de le dépouiller jamais. C'est lui que je me rappelle ; lui qui s'interposera toujours, le temps que durera ton souvenir, entre la paix et moi. C'est ton vrai visage. Quant à la haine, je ne lui ai donné son nom que beaucoup plus tard, lorsque j'ai deviné que tu solderais un jour nos comptes selon des recettes éprouvées. Tu parlerais de loyauté, de trahison, de jalousie, de confiance. Le *cœur*, n'est-ce pas, et la *psychologie* ? Ces farces. Tu dirais : « nous avons cessé de nous aimer » comme on dit : « l'épidémie de peste ne ravage plus le royaume » ; ou bien : « après les vaches grasses les vaches maigres ». Alors je t'ai bien regardée, je t'ai écoutée attentivement. Je ne me suis plus dit seulement « à qui croit-elle parler ? » mais « à qui suis-je, moi, en train de parler ? » Je t'avais considérée d'abord comme un agneau qui a emboîté le pas du loup, comme une rentière faisant la conversation au rôdeur prêt à l'assassiner. Et

le rôdeur caresse son couteau au fond d'une poche, cherche la place où le coup portera. Je pouvais aussi bien retourner mes images. Leur envers montrait un homme niais, une fille plutôt secrète. J'étais prêt à te proposer l'échange : tes secrets contre ma niaiserie, la vérité sur toi contre la vérité sur moi. Tu saurais ce que la bienveillance d'un homme recèle de mépris, je saurais à quoi m'en tenir sur cette patience fiévreuse et un peu misérable que tu avais appelée « ta vie ». Le beau marché ! Ces loyales tentatives dégénèrent en scènes de biffins. Aujourd'hui, j'ai tenu seul la moitié du pari : à défaut de connaître la vérité sur toi, j'en connais *une*, qui me convient, longue à déterrer. Je t'ai visitée comme un voyageur clandestin visite un pays interdit. Tu n'as pas soupçonné, sur ton sol, cette agitation de fourmi. Tu as été un bon adversaire, naïf, confiant.

Cette longue suite d'années que je ne connaissais pas, c'était là ton point faible. Je rêvais d'une purge, d'une chirurgie, d'un nettoyage impitoyable par le fer et par le feu. Je voulais remettre les péchés et les peines. Oui, c'était entendu, j'absoudrais. J'aurais le cœur large, l'esprit large. Mais je voulais *savoir*. Ce n'est pas une histoire d'amour, c'est le dossier d'une enquête. Voici, Diane, ce que l'on trouve, à condition de bien chercher, dans la tête d'un amant.

Enfin n'oublie pas que « les policiers ont aussi un cœur ». Et un foyer, et une mémoire, et des têtes blondes à caresser. Il y a tout un cinéma dans la tête des policiers ; un cinéma rose et noir, des larmes et des scrupules, des secrets qui valent bien ceux qu'ils remuent. Voici donc, pêle-mêle, l'enquête et le cinéma, le flic et l'amant : notre histoire, Diane.

Le Marne Hotel est un endroit sordide. J'étais prévenu. D'être confirmé dans cette tristesse presque assoupie, à quoi chaque instant rendait une cruauté intacte, j'ai ressenti comme de l'égarement. J'ai traversé une étrange absence à moi-même, et dans cette absence le moment choisi pour affronter une Diane interdite, imaginaire, enfuie, – je ne savais plus, la seule réelle ou la plus fausse de toutes, Diane ou une invention que je baptisais Diane pour souffrir. Tout a flotté, glissé doucement dans le soir où bougent des reflets, dans ce mouvement humide, immense, cette fin de jour à goût de fer et de fumée, cette ville, ce gros morceau de ta mémoire que j'annexais pour t'y replacer après cinq années ; et les visages distraits, les mots étrangers qui passaient sous mon regard comme des signes perdus, une certaine hâte morose que tu avais éprouvée naguère et que je subissais ce soir, cette ville, voilà qu'elle n'était plus qu'un prétexte, un décor à peine

réel, une plongée vers tout ce qui est obscur, une lourde songerie qui t'avait naguère oppressée, écrasée comme elle m'écrasait, et tu devenais une victime, l'innocence plus la soumission, une petite chose légère et blanche qu'un homme avait prise sans l'aimer, un soir entre janvier et mars 1950 au 21 de Belgrave Road.

Combien de fois suis-je passé devant le Boarding House sans m'y arrêter ? Huit ou dix peut-être. Tantôt vite et l'allure indifférente ; tantôt lentement, avec des regards de Sherlock Holmes ; sur un trottoir, puis sur l'autre. J'apprenais par cœur le nom des hôtels qui cernaient le tien –

Soissons Hotel, Dover Hotel – et je les imaginais comme des repaires à soldats, des lieux de plaisir pour permissionnaires couleur de terre qui chantent *Tipperary*, et se souviennent entre deux bières d'avoir engrossé une servante, autrefois, quelque part entre Douvres et Soissons. Des secrétaires attardées vêtues de rose et de vert sont sorties d'un immeuble et se sont dirigées vers la gare des autobus. Elles allaient monter à l'impériale et regarderaient passer à travers le ruissellement d'une vitre les maisons alignées. Le sort me les avait fait croiser, ces femmes, pour m'aider à te détester. Tempes bleues, mentons coléreux, blond triste : la caricature de toutes celles qu'on quitte. D'ailleurs, des femmes seules dans une ville, la nuit, vers quelles larmes vont-elles, quels lits vides ? Le luxe de la haine, c'est le luxe des détails ; avec la première inconnue aux tempes bleues, au blond triste, j'étais prêt à faire un roman. Celle-ci ou une autre, cette autre ou toi : toutes inconnues, toutes vaincues, toutes ennemies. L'embarras du choix...

J'étais descendu à Victoria. J'avais contourné la gare par la gauche puis suivi des rues bordées d'immeubles, bas. Vaugirard perdu derrière la gare de l'Est. Tous les dix mètres une vitrine éclatait de lumière et l'on voyait des hommes et des femmes aux visages sournois. Ils lisaient des titres où le mot *love* accrochait l'œil. Il s'agissait d'amour heureux, ou libre, d'amour avant le mariage, et après ; des écriteaux promettaient des « consultations gratuites sans rendez-vous ». Les boutiques ressemblaient à celles de pédicures chinois, aux entrées de bains-douches ; on y vendait des gelées, des ovules, des suppositoires, des comprimés effervescents, des objets en caoutchouc et en plastique, le rêve des hommes et le rêve des dames, des canules aux formes assez barbares, d'énormes appareils hygiéniques destinés à se replier dans de minuscules sacs en soie écossaise. J'aime les visages sérieux des humains, j'aime les rues des villes, le soir, le glissement

des pneus, le goudron brillant, la solitude lorsqu'elle prend ces visages butés. Je suis passé devant une maison plus obscure que toutes les autres ; on ne pouvait pas en deviner la destination. On entendait une sonnerie, depuis très longtemps sans doute car personne ne paraissait y prêter attention. Qu'annonçait-elle ? Le commencement, la fin de quoi ? Les cinémas de banlieue appellent ainsi leurs spectateurs au bout des entractes. Je suis passé trois fois devant la maison sombre et la sonnerie n'avait pas cessé. On dit qu'on « interroge les façades ». Mais quelles questions poser à ces briques sales, que l'éclat des vitrines rejetait dans une nuit épaissie de pluie, dont on imaginait le règne sur la ville sans limites. La nuit, la pluie ! Quelles grandes affaires, et comme je les associe bien à ton histoire... Déjà, en haut des quelques marches, sous des péristyles à la grecque, des bonnes femmes roses et vertes comme les filles de Belgrave Road déposaient leurs bouteilles de lait. Une aube viendrait donc, que traverseraient les petites voitures des laitiers, une aube percée de cris, offerte comme une convalescence à ce peuple malade d'ombre ?

Je suis entré. Ce n'était pas si difficile. Deux femmes sont venues à ma rencontre, également laides et souriantes. Oui, il y avait de la place. Pour quelques jours. Aucune chambre n'avait de salle de bains, non, mais l'eau était très chaude. Brûlante. Et le petit déjeuner inclus dans le prix. Oui, je pouvais jeter un coup d'œil. Un autre que moi parlait, demandait une chambre pour quelques jours, voulait « jeter un coup d'œil ». Moi, j'apprenais les lieux. J'avais posé une main sur le mur comme un touriste épuisé par une longue marche, une valise lourde. Avais-tu connu ce faux cuir enduit de peinture comme pour une porte de clinique ? Le téléphone était posé sur une tablette, sous l'escalier. Un soir, à cette place exacte, tu avais entendu la voix de Gehrard. Sans doute avais-tu fixé les yeux sur le diplôme encadré, pendant que dans ta tête les dures phrases allemandes installaient une fièvre fatale et que tu acceptais. Il t'avait dit « au Dorchester » et tu avais proposé de l'y rejoindre ; tu avais honte du Marne Hotel, du relent d'œuf grillé et de fumée, de l'escalier aux marches consolidées par des plaques de cuivre. Tu n'écoutais pas les dures phrases allemandes. Cela te paraissait si naturel de les entendre, et qu'elles fussent pressantes et précises, et que Gehrard fût revenu. Tu pensais à ta robe, au tricot que tu n'aimais plus ; tu t'inquiétais, dans ta tête, de savoir si la salle de bains serait libre ; tu pensais au beau linge blanc dont tu avais rêvé, dans lequel les épaules brunies des filles appellent des comparaisons de fleurs,

évoquent une vertu brûlante et douce. Tu avais raccroché le téléphone, secoué les cheveux que tu portais longs cette année-là, répondu étourdiment aux questions de la grosse logeuse, monté l'escalier quatre à quatre ; tu étais « la jeune fille française », à moitié putain à moitié chevreau devait penser la logeuse, et ton cas s'aggravait de ces phrases allemandes et de cet air de soumission. Les rues, ensuite, les rues, mais là je me perds. Je perds la trace de la jeune fille pressée qui marchait dans la bruine, avec le froid toujours un peu cruel de Londres à ses joues, l'agacement d'être en retard – car tu avais passé successivement toutes tes blouses, tes trois tricots, et tu avais changé de chaussures au dernier moment – et dans sa tête, j'imagine, ce vide un peu fiévreux que remplissent si bien les rengaines de chansons et les phrases mécaniquement répétées.

La logeuse me regardait. Je l'ai suivie lorsqu'elle s'est dirigée vers l'escalier. J'ai vu par la porte entrouverte sur le palier une salle de bains aux murs jaunes. Derrière une porte on entendait des applaudissements frénétiques et les grésillements d'une radio. J'imaginai mieux, soudain, la jeune fille qui était redescendue ce soir-là vers le rendez-vous du Dorchester : elle portait le manteau vert que je me rappelle t'avoir vu dix fois sur le dos l'hiver 1950 ; elle s'était, elle si sage, maquillée mal, trop et trop vite ; un coup d'œil lui avait montré ces pommettes placées haut et soulignées de taches écarlates ; elle avait sans doute sorti un mouchoir et frotté rageusement son visage, comme une adolescente que sa mère empêche encore de se farder. Tu n'avais donc été que cela : cette fille solitaire qu'un coup de téléphone affole, cette petite Française triste que Londres écrase et rend sotté, dont le cœur bat parce que passe un homme qu'elle croit aimer. Cette vie modeste écrasée par dix millions de vies, un visage qu'on oublie, une aventure pauvre. Au Dorchester tu avais dit non. Ou bien est-ce Gehrard qui n'avait pas trop demandé ? Ne rien brusquer un premier soir, les hommes savent cela. J'imagine si bien la scène, à quoi ressemble un temps l'amour pour les filles jeunes : jambes soudées, mains moites, des linges écartés. Ensuite, dans la rue, ce vide de la tête, le même qu'à l'aller, mais sonore, éclatant d'un battement sonore, et toujours la fièvre, et cet envers du remords : le regret de n'avoir pas osé assez.

La femme s'est effacée sur le seuil après avoir allumé. J'avais demandé à jeter ce coup d'œil. J'ai vu la cheminée de faïence blanche, les rideaux à glands, le papier déchiré au-dessus du lit. « Là où les cheveux l'ont taché d'auréoles grasses et sombres », ai-je pensé. Il ne fallait pas rester immobile

ainsi. J'ai murmuré ce que la logeuse attendait : sur le temps, les tasses de thé, les chambres de Boarding House. Derrière moi, dans l'escalier, la voix coulait sur ma nuque un chapelet de chiffres, des prix énoncés en guinées, des réflexions d'ordre général sur le chauffage au gaz.

Dehors régnait, avec le froid, les reflets d'eau, une espèce de noblesse triste. A cinq ans de distance, j'ai été heureux de penser que tu avais connu le silence et la solitude des rues, que tu t'y étais refait parfois un peu de paix. La sonnerie frêle ne s'était pas tue ; des passants qui paraissaient n'avoir pas bougé lisaient toujours les titres des traités d'éducation sexuelle dans les vitrines blanches. Les mains enfoncées dans les poches, les cheveux couverts sans doute d'une pellicule fragile de pluie, je suis redescendu vers Victoria, la tête bien pleine d'images.

Le second soir tu avais dit oui. Gehrard était venu chez toi.

Après, il s'était lavé les mains dans le lavabo de la chambre. Il s'était penché vers le miroir, les sourcils levés, le visage légèrement détourné mais le regard fixe essayant d'attraper un peu de son menton, de son profil. Les hommes parlent dans ces cas-là. Toi, tu voyais sa nuque, ses épaules. « Ainsi », devais-tu penser, « la maigreur des hommes, c'est cette largeur dure que ne noie aucune chair ? Et leur pâleur, l'hiver, c'est ce lait à reflets roux et bleus... » Il se regardait le menton, se passait sur la barbe le plat des doigts, en caresse songeuse, l'air ailleurs – ailleurs et content. « Tu sais », avait-il dit... Mais non, je ne puis plus imaginer vos phrases *allemandes*. Du tutoiement, même, je ne suis pas sûr. Se tutoie-t-on en allemand ? Ou ne tutoie-t-on que Dieu, comme en anglais, et dans les psaumes ?

Il s'était *lavé les mains*. Cela, tu me l'as dit. Devant toi, dans la chambre. Peut-être avait-il brossé ses ongles, s'était-il regardé les ongles en écartant les doigts ?

C'est dans le taxi que j'ai pensé au lavabo, aux mains qu'on savonne, aux ongles brossés jusqu'à leur donner ce rose propre des mains du matin, ridées d'eau et de froid. A dix-sept ans il m'est arrivé, le soir, en rentrant chez moi après avoir vu une fille, de renoncer à ma toilette pour ne pas laver la main qui avait caressé un corps que j'aimais. Et le lendemain, à mon réveil, mon premier geste était de flairer ma main, longuement, et d'y chercher un peu du parfum de l'autre corps. Et si je l'y trouvais je le respirais, et j'embrassais ceux de mes doigts qui avaient caressé, et je les respectais, je les posais le long de ma joue et je retournais pour un moment au sommeil, plein d'une innocence brûlante, de cet honneur très doux que je

rendais au corps des jeunes filles. Lui, ton amant, s'était lavé devant toi les mains et regardé le menton. « Tu sais », avait-il dit, « c'est important sans l'être... » Ainsi, lorsque tu m'as rapporté ces paroles, tu les traduais. Tu me donnais plutôt le « sens général » ; peut-être seulement un certain ton de voix, une certaine façon d'être de la nuque et des épaules blanches ? C'est avec mon propre corps, soudain, dans le taxi qui m'emportait loin de Victoria, que j'ai évoqué le départ de Gehrard, sa fuite loin de toi au milieu de la nuit, départ et fuite qui ne pouvaient me blesser qu'à travers toi, et plus précisément à travers ton corps, mais que mystérieusement je ressentais au fond du mien, où ils éveillaient des souvenirs, de l'humiliation que j'osais enfin appeler par son nom, mais aussi une vague connivence entre les hommes qui existait même, je le découvrais, entre Gehrard et moi. Il s'était relevé, habillé, lavé les mains. Il t'avait parlé de loin, sans se tourner vers toi, en regardant son menton dans le miroir. Puis il était parti et je sentais dans ma main la fièvre de sa main sur la poignée de la porte, dans mes jambes le plaisir enfantin de descendre l'escalier, l'envie de courir sur le trottoir de Belgrave Road. Il avait sans doute détourné ses lèvres de ton dernier baiser, feint de ne pas remarquer ta dignité, ni l'humour qui devait fausser ta voix et te donner un air de canaillerie sournoise que je connais bien. (Je sais, ce ne doit pas être facile, la désinvolture, avec cette blessure fraîche dans le ventre.) Il t'avait fui ; brusquement tu l'avais embêté ; il avait eu envie d'un lit frais, d'une nuit que ne rythmerait pas la respiration sifflante d'une compagne ; envie de disposer de ses deux mains, de ses deux bras, d'oser remuer la tête, de ne plus avoir de fourmis dans l'épaule. Envie de ne plus sentir tes lèvres sèches lui piquer au hasard des baisers sur les narines ou le front. Envie de retrouver l'usage de sa main gauche, qui avait traîné une heure sur un flanc qu'elle ne caressait plus. Et je ne lui gardais pas rancune. Rien ne pouvait aller contre cette sensation : je me reconnaissais dans son ennui, et si c'était là ma seule raison de haïr Gehrard, je préférerais encore me ranger à ses côtés contre toi, c'est-à-dire, d'une certaine façon, me sauver. Prendre ton parti dans la scène du Marne Hotel, c'était choisir le camp du vaincu en connaissant l'issue de la bataille. J'avais quitté trop de chambres à deux heures du matin, descendu trop d'escaliers, pour ne pas te compter, dans l'affaire Gehrard, au nombre des filles avec qui l'on monte.

Une fille banale. Tu n'avais donc été que cela. De ce gris j'avais fait d'abord une vertu. Si peu de romanesque, une science aussi modeste de tes

limites : j'avais voulu t'aimer pour cela. J'en avais assez, disais-je, des beaux animaux, assez des couleurs qui brûlent l'œil. Tu allais me reposer, me fixer. Toutes les comparaisons languides et nonchalantes, frégates à l'ancre dans les ports, reflets dans l'eau, verdure des campagnes, je les appelais à mon aide pour me justifier de t'aimer. Je menais de front deux tentatives : me duper et me défendre d'être dupe. Il faut dire que je réussissais mieux dans la seconde. J'en étais venu, dans certains de ces moments de silence qui favorisent la réflexion sur l'autre, à dresser une liste de tous les traits, en toi, qui me désobligeaient. La taille est moyenne, pensais-je, les yeux sont noisette, les cheveux d'un blond terne, la beauté médiocre et le charme fait de dix gentillesse dont l'addition tombe juste. Ainsi désignées, rendues impersonnelles, semblant n'appartenir plus à personne mais être devenues les attributs indispensables – yeux, cheveux, âme – de n'importe quel portrait féminin, les raisons que j'avais de te désirer, de te préférer à une autre cessaient également de m'appartenir. C'était pour ces raisons moyennes, ni vraiment mauvaises ni excellentes, que d'autres, Gehrard ou Geneviève, avaient tenu à toi. C'était donc leur amour qui s'appauvrissait de la misère où je tenais le mien. Une fille comme les autres : tu avais été cela pour Gehrard et tu le devenais pour moi. Il était seulement dommage que j'eusse, quatre années plus tard, placé mes sous dans l'entreprise Diane, qui avait connu sa première faillite l'hiver 1950. Mais là, dans le taxi, j'occupais un peu la peau de Gehrard. Lui aussi, dans le taxi, il avait allumé une cigarette, posé ses mains sur le cuir de la banquette, étendu ses jambes et s'était laissé secouer par la voiture qui prenait court ses tournants. Il avait regardé passer les lumières dans le gris-jaune de la brume et remis au lendemain le bilan de sa soirée.

Toi, au lit, tu n'avais pas éteint la lampe. Ton visage devait avoir conservé longtemps la fixité un peu folle des veilles. Tes yeux ouverts ne voyaient rien, ta mémoire fonctionnait doucement, loin des trois dernières heures, et faisait son travail et son bruit de cœur quelque part du côté de l'enfance, de l'Allemagne. Des images refluaient en toi sur un rythme de sang dans les artères. L'image d'un goûter, en juin, à Wildbad ; celle, d'une nuit où tu avais pleuré à cause de l'orage ; d'autres plus fugaces : de champs, de ciels, de visages sur lesquels le vent plaque des mèches blondes. Et tout cela faisait partie de la colère, la nourrissait, mais en même temps la rendait assez supportable, l'empâtait de rêve et de sommeil, t'épargnait

encore de nommer colère la tristesse lucide où t'avait laissée l'amour, ce jour-là de l'hiver 1950, à trois heures de la nuit.

*

L'étrange retour ! Je me demande : « suis-je moi ? Est-ce moi ? » et je ricane dans le dos d'un homme à nuque épaisse et à large casquette, qui doit remâcher ses opinions sur la dignité. Par la vitre je vérifie que nous passons des vilains aux beaux quartiers. Frileusement je répète des noms plus doux – Belgravia, Beaumont Street, Park Lane – ils exorcisent les maléfices de la chambre au papier déchiré. Je voudrais, pour me sauver du cauchemar de Belgrave Road, une métamorphose plus complète de tout : sauter de la nuit au jour, de la pluie au beau fixe, de Londres l'hiver à Rome en avril. Au moins l'injustice et le goût de la dépense me garantissent-ils le passage du silence des pauvres au silence des riches ; j'appelle à moi tous les secours du monde tiède, du monde chuchoteur et doux de l'argent. Je retrouve sous mon pied avec reconnaissance la mollesse d'un tapis. Je m'arrête devant une vitrine : on y expose des cuirs, des laines, des argents aux reflets sages, et à travers les objets secourables le miroir me montre un front que la pluie a mouillé, que j'essuie lentement, pour laisser à la paix le temps de revenir en moi. Je quête les bonsoirs que l'on murmure à mon passage, j'aime que le liftier me reconnaisse après une absence de trois heures, comme si je craignais que l'intermède du Marne Hotel ne m'eût défiguré. Je ne suis donc pas exclu de ce lieu ni de ce moment du temps si loin desquels j'étais une heure auparavant. Dans ma chambre j'allume toutes les lampes, je pose des vêtements sur les chaises, je sors de ma valise tous les objets qu'elle contient, même les plus inutiles, et je prends l'air de m'installer pour un interminable séjour. De toutes mes comédies, de tous mes gestes absurdes je résiste au démon qui me guette sous la pluie, prêt à me convier à son exploration obsédée, de rue en rue, par toutes les rues que Diane empruntait sans doute naguère, vers Belgrave Road, ses maisons jaunes et noires, ses perrons encombrés de bouteilles de lait, vers les deux dames du Marne Hotel, l'odeur de saucisse et de cigarette, la chambre au papier déchiré, les murs, le lit, le plafond que tu regardais, Diane, sans trouver le sommeil, une nuit semblable à celle-ci.

Je vérifie que tout ce qui m'entoure – coton des couvertures, velours des rideaux, peinture épaisse sur les radiateurs – est chaud, docile aux mains, m'assure une protection contre le froid, la rue, la nuit. Je vais, je viens, je marche en chantonnant. De toute ma force je te dis non. Je sais ce soir seulement, dans mon corps, que tu as cessé d'exister, que je ne te verrai plus. Tu es morte, morte pour moi, je t'ai enfin tuée. La vivante résistait. Elle m'émouvait, la vivante, avec son visage capable de se moquer, ses yeux qui me voyaient comme je suis. Celle-là, je l'ai fuie. Semée, lâchée, plaquée. Restait la morte, le fantôme de la petite amoureuse de Londres, de la fille qui s'ouvrait au blanc, au maigre, au roux Gehrard ; cette fois, son compte est réglé.

Revenons maintenant au premier jour.

OceanofPDF.com

II

LE THÉÂTRE

Sur ta vie on se posait des questions. Pas moi. Ou plutôt si j'en posais parfois c'était sans y chercher de réponses. Je ne déteste pas qu'on me barre les chemins que l'égoïsme me détournerait de suivre. Ai-je eu ce soir-là l'intuition du secret ? Oui, sans doute. Tout a donc commencé si l'on veut ce soir-là, en décembre. Tu es sortie de l'ombre, tu es devenue une proie possible, une cible offerte à mes coups.

Je me rappelle deux manteaux. Le tien : beige, vaste, d'allure vaguement militaire. Le sien : rouge vif, d'une forme moins ingrate. Debout à côté de toi, elle paraissait presque grande. (Je remarquai tes talons plats.) Tu avais un visage que je ne t'avais jamais vu en cinq années. Des signes imperceptibles me le confirmaient, c'était bien là ton vrai visage, quotidien, mais en moi cela se formulait autrement : « Diane a sa tête des mauvais jours... » Comme si l'évidence me crevait les yeux, brusquement, que ta vie était faite de mauvais jours.

Nous étions debout avenue Montaigne et les derniers spectateurs sortaient du théâtre. On nous a présentés, la jeune fille au manteau rouge et moi, puisque tu ne l'avais pas fait. Elle ne m'a pas souri. J'ai pensé « Geneviève ? » et je me suis rappelé les phrases que l'on prononce à table quand la conversation se fixe sur un absent : « ... Il y a un mystère dans la vie de Diane. » Ou bien : « Vous pouvez vous vanter de la connaître, vous, la vie de Diane ?... » Non, je ne pouvais pas me vanter.

Des connaissances anciennes qu'on renoue aux entractes, et nous étions sept ou huit sur le trottoir, maladroits, incapables de nous séparer. Je te voyais de profil. Tout ce soir-là je t'ai vue de profil. Peut-être était-ce ce qui me dépayisait ? Je n'avais connu de toi que des regards, des sourires, un front tranquille comme en montrent les photos, un long face à face coupé de

longues absences : l'amitié. L'amitié m'a soudain paru pauvre, à la fois pauvre et très émouvante, en un mot : trahie. Tout me blessait : ton visage dérobé, la laideur inhabituelle de ton manteau, que la jeune fille rouge ne m'eût pas souri.

– On boit un verre, il fait froid.

Qui a dit cela ? Une voix de femme. La femme que j'accompagnais, bien sûr, qui était devenue importune, encombrante, et je trouvais la voix bien vulgaire. Je me mis à parler fort et vite. Il était entendu que j'étais un homme social, jamais le dernier à boire, jamais le dernier aux bavardages, au début des soirées qui n'en finissent plus. Nous pouvions aller au bar du Plaza, non, pas le Relais, le bar du sous-sol, couleur de cuivre et d'acajou, au sol écossais, laineux, avec le maître d'hôtel qui ressemble à un président du conseil M.R.P., un bon bar, rassurant, londonien, où j'avais des souvenirs. Geneviève a dit (« elle sait donc parler ? ») : « Oh, non ! le Relais plutôt... » Je l'ai détestée d'aimer cette caverne dorée où les voix résonnent. Allais-tu protester ? Mais un garçon inconnu traversait déjà l'avenue vers le Bar des Théâtres. Je me rappelle le froid mouillé de minuit, la brume autour du bleu des lampes, le bras maigre que je serrai. Elle s'est penchée vers moi – la femme dont tu dirais « elle était avec Gilles, l'autre soir, au théâtre... » – et m'a dit « on ne restera pas longtemps ». Il n'y avait rien à répondre. Une autre voix a remarqué à mon adresse que « la petite Garcin avait vieilli de dix ans et jouait Comédie-Française ». Je guettais, à trois mètres derrière moi, le bruit double de vos pas. Je craignais que tu ne retinsses par la main la jeune fille rouge. Tu aurais dit : « Il est trop tard, soyons raisonnables », et tu aurais fait un geste vague vers la nuit, vers les maisons chaudes où l'on s'enferme avec des secrets. Nous nous serions serré la main – nos mains glacées, les tiennes toujours un peu rouges – et j'entendais déjà ta pauvre excuse. Je me suis retourné brusquement et je t'ai jeté mon meilleur sourire mais tu l'as refusé. Tu ne me laisserais pas, ce soir-là, te voler un seul regard. Tu as hâté le pas ; tu tenais à peine le bras de Geneviève. Dans la lumière cette Geneviève a eu un visage. Elle s'organisait petit à petit : d'abord une silhouette de vingt ans, ensuite une voix, maintenant ces joues hautes et roses, ces yeux à fleur de tête, et pâles, des yeux pour les scènes, les mensonges, les larmes. Les cheveux étaient blonds, tirés. Je ricanai : « Vierge florentine, l'air sage... » Elle a rejeté en arrière, sur des épaules rondes, son manteau rouge. Le tien restait fermé, tu étais droite. Geneviève s'est tournée vers toi et son visage est devenu

enfantin. J'ai remarqué les boucles d'oreilles trop lourdes. Tout le monde parlait à la fois et les petits marlous bruns, des tables voisines nous regardaient. Tu t'es animée. « Ma Diane, ma statue, pensais-je, es-tu encore vivante ? »

Tu as murmuré quelque chose, pour elle seule, pour elle qui faisait la soumise, la douce. Chacun jetait un nom de boisson au barman qui prenait l'air d'un caporal comptant ses hommes. « Je veux un vin rouge », a dit Geneviève, et aussitôt toute sa personne, l'instant d'avant agaçante mais fermée, comme un petit jardin, s'est défaite, ouverte, car la voix n'était plus la même, était devenue un peu rauque, un peu faubourienne, et le regard aussi se défaisait, pâissait, glissait vers toi, vers nous, ses eaux vertes, ses yeux où remuait un peu de ruse. Elle n'avait pas dit « du vin rouge », mais « *un* vin rouge », et sans sourire. Tu étais si dure, Diane, si froide, que j'avais mal pour toi. Tu as répété, la voix blanche, « un vin rouge », et presque sur le même ton, sans consulter cette fois Geneviève, tu as ajouté « deux sandwiches ». La petite Garcin, celle qui avait vieilli de dix ans, est arrivée dans un mouvement d'air froid, avec son parfum de loge et de fard. Nous la connaissions tous ; elle m'a embrassé. Cela me levait le cœur. « Cela » : le baiser, les voix dans la lumière blanche, le reflet gras sur la paupière de la petite Garcin, tes lèvres écartées pour mordre le pain de mie, l'espèce de solitude où votre repas vous avait enfermées, Geneviève et toi, – et plus que tout, la fatigue. Une fatigue à en vomir. L'impression d'être arrivé au bout de toi ? Non. Mais au départ d'un chemin qui conduisait à toi, que je n'avais pas soupçonné, ou que j'avais voulu ignorer, et voilà que j'étais acculé à le prendre.

Il y a eu d'autres gestes. Les tiens, les siens, les miens. Les tiens seuls me paraissaient doués de signification et faisaient mal. Tu t'es penchée vers elle et, à mi-voix – ce mi-voix, je le comprenais enfin, qui vous appartenait, se posait doucement en moi pour y fixer un souvenir – à mi-voix, dans un sourire que je ne t'avais non plus jamais vu, tu lui as demandé si elle n'avait pas froid. Elle a répondu d'un geste qui voulait dire non, qui voulait dire aussi l'habitude ancienne, l'ennui et le confort des amours, la certitude d'être à l'abri du besoin. J'étais révolté. Oui, révolté comme les amoureux transis lorsqu'ils surprennent au lit le pur objet. Tu disais « n'as-tu pas froid, au moins ? » et cet « au moins » mettait dans l'inquiétude toutes les nuances de moquerie, de gentillesse, un ton jeune mère. Traversait-elle aussi les rues sans regarder si venaient des voitures ? Oubliait-elle ses

tricots l'hiver ? ses lunettes noires l'été ? Laissait-elle le starter tiré en conduisant, le gaz ouvert, la clé sur la porte ? Aviez-vous *une* voiture, *un* réchaud, *une* seule clé ? « Oui, la petite Garcin jouait trop Comédie-Française. Non, Ionesco n'était pas italien. Oui, Lemarchand aimait la pièce. » Tu as levé les yeux vers moi et tu as souri. Ah, tu n'avais plus peur ! Peur, honte, froid, et cette raideur un peu prussienne, et cette blancheur de la voix : neige au soleil ; envolés les scrupules de Diane, avalés comme les ultimes couleuvres d'un vieux mensonge ; et maintenant tu pouvais lever les yeux vers moi, assurer ton regard, assurer ton sourire, tu te croyais sauve. C'est en dérobant mes yeux aux tiens que je vis les deux verres posés devant toi. J'eus mal, mal d'une peine absurde, sans proportion avec nos jeux de scène. Je fis aussi mes gestes. Un premier pour appeler le garçon et lui demander un peu d'alcool. Un second vers ma voisine, cette femme brune à qui la renommée accordait une lèvre sensuelle. J'eus garde d'oublier quel homme social j'étais, jamais le dernier à bavarder, etc. Et Geneviève aussi fit ses gestes, ou plutôt son geste, le seul, répété presque peureusement, un geste lent de son index, à peine une caresse, un grattement tendre et obstiné, une gentillesse animale, un réflexe d'amoureux qui s'assoupit, – de son index sur ton poignet, là où le poignet paraît bleu.

Personne n'a levé les yeux vers nos visages. Personne n'a prêté attention à ce triangle, à cette tension entre nous. Tu souriais et tu me regardais, moi je voyais le doigt de la jeune fille en rouge, et la jeune fille en rouge fixait sur toi l'espèce de dérive un peu folle, de glissade oblique de ses yeux. Je te connaissais mal, Diane, je ne pensais pas avoir à te connaître mieux. J'étais par hasard le témoin d'une scène interdite, non, pas même le témoin, le voisin, simplement le voisin, et huit jours en effaceraient jusqu'au souvenir. Ma main, à moi aussi, n'était-elle pas posée sur une jambe docile ? Et tout cela – la nuit entamée, le sang chaud, l'engourdissement d'être là – tout cela qui semblait s'arrêter comme on dit que s'arrête le temps, l'instant d'après en briserait la torpeur. Ce n'était rien. Oui, je voulais bien un dernier verre. Non, Ionesco n'était pas italien... « On connaît mal les êtres », disaient autrefois nos pions philosophes. J'appelais à mon secours le temps d'autrefois, les pions philosophes, la dame docile et brune, l'humour. De l'aide ? Bon. J'avais besoin d'un peu d'aide, j'en convenais volontiers, et d'un quatrième verre, et de retrouver la nuit où brillent les carrosseries, les pare-brise bombés comme des fronts, avec leurs gouttes de pluie

tremblantes, et l'on entend au loin glisser les roues soyeuses, marcher les attardés. Nous nous serrions déjà la main. Ton visage s'était refermé. C'était dans l'ordre et je te trouvais laide. J'avais dans la bouche un goût malade. Je voulais courir, être seul. J'avais bu et je souriais. « Il faut se voir, Gilles », m'as-tu dit. J'ai pris ton bras violemment et je t'ai entraînée. Où ? N'était-ce pas sot, ce geste d'amoureux, cette gaminerie qui n'était plus de notre âge ? « Oui, t'ai-je répondu, nous avons beaucoup à nous dire ; veux-tu demain ? »

Après cinq années d'amitié, c'était un premier rendez-vous.

*

Le lendemain, contre toute attente, c'est de moi que nous avons parlé.

Je t'attendais au sous-sol d'un bar où nous avions, deux fois par an, nos habitudes. Deux fois : ce chiffre en a appelé d'autres et je me suis livré avant ton arrivée à des calculs. Je te connaissais depuis cinq années, mois pour mois. Mais te connaissais-je ? Si l'on me parlait de Diane, je répondais invariablement : « c'est ma meilleure amie », mais je mentais. Ce n'était qu'un demi-mensonge : je n'avais aucune meilleure amie que toi, pas d'amie du tout, personne que je connusse mieux, bref : personne. Pas d'ami, ni de confident, ni de famille. Mieux équipé, peut-être aurais-je été un meilleur voyageur ? Je t'avais perdue, parfois, puis retrouvée. J'avais pris, très tôt, le pli de te respecter. Tes airs graves, ta façon de t'en aller de bonne heure, de n'être jamais libre le lendemain ni le surlendemain mais la semaine suivante, – en somme tu m'avais toujours intimidé. Je pensais « j'aurais dû l'aimer », mais sans y croire. Je te racontais tout, toi rien. Il me semblait que ton visage ne changeait pas. Tu t'habillais mieux que naguère et j'aimais ce mieux. Je ne m'étais pas aperçu de l'ignorance de toi où tu me tenais. J'aime demander des conseils, je ne sais pas en donner ; je prenais donc mon parti de tes silences. Nous nous suivions – disions-nous – de loin. Tu avais gagné des dollars à New York : un an d'absence. Tu étais allée en Allemagne retrouver les ruines de ta ville et les rescapés de ta famille : six mois d'absence. Puis tu avais fait de la figuration, joué de petits rôles, dessiné des costumes, géré la caisse d'une troupe provinciale ; de cela, je ne savais à peu près rien. Tu avais parfois l'air, toi, la jeune fille démodée, terriblement de ton siècle, trop pour moi. J'aimais tes silences,

qui m'épargnaient d'en apprendre davantage sur toi. Nous nous retrouvions dans des cafés, ou chez moi, ou devant un cinéma. Avais-tu une maison, une chambre avec ses meubles et des livres ? Je n'avais jamais posé ces questions indiscrètes à ma meilleure amie. J'aimais un grand visage calme, une peau toujours brune, une voix qui savait se moquer. Une parole de toi, parfois, avait entamé le mur. Par la faille tout pouvait s'engouffrer. Mais *tout*, c'est trop. Rien ne passait. J'embrassais le bout de tes doigts, à minuit, sur des trottoirs, car jamais je ne t'avais reconduite « chez toi ». J'ignorais où tu étais chez toi. Parfois tu avais été pauvre, je le savais. Puis tu avais cessé, semblait-il, de l'être. Je ne suis pas curieux. Si les emplois de meilleure amie et de confidente restaient sans titulaires dans ma vie, pourquoi n'en avais-tu pas occupé un autre ? C'est que ma vie était désordonnée. Mais ce n'est pas là l'explication que j'ai entreprise. Et puis, encore une fois, le respect, ce beau prélude à la rancune.

Tu es arrivée. Tu as franchi dix mètres dans le silence avec ton équilibre coutumier. J'aimais cela : tu venais toujours à moi comme une grande frégate aborde un port, comme un cheval bien « mis » mesure ses allures. De tout ton visage, de tes épaules larges, tu me faisais enfin face. Rien n'était changé. Nous n'allions pas compromettre ce parfait mouvement. Tu as tout de suite été sévère, grondeuse, triste : quelle était cette brune docile ? l'aimais-je ? Non, bien sûr ! Alors, si je ne l'aimais pas, pourquoi l'avais-je emmenée au théâtre ? lui avais-je tenu la main ? parlé bas ? J'étais abasourdi. « Il ne faut rien faire qu'on ne veuille, disais-tu, rien montrer dont on ne soit fier... » Et voilà que j'avais mal de nouveau, comme la veille. Mal de toi et pour toi, et je devinais enfin, sous la peau brune, cette course accélérée du sang ; dans ton regard un peu d'égarement, mais obstiné ; dans toute ton attitude un peu de lâcheté noblement campée. Je t'ai pris la main et je l'ai embrassée, une main qui tressaillait et que tu tirais loin de moi.

Mais *toi* ? Ai-je un instant pensé à toi ? T'ai-je jamais consacré le quart de la prudence, de la clairvoyance avec lesquelles je mesurais les mésaventures de mon sentiment ? Aujourd'hui, alors que toute ma mémoire semble tournée vers toi, quelle part t'en est vraiment réservée ? J'écris « une main qui tressaillait » et je sens encore dans mes doigts le poulx de ce poignet fiévreux sur lequel j'inclinais mon visage ; mais si j'essaie d'imaginer ton mouvement, à toi, pour retirer doucement la main que j'embrassais, ton regard posé sur mes cheveux, le contact de mes doigts, la

voix que tu écoutais sans paraître l'entendre, si j'essaie une fois d'imaginer les sensations nées de moi, les résolutions appliquées à moi, ce nœud de secrets, de scrupules et de fatigues que tu sentais alors en toi t'étouffer, et qui était *toi*, dans cette minute précise de cette soirée de décembre – le 7 décembre –, alors j'ai peur, je perds courage, c'est trop d'ombre, trop de distances, une nuit trop épaisse. C'est toi et ce n'est cependant pas toi. C'est une Diane que tu pouvais peut-être expliquer mais que je ne pouvais pas connaître. Et l'autre, celle que j'avais le sentiment d'aborder pour la première fois, méfiante, refermée sur un demi-mensonge mais cependant prête à se livrer, à déposer les armes, épuisée déjà de dignité, celle-là tu ne la reconnaîtras jamais pour vraie. Tu me diras « c'est ton invention, une invention commode. Celle qui justifie tes répugnances et satisfait ta chère psychologie. Mais je suis une autre. Tu ne connais pas l'autre... » Et chacun de nous répétera cela : « L'autre, une autre... », obstinément, et l'essentiel nous échappera : le poids de ta main dans la mienne, ton mouvement pour fuir, les intuitions animales du corps, ces mouvements qui régissent nos actes au plus secret de nous, pendant que très loin, là-haut, nos – voix jouent à la volonté, à la courtoisie, et donnent leurs ordres aux nuages. Et je ne sais rien de toi. « Vous pouvez vous vanter de la connaître, *vous*, la vie de Diane ?... » Ni moi, ni personne.

Du dîner, je me rappelle la chaleur du restaurant et la honte que me donnaient mes joues rouges, mon air de collégien qu'on félicite pour un prix d'excellence. J'aurais voulu être naturel. Mais le secret d'être naturel avec ces pommettes de bonniche, ces tempes qui battaient ? J'ai exigé du maître d'hôtel qu'il fît retirer une lampe. J'avais mal aux yeux, disais-je. On me regardait avec surprise et un peu d'ennui car je souriais mal. Puis j'ai fini par m'asseoir en face de toi, afin de te dérober mon profil qui me faisait soudain horreur. On est venu changer de place mes verres, mon assiette, et le silence de réprobation me faisait ricaner. Je sentais entre nous monter, se tendre, fléchir ces sentiments qui en étaient à peine, comme des cordes, comme des liens, et je souhaitais que quelque chose – mais quoi ? – se rompît.

– Comme il fait chaud, ai-je dit bêtement. (Bêtement, mais en imposant à ma voix un ton de douceur.)

– Si c'était l'été, nous serions allés à Garches...

« Garches » ; le mot sentait l'arbre, la route que les phares inventent et perdent. Encore une de nos habitudes de deux ou trois soirées. On y dînait

dehors, au bord d'une pelouse bleue. Il y avait un lilas démesuré, chargé de fleurs comme le sont les hortensias de Capri. Je me rappelle la chaleur et un de tes mots, un seul. Mais je savais de quoi tu voulais parler. « Une personne » m'as-tu dit. La phrase était sur l'usure des sentiments, sur le poids du passé. « Il arrive qu'une personne que l'on a aimée vous aime soudain trop, ou mal, et que son affection vous pèse. On se sent ingrate, on voudrait se le reprocher, mais l'envie de fuir est la plus forte. Et de la voir souffrir... » Qui, *la* ? Bien sûr : la personne. – Je suis resté muet deux bonnes minutes, mais tu ne te moquais pas. Tu attendais de ma tête qu'elle fût plus affranchie de préjugés que ne l'était ton vocabulaire : à moi de comprendre. Mais « une personne » était de trop. Je connaissais cela. C'est ce que disent, dans les bars, les vieilles tantes au ventre en pointe. Ils parlent à mi-voix du « cœur », d'une « personne ». Mon sang se promenait enfin, ma tête redevenait froide, si froide. Je ne sentais pas de colère ; je n'avais guère envie de répondre ; je regardais, sur des boiseries du mur, des écussons « fantaisie », comme il existe du rhum « fantaisie », pour arroser les babas. C'est la réflexion que j'ai faite, sur les babas. Non, pas pour te blesser, simplement parce que les mots – fantaisie, baba – étaient cocasses et rendaient bien compte de mon envie de rire un peu morne. Tu n'as pas eu l'air blessée. Tu étais docile, déjà, patiente comme une élève qui a mérité sa punition. Tu n'étais avide que de confidences. C'est ce que je me répétais. Ma voix s'était empâtée ; que dire ? L'indulgence, la compréhension, des conseils ? Ce que tu attendais de moi me dégoûtait. J'entendais ta voix bien mesurée, timbrée bas, celle qui avait dit la veille « n'as-tu pas froid, au moins ? » Puis la pitié relayait le dégoût, et après la pitié venait une intelligence supérieure des choses. Que diable, étais-je si sot ? Je prenais mes distances. Une amie bien audacieuse, voilà ce que j'avais ; une personne de son siècle, curieuse de tout ; de la pudeur mais de l'audace ; des goûts rares, le vertige des explorations. Ta main tressaillait-elle toujours ainsi dans une autre main ? *La* voiture, *le* réchaud, *la* clé. Non, je n'avais pas mal. Cette demi-confiance, ce mot pour un autre, cet amour encombrant qui avait perdu prénom, sexe et visage, tout cela se passait loin de moi. Il existait un univers cohérent, ailleurs, avec ses mots de passe et ses plaisirs ; tu faisais, toi, Diane, partie de cet univers-là. C'était tout. Il était bon, soudain, et secourable, que nous fussions assis côte à côte, que nos visages fussent de profil comme la veille. Bon pour le symbole, et bon pour nos regards qui s'évitaient sans effort.

Lorsque j'ai parlé, ma voix et mes paroles ont sonné juste, mes conseils ont été tendres, mes allusions légères. Je paraissais avoir ruminé l'indifférence, poli ses formules, raffiné sur le ton. De l'indifférence ? Dans cet instant tu n'attendais rien d'autre de moi. Il est des paroles qui exigent d'être dites, seulement dites. Entendues, comprises, commentées ? à peine. Autour de nous le bruit enflait et retombait, des visages passaient dont nous méprisions l'épaisseur, la sûreté terrestre. Quelque chose en nous se glissait à la place du vide de tout à l'heure, une paresse, une envie de ne rien envenimer, de laisser couler le soir. « Diane ? m'avait-on dit un jour, mais vous ne connaissez donc rien de sa vie ?... » Ainsi, j'avais été prévenu. « Nous vous l'avions bien dit. » « N'avions-nous pas raison ? » Quelque part dans Paris existait un *nous* qui avait su, compris, deviné, qui avait eu raison. Mais à côté de moi je ne voyais qu'un visage un peu marqué dans ses points sensibles – aux yeux, au front, au cou ridé de rouge –, un corps que je regardais avec une stupeur presque émerveillée, un plaisir de touriste puisque c'était un corps *étranger*. Je ne voyais qu'une femme de vingt-cinq ans se lever, poser sur ses épaules (« il fait si chaud... ») un manteau que j'aimais, m'adresser un sourire raisonnable et marcher devant moi. Si je l'appelais – « Diane » – elle se retournerait en levant les sourcils. Elle n'était pas une inconnue. Je pouvais l'appeler, reconnaître son visage. Elle répondait à son nom ; elle répondait à ma mémoire. Pourquoi le monde ne s'arrêtait-il pas là ?

J'avais hâte de te quitter. Lorsque nous nous sommes dit bonsoir je t'ai embrassée. La lenteur de nos gestes et le silence pendant que nous marchions semblaient être une seule qualité du soir, pas exactement de la lenteur, ni exactement du silence, mais de la fatigue, de l'ennui peut-être. Aujourd'hui, je pense à l'envers de mes gestes, à ce qu'ils étaient pour toi si tu les interprétais. J'avais pris ton visage dans mes deux mains, les doigts sous ta nuque, et j'ai posé mes lèvres sous tes yeux, puis à l'orée de tes cheveux. Je me sentais dispos, si calme. J'ai pensé : « Si je prenais ses lèvres, maintenant ? » Mais c'était un geste inconcevable. On ne prenait pas les lèvres de Diane. Je redoutais je ne sais quel sacrilège. Et puis j'étais si loin.

Il a bien fallu, la première fois, aimer en toi quelque chose. Comment ai-je franchi le pas ? Depuis cinq années, j'avais inventé ces trésors qui enrichissent tout, sauf l'amour : le respect, une estime sans défaut ; je connaissais par cœur tes qualités, je n'avais rien à te pardonner, je n'avais

pas besoin de mauvaise foi pour t'aimer. Je ne t'aimais pas. J'ai donc aimé tes cheveux. Ils sont presque blancs. Ce blond lavé, ce blond des mêmes allemands qu'on voit jouer au bord des routes te donnait un bel air de vertu, de santé. Avec ça tu t'habillais de verts pomme, de rouges minium. Tu n'étais déjà plus si jeune et tu ressemblerais toute ta vie à une collégienne danoise, aux couleurs d'une clôture de jardin. On peut te regarder de près ; cela aussi je l'ai aimé, ou plutôt j'en ai découvert le plaisir avec nos premiers gestes. On ne dira jamais assez le bon goût des peaux propres. Tu étais une personne toute poncée, lissée par l'eau comme une pierre de la rivière. J'étais habitué aux peaux malades des Françaises, à leurs yeux tricheurs et à leurs bouches pleines d'odeurs. Ce visage de plein air que tu as me nettoyait le regard. J'entends couler de l'eau quand je pense à ton corps. Tu parlais souvent de ton enfance, des forêts, des torrents, de la promenade du Kursaal et des boutiques où l'on vend des colliers d'améthystes. J'imaginais les étés de ton enfance sur des plages de Poméranie au sable blanc où pourtant tu n'étais jamais allée. Les après-midi de dimanche, un pasteur aux cheveux ras vous entraînait en longues marches, entre les petites villes d'eaux de l'autre avant-guerre. Tu étais mon amie allemande. Je me rappelle la nuit où j'ai vu ton corps pour la première fois. Il m'a paru invulnérable aux blessures de la fatigue et des villes, préservé des rougeurs, des ampoules, des sournoises démangeaisons. J'embrassais tes genoux, le saillant de ta hanche.

Ce fut, cette première fois, un des premiers jours du printemps.

Entre temps, nous nous étions vus seulement trois ou quatre fois, mais toujours avec un air d'intimité assez nouveau. Une fois même, tu m'as convié à dîner chez tes parents, dans cette maison où tu n'habitais plus (je le devinai à des allusions) depuis des années. J'aimais que ton père fût moqueur et maigre, et son accent allemand qu'il accentuait comme à plaisir pour parler de Wildbad et de la maison que vous aviez abandonnée.

Des gens, toujours des gens, m'avaient parlé de toi. Le nom de Geneviève revenait dans ces chuchotements. Je répondais « oui, oui... » comme si cela allait sans dire. Des amis nous voulaient du bien : ils organisèrent une rencontre et Geneviève y fut conviée. Je le sus à temps pour tomber malade. Je connaissais la maison : elle était vouée aux filles seules. Toutes les sortes de filles ; réunies, elles devenaient hystériques. L'une avait de gros seins, l'autre une voix de matelot. Je détestais l'odeur du tabac noir, les gestes brusques, les personnes à l'esprit libre. Je passai ce

soir-là, seul chez moi, un mauvais moment à penser à toi. On me téléphona pour prendre de mes nouvelles. Les garces me tutoyaient de plein fouet, comme on fusille. J'écoutais ces *tu*, ces bons gros mots et je me disais : « Pourquoi ressemblent-elles à leurs caricatures ? » Ma voix mauvaise pouvait être mise sur le compte de la migraine ; je demandai trois fois « passez-moi Diane ». Si tu ne savais pas ce que c'est que la cordialité d'un homme, sa familiarité, son dédain, tu l'as appris ce soir-là. Je menai cela rondement. « Mais tu as l'air bien heureux, ma Diane... » Tu as couvert tranquillement ma voix de ton bonsoir. J'imagine que tu collais très fort l'écouteur à ton oreille afin que l'on crût à mon silence. Tu fis comme si nous n'avions plus rien à nous dire pour raccrocher sans scandale. Doucement. Ma main tremblait de colère, mais quelque chose en moi t'approuvait. Il m'importait beaucoup que tu fusses fière, même contre moi. C'est le lendemain que je t'ai envoyé une lettre bourrée de mots équivoques qui pouvaient passer pour des regrets, de la colère, les témoignages d'une espèce d'amour.

Je passe vite sur ce printemps. Je voudrais te dire seulement ce que tu as ignoré : les symptômes encore douteux de la maladie, ou si fugaces, si vite enlisés dans une santé apparente que j'en perdais moi-même jusqu'à la crainte vague que laissent ces avertissements. Je conserve le souvenir de nuits brèves, de traversées de Paris dans la lumière égale de l'aube.

Le premier soir nous nous étions retrouvés tard. C'était peu de jours après cette lettre que j'avais écrite. Je t'attendais à la terrasse d'un café, à quelques pas d'une maison où tu avais dîné. Je me disais : « Des gestes, il y aura sans doute des gestes... » Car il semblait que nous en fussions arrivés là. Pas de désir en moi, ni d'impatience ; rien qu'une surprise calme, l'impression que notre moment était venu. Je ne savais pas encore que ce moment, tu l'avais, toi, choisi. Je ne croyais pas davantage avoir pris l'initiative de l'aventure. De même que se passent les douleurs, que se passent les chagrins, je pensais que l'amitié, pour nous, avait passé ; elle laissait un trou à combler ; ce goût d'oser. Mais non, rien ; pas même ces « réflexions », rien qu'une patience ouverte, rien qu'un peu de curiosité mêlée à beaucoup de tendresse, et l'envie persistante que la vie rebondît.

Tu es arrivée et je t'ai vue d'assez loin. Tu fronçais le nez comme font les myopes. Tu portais une robe bleue que j'aimais, qui découvrait tes épaules. Je restai un moment dans mon coin pour te regarder. Tu étais de bonne race. Je fus surpris de te connaître si bien, de trouver si familier ton visage.

« Ainsi, me disais-je, ainsi, cette Diane... » Oui, le moment était venu, l'opération tombait juste ; j'ai agité la main et je me suis levé.

Tu avais bu. Je pensai une seconde aux timides qui avalent un ou deux rhums, au zinc, avant les entrevues importantes. Je me sentis abreuvé d'eau de Vichy, lucide et un peu honteux de l'être.

Tu as pris ma main dans la tienne, très vite, et tu as parlé. Tu parlais bien, avec drôlerie, je te trouvais confortable. Ce premier soir je touchais au port. Il me vient le soupçon, aujourd'hui, que tu avais peut-être le sentiment, toi, de te jeter à l'eau ? Ces comparaisons ne sont pas inutiles.

Dans la voiture je t'ai embrassée. Je me sentais les doigts cruels lorsqu'ils caressaient tes cheveux. Je ne tremblais pas, je ne perdais pas pied. De cela je suis sûr. Il y avait ta bouche, ouverte à mon baiser avec une espèce d'avidité. « Ivre », pensais-je, « ivre et savante, et si bonne... » Ainsi cohabitaient déjà le soupçon, la méfiance, le plaisir. Tu t'étais dénouée comme dans le sommeil. Ton corps était long, amolli, chaste, je n'osais pas porter la main sur lui. Rien que cela : ta bouche, ce baiser d'adolescente avertie, le goût vague et chaud du vin que tu avais bu, le tournoiement de ma tête si je fermais les yeux. Au bout de notre souffle nous avons séparé nos lèvres entrouvertes. « Diane embrasse », ai-je pensé. Ainsi les militaires se signalent l'aubaine d'un bistrot : « La Josette couche », ou les gens bien constatent avec estime « Brigitte monte », « Hélène bridge ». Ce baiser devenait un talent de société, une compétence sportive inespérée. Tu connaissais donc le tango, les voitures, la voile et le baiser. Et j'avais honte. Je me rappelais l'honneur où je t'avais tenue. Sous prétexte d'amour, comment allais-je te traiter ? Combien de femmes avais-je embrassées dans cette voiture ? Combien de mains caressées, de doigts comptés en jouant, de gestes glissés dans l'ombre, avec sous les miennes des lèvres qui disaient non ? Ne pourrais-je pas, avec toi, habiter une autre maison, et si les mêmes mots devaient servir encore, me poserais-tu à temps l'index sur la bouche ? C'était à toi que je faisais confiance. Tu me détournerais d'un surcroît de sottise, de la vulgarité qui colle aux hommes, la nuit, comme une mouche.

Nous sommes sortis de la voiture et nous avons marché le long du quai. C'était cette rive de la Seine qui longe l'île de la Jatte. En face de nous retentissaient des coups sourds et l'on voyait trembler le reflet rouge des fourneaux. Un peu de vent venait parfois, avec son bruit de forêt, des collines de Sèvres et de Saint-Cloud. Debout, bien droits au bord de la route, nous nous embrassions encore. Tu as laissé tomber ton sac et j'ai

entendu le tintement d'un trousseau de clés. « *Une seule clé – Une voiture – Un réchaud...* » Je me suis penché sur toi avec une colère très douce, presque résignée : tu n'étais plus jeune, ta bouche n'était pas étonnée.

Une voiture est arrivée dans son fracas de lumière et de ferraille. On a poussé des cris. Parce que le bruit et les phares avaient passé sur nous comme une vague nous nous sentions plus immobiles, et la nuit était redevenue sombre. Il ne fallait pas parler. Accroupis, nous avons ramassé le sac et cherché les clés. J'ai gratté une allumette et tu m'as tenu la main sous le visage. Tu m'as regardé. Comme tes yeux étaient grands ! Je devais ressembler à Frankenstein, avec des ombres dansantes et des joues creuses. Tu as répété mon nom plusieurs fois, et soufflé toi-même l'allumette. Le vent passait sur les arbres du quai ; tu as frissonné. Oui, Diane, ne t'étonne pas, ce sont bien des souvenirs d'amour.

Beaucoup plus tard, le jour s'est levé. Nous nous étions à demi allongés sur le talus qui descend vers la berge. Je t'avais enveloppée dans la vieille couverture de la voiture, une. couverture destinée aux pannes. Elle n'avait pas servi depuis l'été précédent, lorsque l'orage, derrière les Baux, avait noyé les fils des bougies. Je l'avais alors jetée comme une cape sur mes épaules. On entendait au loin le tonnerre sur les montagnes et les cigales crissaient dans le fossé. Une jeune fille, dans la voiture, me souriait. « Mousquetaire », avait-elle dit. Ainsi des images et des mots anciens passaient-ils sur cette nuit de mai, comme un film sur un autre film, et la nuit finissait derrière le Mont-Valérien. Tu t'es endormie un moment et ton visage est devenu mort. Il m'a fait peur ; je t'ai secouée en riant. Nous nous sommes levés et nous avons couru la main dans la main ; il est entendu que les amoureux font ainsi.

Porte Maillot, nous avons bu un café dans le premier café qui s'ouvrait. Je connais les bistrot de l'aube. L'hiver une brume sournoise y pénètre et l'on entend rire des conducteurs d'autobus. Mais le printemps de notre premier matin promettait d'être chaud. Tout ce qui deviendrait bleu et doré était d'un gris lumineux, un peu tremblant, comme est la lumière sur la mer. Nous parlions *d'autre chose*. Nous étions immobiles, drogués.

Je ne me suis pas couché. La matinée a passé vite. Je me sentais une tête légère et le sommeil me dépêchait ses lentes ambassades. Je pensais : « Je vais lui faire déposer vingt roses, lui envoyer un pneumatique au théâtre ; non, pas au théâtre, elle n'y sera pas ce matin, plutôt chez elle. » Mais je craignais de te faire réveiller, et le temps passait. J'ai cessé plusieurs fois de

penser à toi. Ton image s'absentait de moi furtivement ; c'est son retour qui me surprenait. C'était un premier matin, le mois de mai, une expression nouvelle sur un ancien visage.

Cet engourdissement a duré. Tout le jour, d'abord, puis la nuit suivante à côté de toi, puis plus longtemps, beaucoup plus longtemps. Je me souviens des aubes. Le temps était beau comme pour un été de guerre. Tu n'étais plus la Diane ancienne, tu n'étais pas non plus « ma maîtresse ». Les pillards lorsqu'ils font main basse sur des souvenirs de famille, ou les vagabonds lorsqu'ils s'installent dans une maison abandonnée, connaissent sans doute ce sentiment d'étrangeté à tout, d'absence à eux-mêmes autant qu'aux inconnus qu'ils volent. Ainsi me paraissais-tu, avec ton corps qui m'appartenait, tes lettres déposées par surprise dans ma voiture ou glissées sous ma porte, plus mystérieuse, moins abordable encore que naguère. « Vous pouvez vous vanter de la connaître, *vous*, la vie de Diane ?... »

Vous ? Moi ? Il s'agissait bien de l'ancienne Diane ! La nouvelle m'occupait assez, sa vie qui semblait avoir commencé avec moi le matin du onze mai ; ses docilités d'esclave élevée pour moi, pour me plaire et pour m'aimer. Pas de dix mai dans ta vie. Pas d'avril. Pas d'hiver. Une enfance, peut-être, une lointaine enfance ? Ses forêts, ses maisons qui sentaient le bois, ses myrtilles et ses tartes ; des champs, les bâtons que l'on taille à coups de canif comme un garçon. Tu étais venue jusqu'à moi depuis une zone incertaine du temps, sans habitudes ni mémoire ; tu avais adhéré à moi comme un désespéré prend le parti des révolutions. Tu étais présente, entière, donnée ; promise et gardée de toute éternité ; née de moi et pour moi ; mienne, mienne, mienne ! J'étais ahuri sous ce don. Sans méfiance ni joie. J'étais présent à toi comme tu l'étais à moi. Je répondais « oui » à tous tes « oui », « non » à tes « non n'est-ce pas ? » J'étais le convalescent d'une longue maladie qui s'était appelée « absence de Diane ». Je voyais embellir ton visage. Tes robes ressemblaient à ce que j'aime, tes mots aux mots que j'aime. Notre amitié, ces années capitalisées à tout hasard, révélaient soudain leur richesse : tu savais tout de moi, tu avais tout appris, ou presque tout, et tu allais deviner le reste. Ce billet un peu absurde pris à notre loterie était sorti gagnant. Tu volais de victoire en victoire.

Le premier soir tu m'avais dit : « Je veux te montrer ma maison. » J'avais aimé le mot « maison » et ce possessif de petite fille. En moi la moquerie ne désarmait pas tout à fait. Cette petite fille-là, je m'en méfiais encore. Mais il est plus facile de ressembler à des amoureux que de garder la tête froide.

J'avais pris le parti d'aimer ce ton famille, ce rien de puérilité que les vieilles femmes inventent pour leurs hommes.

Le second soir je t'ai suivie. Tu aurais pu me dire : « C'est rue de Varenne », et me laisser aller. Cela t'a paru trop simple et tu as joué à m'indiquer le chemin rue après rue, carrefour après carrefour. Moi je croyais ne penser à rien, mais en vérité je pensais : « La nuit est fiévreuse, un peu folle et lente comme les nuits du début de l'été. » Puis à chaque nouvelle direction que tu m'indiquais je constatais : « C'est donc ainsi ? C'est donc ici ? » Un moment encore et j'allais savoir à quoi m'en tenir. Comme les secrets paraissent misérables lorsqu'ils sont enfin livrés !

La maison, c'était ton premier secret, celui qui contiendrait pour moi tous les autres, une ville offerte à mon pillage. Ai-je su, lorsque devant la porte cochère j'ai pris cette seconde et ces deux mètres de recul qu'affectent les futurs acquéreurs, ai-je su que le mal commençait ? J'avais la tête vide ; j'étais même étonnamment loin de toi, les mains enfoncées dans les poches, le visage sans doute fermé, et je ne répondais pas à tes plaisanteries. Plus d'humour, ni de méfiance. J'avais désamorcé mes armes. J'avais un peu de hâte que cela fût consommé. Nous étions trop adultes, je le sentais bien, pour monter à l'amour comme à une bataille, comme à une prouesse émouvante et rare. Il nous fallait traverser les préliminaires à la sauvette. Ensuite nous prendrions notre temps.

C'était un immeuble solennel, tout y était trop vaste : des plafonds de quatre mètres, les marches de l'escalier assez larges pour contenir deux pas, une ampoule perdue dans un lampadaire de style noble. Tu n'as plus parlé. Tout est allé vite. Trois étages – et je me souviens de l'usure des marches, qui les rendait brillantes et les inclinait légèrement –, une porte, l'antichambre à travers laquelle tu m'as précédé, une pièce qui me parut immense, une autre plus petite. L'une et l'autre vides, aux parquets durs sous la chaussure, aux boiseries sans âge. Tu habitais un appartement vide. Comme une somnambule, tu tournais devant moi des commutateurs, puis d'autres, et pour aller de l'un à l'autre tu avais une démarche en ligne brisée. Les portes se fermaient bruyamment. Sur ma droite j'ai vu un miroir piqué, un fauteuil Voltaire, une table sur laquelle étaient empilés des magazines. Dans la rue, très loin, on a entendu un fracas de tôles et de verres brisés, puis un cri, mais si loin, dans un autre monde sans doute, où l'air était épais, le soir chaud, et les femmes s'y promenaient avec des visages blancs. Il ne paraissait pas possible d'ouvrir ces hautes fenêtres sur

la rue, de se pencher pour voir des ombres courir vers l'accident. Tu étais toute durcie. Tu me paraissais, dans l'ombre, très pâle. Nous sommes arrivés dans une partie de l'appartement qui donnait sur la cour, j'ai deviné le tapis sous mes pieds, l'air a senti ton parfum, quelque chose est tombé, qui a roulé, puis la lumière est venue. Tu étais inclinée sur un lit couvert de laine écossaise ; la chambre était bleue et jaune.

Toi, tu savais. Tu venais d'accomplir des gestes comme en rêve, tu connaissais le froid des deux salons, le vide sonore puis l'étouffement du couloir, l'éclat de la lampe. Je ne pensais pas à ton angoisse. J'étais à l'intérieur de la mienne comme un animal dans sa tanière ; on ne m'en débusquerait pas. Je te voyais faire d'autres gestes, maladroitement, implorer mon secours, et je savais qu'il me fallait t'aider, que ta panique valait bien la mienne, mais ta panique faisait partie de ce que je voulais connaître, et je la mesurais, je la pesais, il serait temps plus tard de t'en guérir. Je savais ce qui allait venir ; les pauvres paroles : « Un peu jeune fille, hein ? » Ou bien : « Naturellement, tu détestes le Charles X... » Puis les pauvres gestes : le coup de peigne, la bouteille et les deux verres, peut-être un disque sur l'électrophone. Cela faisait de plus en plus mal : je regardais les objets. En moi tout se disloquait, ou remuait comme de l'eau, ou battait comme le cœur. Je faisais l'inventaire : des opalines bleues, le chintz brillant, les livres dont j'aurais dû m'approcher pour lire distraitemment leurs titres. J'aurais tiré un volume au hasard et jeté une phrase commençant par « tiens... » Tu serais venue près de moi, tu aurais posé un genou sur le lit et nous aurions lu un instant côte à côte. Tu aurais dit « ta main... » (les amants qu'on va prendre ont toujours de belles mains). Ma main dans la tienne, tu l'aurais regardée comme avec émerveillement, portée à tes lèvres peut-être, et j'aurais dit « petite esclave, je t'affranchis de ta servitude ». Les têtes, alors, font chacune leur quart de tour, leur moitié du chemin ; c'est ainsi, n'était-ce pas ainsi que tu avais appris à faire ? J'avais froid. J'étais si raide, si noir, si froid que jamais plus je ne pourrais bouger. Tu as dit : « Aide-moi, s'il te plaît. » Mais il s'agissait de déplacer une lampe. Je me suis approché. Bien sûr, tu pleurais. Je me suis senti vulgaire, d'une lourdeur de vieux. Je t'ai enlacée très fort pour en finir.

Mais ce n'était pas si simple. On en finit avec une résistance, avec un scrupule. Mon affaire, à moi, c'était le froid, l'air sombre, cette paralysie, la distance inconnue qui me séparait de toi. Ton visage sous le mien, avec ses yeux fermés, ne révélait rien à mes yeux ouverts. Tu devais comme moi

sentir le silence de ton corps. Et tu savais qu'au silence on ne peut pas répondre. Soumission, révolte, bonheur passaient comme de beaux animaux hors de notre portée. Tu as éteint la lampe, toi. Tu m'as attiré vers le lit, toi. Tu as secoué en riant doucement ma cravate comme font les amoureuses délicates pour exprimer le désir. Toujours toi. J'étais absent à nos premiers gestes d'amour sans être présent à rien, qu'à cette stupeur presque haineuse. Car je t'en voulais. Tu étais là pour répondre à toutes les questions. Tu étais là pour combler un désir fantomatique enfui soudain, qui peut-être, près de ton corps, allait renaître. Un peu de bleu venait des fenêtres et posait sur ton visage des sentiments improbables : ennui et peur. La peur, c'était pour moi, elle m'était réservée. Peur de ne pas assez te vouloir, peur de m'écarter enfin de toi, de devoir abaisser les paupières sur des yeux qui peut-être me voyaient. « Ne pense à rien », t'ai-je dit, « ne pense pas... » – « Toi ne pense pas. » Tu savais donc ? Puis la trivialité de ces trois phrases m'a sauté à la tête. « Ne pensez pas ! Ne parlez pas ! » J'ai enfoncé mon front dans ton épaule. Tu respirais avec une grande paix. Loin, plus loin encore que tout à l'heure, on a entendu des sifflements et des bruits de moteur. J'ai aspiré de longues rasades d'air chaud et de parfum. J'ai pensé à la nuit, avec ses rues et ses fenêtres closes. J'ai aussi pensé qu'il ne fallait pas t'humilier. Des forces encore vagues remuaient en moi. Une de mes mains s'est refermée très fort sur ta nuque, l'autre t'a serrée à la taille. Les mains ! Les jolies mains des amants. Dans la nuit elles perdent leurs ongles bosselés, leurs jointures épaisses et le jaune brûlé du tabac. Elles deviennent joueuses et inventives. Tu savais maintenant que nous allions nous aimer ; tes mains le savaient, qui comptaient doucement mes côtes, caressaient mes hanches froides. Une femme, elle prend le corps de l'homme et le guide. Elle le met en elle. Elle cherche avec ses doigts, doucement, l'homme, et elle le met en elle. Sa tête, loin de là, est occupée à inventer des musiques et des flammes, ou peut-être à colmater les fuites de la mémoire. Mais sa bouche murmure ou parle, sa bouche murmure des mots de vachère. Toutes – les femmes – croient à l'impunité de l'ombre pour les doigts et pour la bouche. Voilà, nous étions près d'arriver. La colère m'a tenu lieu de désir. Un peu de violence, enfin, m'est venue pour te prendre. Je suis entré dans cette douceur, dans cette tempête brûlante. Tu savais. Tu reconnaissais. Tu comparerais. Tu étais ouverte. Tu t'étais déjà ouverte. Une ou cent fois. Une ou mille fois, qu'importait ? Tu étais une nouvelle femme, cela allait sans dire. Nous étions des personnages de goût, civilisés, policés par de longs

usages. Tu étais *cela* ; tu n'étais plus que cela. Une femme qui s'était ouverte, qui savait s'ouvrir, une *autre* femme, et tous tes mots avaient servi. Jusqu'à tes gémissements qui avaient servi ; jusqu'à ton cri ; jusqu'à cette angoisse que je percevais et dont j'avais pitié. Tu dirais ensuite ce que tu voudrais. Par cœur ! Je connaissais tout ça par cœur ! A partir de cet instant-là tu allais me prodiguer les explications. Moi, je pourrais toujours répondre : « Et les doigts ?... »

Plus tard je t'ai vu le visage d'après une naissance. J'ai souri. Je suis entré dans l'illusion de Diane.

*

Mai, juin et juillet : je me rappelle des fins de jour, des aubes. Je ne me rappelle rien d'autre, c'est vrai. Mon métier, le tien, l'argent, ont déserté ma mémoire. J'avais abandonné le cabinet de Rama-telle enfin guéri, les consultations du dispensaire m'ennuyaient. Je ne voulais plus entendre parler de malades. Une fois de plus je vivais dans une aventure comme sur une île. La vie quotidienne devenait un long sacrifice offert à Diane, un art de mieux l'aimer, une science de la faire rire. Faux ? Si l'on veut. Aurais-je noté au jour le jour nos horaires, nos paroles, que cette description du paradis semblerait absurde. Ma mémoire a seulement compté : trois mois de paix. Si je la fouille je sais que la guerre préparait déjà ses éclats. Si je fouille mieux encore j'accroche à des dates, à des lieux, ce sentiment incertain d'avoir eu mal. Je puis énumérer les dates – un matin aux Invalides, un dîner rue Descartes – et les lieux, ou plutôt le lieu, le seul, dans lequel je me suis vite retrouvé comme un obsédé dans sa prison : ta chambre et l'appartement vide.

Ta chambre, dès le premier matin, je n'y vis plus que des objets. Ce n'était plus un lieu fermé, un abri, un ensemble de signes grâce auxquels apprendre ton histoire. C'était un musée d'épaves, un répertoire de petits faits devenus petits objets : boîtes, photographies encadrées, statuettes mexicaines, maquettes de décors. Le premier soir tu avais dit : « Les amis qui m'ont prêté cet appartement... » Un autre jour : « C'est un appartement divisé en deux... » Puis je ne t'entendis plus parler que de « ta chambre ». Sans le savoir je versai « les amis » au dossier Diane. Ils y rejoignirent « une personne » et le profil enfantin de Geneviève. Sans le savoir non plus

je me mis à comptabiliser les objets. A qui appartenaien-ils ? A qui la table Charles X ? (que je risquais de ne pas aimer.) A qui les fauteuils si légers, les disques posés partout et sur lesquels on risquait toujours de marcher ? A cette époque, il m'arriva de penser à toi comme à la gardienne d'un stock de cadeaux sans destinataires, d'objets trouvés. Une nuit, je rêvai d'une Diane vendeuse d'Uniprix, vêtue d'une blouse et rangeant maniaquement la machine à écrire blanche, le petit âne iranien, les huit manteaux que j'avais vus dans la penderie. (Et huit m'avait paru un chiffre absurde. Une femme riche possède douze manteaux, une pauvre deux ; et toi, tu devais en avoir quatre, exactement quatre, exactement la moitié de huit.) De même tes goûts. Où était ton goût dans ce choix des romans, de moquette, de tissu pour rideaux ? Il me semblait glisser sans cesse d'un goût à un autre. La grande photographie – des sapins d'Allemagne – divisée en trois rectangles et devenue paravent, je t'y reconnaissais. Ainsi que dans la table un peu lourde. Mais que penser des images d'Epinal, aux tons trop vifs, du ridicule animal en peluche posé sur le lit comme sur les lits de toutes les filles françaises ? Là-dessus je te posai un soir, pendant que tu te maquillais dans la salle de bains, la question qui me brûlait les lèvres. « Mon pauvre ours-chat ! » m'as-tu répondu en riant. « Tu es le premier à ne pas l'aimer. Papa me l'avait rapporté de Cologne pour mes quatre ans, ce doit être mon plus ancien souvenir ; j'avais pleuré d'émotion toute la soirée ; mais je ne sais pas si je me rappelle bien cette soirée, ou seulement le récit attendri qu'on en faisait dans la famille à chaque anniversaire... » Puis j'ai entendu des bruits de cristal, de boîtes que tu fermais. J'avais pris à bout de bras l'ours-chat (en effet ses formes s'étaient dénaturées dans une direction incertaine) et je le contemplais. J'ai ouvert la bouche pour répondre quelque chose. Mais quoi ? Je tenais ma pièce à conviction avec un peu d'horreur ; pourquoi avais-je mêlé à tout cela ton enfance ? Tu es sortie de la salle de bains avec un visage animé : je venais d'évoquer un épisode que tu aimais de ton folklore familial. Tu as souri sans parler et nous sommes sortis.

Je puis recenser vingt scènes assez semblables à celle-là. Si j'y mets de l'ordre, j'ai le sentiment de décrire un appartement. Il y a le soupçon de la cuisine, l'orage du grand salon, la tristesse du cabinet de toilette. Et mes questions, qui étaient partout, posées comme des regards... A qui la machine à écrire blanche sur laquelle aurait pu écrire le pape ? Et la boîte de couleurs en merisier ancien, pleine de tubes de gouache qui paraissaient toujours neufs ? Je ne sais pas pourquoi, mais rien parmi ces objets que tu

touchais sans cesse ne paraissait t'appartenir. Dès que tu entrais dans ta chambre il me semblait que tu occupais une vie prêtée. Sans doute, si je t'avais posé une seule question, tout le mécanisme encore fragile des hypothèses se fût-il dérégulé ? Mais je ne concevais aucune question de détail. C'est l'ensemble des objets, l'ensemble du temps et des pensées qui étaient concernés par mon soupçon. Bonne ou mauvaise, une seule réponse sur un seul point ne m'eût pas satisfait. Par exemple il t'arriva un certain soir où il faisait frais de venir à l'un de nos rendez-vous vêtue d'un manteau rouge que je fus sûr de reconnaître. Je ne me rappelais pas l'avoir vu dans le placard où tes vêtements étaient pendus. Tu étais donc allée ailleurs, et là, ailleurs, tu l'avais essayé, tu avais décidé de le porter ce soir-là, peut-être même avais-tu laissé – ailleurs – un autre manteau qui t'appartenait, le vert à chevrons, ou le beige d'allure vaguement militaire ? Je n'allais pas commencer par des questions si simples, et dont les réponses à leur donner allaient presque sans dire. Je fus étonné de n'avoir pas mal, de ne pas pousser ma curiosité davantage. La poche à venin, si petite encore, aurait pu éclater dès ce moment-là. Mais le manteau rouge t'allait bien, des hommes s'étaient retournés sur toi ; peut-être ton air heureux décida-t-il de notre sort pour six mois. Et puis ton mensonge – puisque c'était bien un mensonge – me paraissait le comble de la nouveauté. Ainsi, l'on avait raison, tu menais bien une double vie ! Pouvait-on me manquer à ce point de respect ? Je ne sais ce qui l'emportait en moi : goût du drame, paresse ? ou plutôt l'habitude d'une drôlerie fiévreuse, qui émoussait si bien les pointes dangereuses. Je ne détestais pas d'avoir l'air dupe ; de contempler ton air satisfait, de mesurer ta sécurité en la sachant si fragile. De ce jour, je me mis à surveiller ta garde-robe. Le manteau rouge m'avait instruit dans cette équivoque, que ce qui allait à l'une allait à l'autre aussi bien. De sorte que je ne savais d'où partir pour mes investigations. Tu pouvais, de ces vêtements que je comptais en ton absence, avoir tout emprunté, tu pouvais aussi prêter n'importe lesquels. Peut-être donc ne possédais-tu pas six robes, quatre jupes et deux manteaux, mais dix robes, ou aucune, etc. Ce n'est déjà pas si plaisant, lorsqu'on aime une femme pour la première fois, de devoir lui retirer des vêtements choisis pour plaire à un autre, des bijoux offerts sans doute par un autre, mais cette incertitude absolue où m'avait plongé l'incident du manteau rouge, tu ne peux deviner combien elle me crispa souvent le visage ce printemps, et précisément les soirs où tu arborais

sans doute pour moi – robe, collier, visage – ce que tu possédais en plus indiscutable propriété. Ainsi va l’injustice.

Il ne fallut pas quinze jours au soupçon pour régner. Ce fut comme si l’on me fournissait une seconde conscience, toujours aux aguets. Elle virait au noir chaque image du monde réel où tu croyais vivre, négatif d’un film heureux dans lequel tes *clairs* sourires devenaient ombres et nos *franches* clartés mystère. Et puisque nous en sommes aux photographies, je ne sus jamais avec quel appareil avaient été pris les centaines de clichés entassés dans des boîtes que nous étalâmes par terre un soir. Il y avait une boîte « Tunisie », une boîte « Egypte », etc. Des lieux, mais point de dates. Au dos de certaines photos je pouvais lire (et chaque fois que j’en retournais une avec une feinte désinvolture j’avais un peu honte) des noms de villages, de plages, d’îles, mais aucune de ces dates d’été qui situent toujours les souvenirs des bourgeois. On te voyait sur beaucoup de clichés, toujours seule, ou avec un âne, un enfant au crâne rasé, mais jamais avec aucun compagnon. Ton seul visage, tes seuls gestes peuplaient cette géographie. Nous ouvrîmes quelque six boîtes sans que je pusse surprendre un embarras de ta part, un geste furtif pour glisser une photo sous une autre. Rien. Tu paraissais t’être installée, des semaines durant, sous de grands soleils qui te faisaient cligner des yeux, devant un appareil sans propriétaire et seulement capable de fixer sur la pellicule ton image de fille solitaire. Parfois devant un paysage tu disais « je l’ai surexposé », ou bien « j’ai bougé », – alors je butais sur la question qu’il fallait poser : « De quel appareil te sers-tu ? » Car j’étais sûr que tu n’en possédais pas. Tu m’aurais répondu : « Des amis m’avaient prêté un Leica. » Je ne voulais pas verser « les amis » au dossier.

Cette scène – nous, assis devant les boîtes ouvertes – se déroule dans ta chambre, sur le tapis bleu. Je situe ainsi aujourd’hui chaque soupçon, ou plutôt chaque scène significative du même, du seul soupçon qui tournait en rond dans l’appartement aux pièces vides, qui paraissait y loger, l’explorer, m’y attendre. Je m’étonnais que des murs, des parquets sonores et quelques meubles pussent recéler tant de messages et de pièges. Il n’y paraissait pas. Je croyais être à l’aise, passer une soirée sans histoire, mais le mal était à l’affût. Un des premiers jours ce fut dans la salle de bains. Je m’y étais enfermé pour prendre une douche. Tu m’avais donné une serviette éponge d’un beau rouge dur, comme on aime en déployer après le bain, à la mer. Le cabinet de toilette communiquait avec ta chambre par une porte, et par une autre porte avec une pièce que je ne connaissais pas, à moitié chambre, à

moitié atelier (dans l'obscurité je voyais mal), atelier plutôt, puisque des toiles étaient posées à terre, contre les murs. Pourquoi avais-je tourné sans bruit, avec d'inconscientes précautions, le bouton de la porte ? J'entendais, venant de chez toi, le refrain d'un air à succès de l'autre année. Toutes les toiles, je le vis lorsque mes yeux s'accoutumèrent à l'ombre, étaient tournées contre le mur. Je flottai un moment au milieu de la pièce, le cœur battant. Tu me demandas quelque chose, à voix très forte, et je bondis dans la salle de bains afin que ma voix te parvînt de la bonne distance. Oui, l'eau serait assez chaude. J'ouvris le robinet. Les pots et les flacons posés sur une table à côté du lavabo n'étaient pas ceux que tu avais emportés à Sorbeil le dimanche précédent. Dans une coupe de cristal vert, de la poudre prenait une teinte cadavérique qui jurait avec le rose de la houppe géante, un de ces nuages de cygne comme en agitent les cocottes de cinéma devant des miroirs de Venise. Je mis le nez sur la coupe ; ainsi flaire-t-on le péché. C'était ton parfum, ce goût propre et sucré que prenaient mes baisers. Je fis couler l'eau plus fort, comme si je t'avais soupçonnée d'écouter, d'imaginer mes gestes, capable de m'imaginer comme j'étais : immobile, assis sur le bord de la table, scrutant à dix centimètres de moi mon visage dans la glace de l'armoire à pharmacie. Je suis resté ainsi longtemps, vide, si vide, avec au fond de moi une fatigue résignée, prêt à fuir, anxieux soudain de trouver un prétexte pour fuir, n'importe lequel à la condition que ce fût vite et sans explication. Je passai deux fois la serviette rouge sous le jet de la douche afin qu'elle parût avoir servi et je me déshabillai pour la nuit avec des gestes méticuleux.

Un autre jour ce fut dans la cuisine, lorsque j'y découvris un service à thé en céramique sombre au fond d'un placard. Ce n'était point là – ce style grands magasins à la page – le goût de Diane, ni celui des vieilles personnes qui lui avaient sans doute prêté le paquebot vide à l'ancre rue de Varenne. Diane me faisait boire le thé dans de la porcelaine couleur de lèvres tristes.

Il faudrait parler aussi du lit, du grand lit presque carré, des pyjamas un peu empesés que tu ôtais avec une docilité d'élève sage, de ta bouche fermée dans le plaisir. Si tu gémissais, j'écoutais dans le noir ton gémissement comme on écoute à travers une porte. Mais ces plaintes ne prononçaient aucun nom. Six heures du matin posaient au plafond des dessins que j'étais seul à regarder. J'aimais ton corps, et je l'observais avec une paix de pauvre, une paix de neutre. Je regardais aussi le placard à double porte qui formait pan coupé. Il contenait des dessins empilés, des

cahiers, des carnets d'apparence un peu sale : le passé fait papier. Je rêvais de me lever silencieusement, d'ouvrir les deux battants et de chercher, de trier, de lire. Ainsi : au pied du lit où tu dormais, brune et bleue à la fois comme on l'est à l'aube en été.

A Sorbeil, au contraire, les matins étaient jaunes, éclatants. Le froid, les oiseaux, la lumière nous éveillaient. Tu étais vive, prête à vivre, si tôt, alors que la nuit, une espèce de temps figé m'engluaient encore. J'entendais ta voix qui se moquait, tes airs du matin ; à chacun de tes passages devant moi le rouge cruel des paupières s'assombrissait un instant et cela faisait un peu de douceur au fond de la tête. Je pensais : « ... Elle sait vivre. Elle est de plain-pied avec les débuts de journée. Des journées qui ressemblent à d'autres, sinon elle ne les aborderait pas de cette allure assurée. J'ai le sentiment, moi, même à ses côtés, d'entrer chaque matin dans une menace nouvelle. Elle me dit que sa vie n'a commencé vraiment qu'avec moi, mais elle me donne le sentiment de lire une « suite ». L'autre jour je suis entré par inadvertance dans la salle de bains, elle y était nue, debout sous sa douche, son nez froncé, son corps brillant d'eau, un peu plié. (On prend, lorsqu'on est seul, de ces attitudes trop soumises ou trop fières.) Surprise, mais point si mécontente, elle a joué sur l'air « esclave souriante ». Elle m'a regardé avec une demi-colère, un demi-sourire, – jeu tendre, provocation légère au plaisir, etc. Je devais être tout blanc, avec ma tête de vieux pas aimable. Le mouvement vague de son corps sous le jet, cette danse du ventre, ces creusements de reins, tout cela – gestes, comparaisons – en ébauches, en esquisses, me fascinait. Ses seins flottaient un peu, durcis (son goût des douches froides...) et je devinais leur lourdeur, leur liberté exagérées par la posture penchée. J'ai senti une de mes mains s'ouvrir. Je me suis retourné, j'ai claqué la porte. Je n'avais pas souri. Quand inventerais-je un geste qui fût le premier ? Elle regarde les paysages que je veux lui apprendre avec des yeux qui comparent. Elle dit : « vie nouvelle », « première fois », parce que ses mains touchent un nouveau corps. Ses vieilles mains, ses mêmes mains, ses mains d'avant. Les mains qui savent passer les vitesses de ma voiture, mettre le contact, trouver le frein. Elle ne m'a pas dit quelle voiture semblable elle a déjà conduite... »

Tu venais enfin – ces matins, à Sorbeil – t'asseoir au bord du lit et m'exhorter au courage. Ton corps faisait écran entre la fenêtre et moi, j'ouvrais les yeux. Auparavant j'avais préparé mon air calme, mon sourire, comme on inspire de l'air et digère une petite angoisse avant de plonger.

J'ouvrais enfin, pour toi, un visage rassurant. La fiction Magazine (visage net dès le matin, œil vif), et la fiction Jeunes Amants (jeu tendre, provocation légère au plaisir, etc.) faisaient bon ménage. Nous nous embrassions. Une journée à Sorbeil commençait : j'étais seul à savoir qu'elle me préparait autant de pièges que l'appartement de la rue de Varenne. A Sorbeil, parce que tu t'y sentais plus à l'aise, je pouvais te tendre des espèces d'embuscades. Les mieux réussies tournaient toujours à ma confusion. Sale guerre, où l'on poursuit ses propres défaites.

Un matin je me suis levé avant toi. Tu dormais encore et j'ai tiré le drap sur tes épaules. La fragilité du silence, de la lumière au faîte des arbres et des toits, pénétrait mes gestes, ma démarche attentive à ne pas faire de bruit, mes regards également attentifs, ce chuchotement qui remplissait ma tête, ce moment du matin d'un gris lisse et tendre que le moindre excès eût rayé, ridé, que j'allais traverser avec reconnaissance et sagesse, tout au désir d'accomplir un acte minime et généreux. La maison était encore dans son immobilité de la nuit. A la cuisine, le chuintement du gaz et sa petite explosion lorsque je l'allumai rendirent de la vie aux choses. Je sortis des tasses, fis griller du pain. A Paris, rue de Varenne, j'avais souvent aperçu au fond d'un placard de l'office des boîtes de flocons d'avoine, rouges et bleues, couleur d'Angleterre et de bonne santé, qui m'avaient fait sourire car ce goût du porridge rejoignait des impressions de vacances, d'enfance, de maisons bruyantes à neuf heures du matin en été. Je trouvai des *Quaker Oats* dans l'armoire de Sorbeil et j'en préparai une assiettée, posée au milieu du plateau que je te montai. C'est à ta grimace, et à ton air de dégoût, à la spontanéité du réveil, en somme, que je dus d'apprendre que tu détestais le porridge, que tu l'avais toujours détesté, que tu n'en avais jamais avalé deux cuillerées...

Un soir – le même jour peut-être – une dame trop jeune pour être si grosse et si riche, qui hennissait avec intelligence, s'est mise au piano après le dîner. Elle a joué des rengaines, des chansons à violettes et à trottoirs, tout le folklore ignoble des Français. Tu aimes chanter. Tu as bientôt déserté le salon silencieux et tu lui as préféré celui où l'on criait. J'avais ouvert un livre ; je détestais ces gens – nos amis – le mi-voix devant le feu, le mi-voix du divan, les mains prises et lâchées, le laisser-aller des soirs à la campagne, toutes les habitudes absurdes qui me séparaient de toi. Comme tout le monde, nous pourrissions dès que nous avions trois témoins. J'entendais ta voix chercher un air, fredonner des lambeaux de couplets,

couvrir parfois la voix de la grosse dame, parfois être couverte par elle. Je me suis levé. Mon regard avait fait taire les bavards de la cheminée, se dénouer les mains des autres. Mon air de vieux, une fois de plus. Dans l'autre salon tu t'étais juchée sur le piano, enfantine avec ce rire qui cassait les refrains, garçonnière avec un pantalon relevé sur des socquettes rouges. Vous ne m'aviez pas entendu et le flambeau du piano laissait la pièce dans l'ombre ; je vous ai regardées, la grosse dame et toi. Se posait-on, sur sa vie, des questions ? Vous échangeiez ces sourires contenus – ces sourires des yeux, des tempes un peu plissées – que l'on garde sous la gymnastique du chant. Tu battais la mesure avec la tête. Tes deux bras entouraient tes deux genoux ; tu avais l'air décidément d'un garçon de douze ans. La chanson, c'était *Achetez mes mandarines*, et le refrain vous imposait un peu de gouaille, une vulgarité qui traînait dans vos voix. Elle aussi, la femme, battait la mesure, et vos voix soudain se trouvaient, s'accordaient, les paroles s'enchaînaient, cela ressemblait à une chanson, mais aussi à une farce un peu sottre, prolongée trop tard dans l'âge adulte. Vous ne vous quittiez pas des yeux, comme heureuses, comme réunies. Je sais, ce n'était rien, j'invente et je ne serais pas même capable de dire ce que j'invente. Je n'avais rien à te reprocher que ta voix un peu encanaillée, cet air enchanté, le balancement de tes épaules –, mais en même temps j'aimais ton animation, la façon dont tu avais retiré tes chaussures pour monter sur le piano, la scène un peu fausse que tu avais composée dans la lumière dansante des bougies, – mais je ne désarmais pourtant pas, je guettais sur ton visage un aveu. Ta docilité dans tout ce qui est facile m'exaspérait, et ton aisance à partager, et ton indulgence envers cette femme à la peau trop vaste pour ses os. J'apercevais dans l'autre pièce les amoureux d'un dimanche soir dont les mains se touchaient. Dehors la nuit brillait sur les feuilles dures des fusains. Tu étais loin de moi. Si j'étais sorti de l'ombre tu aurais tourné la tête et souri. Peut-être avais-je été trop silencieux ? Peut-être simplement usais-tu la soirée sans penser à rien qu'aux paroles rebelles des couplets, sans rien sentir que la chaleur capricieuse des bougies et des bûches. Les spectateurs se font facilement mal. Il suffisait de faire un pas, de parler ; ma place était libre à côté de toi ; je ne voulais pas l'occuper. Je voulais attendre encore, t'observer, savoir au bout de combien de temps mon absence, mon silence creuseraient en toi un vide assez sensible pour t'éveiller du songe où tu étais enfermée. Vous avez chanté une valse de Métra dont vous ne saviez guère que le refrain, avec ses trois temps

paresseux qui traînaient sur des roses, et ces roses, la flexion moqueuse et sentimentale de vos voix sur les roses, j'en sens encore la douceur, la nostalgie, ce miel où peu à peu s'engluait ma rancune.

*

Nous en sommes, à ce point du récit, aux premiers jours de juillet. Disons, pour simplifier, qu'alors nous nous aimions.

Mon premier coup de plein fouet, je te l'ai porté le 29 juin, dans un restaurant chinois de la rue Descartes.

Je n'aime pas les restaurants chinois. Les petits bourgeois, lorsqu'ils sont étudiants, y vont dîner pour mille francs avec une fille. Il leur semble que mille francs, grâce à l'exotisme, au jasmin et à la sauce de poisson pourri, achètent chez les Chinois plus de prestige qu'ailleurs. Tu prétendais aimer le porc laqué et tu m'entraînais souvent rue Cujas ou rue Monsieur-le-Prince, dans des boutiques rouges et vertes qui sentent l'Est. Je te soupçonnais de vouloir me pousser aux économies, et parce que tu avais raison je t'en voulais. Je te regardais manger du riz avec les baguettes en te parlant des restaurants coûteux de l'avenue Matignon. Ce soir-là, vers la fin du dîner, je t'ai demandé si tu avais aimé Geneviève *d'amour*. J'étais livide ou rouge, je ne sais plus, mais en tout cas je sentais mon visage tiré, tendu, presque douloureux autour des yeux rapetissés que je fixais dans les tiens. Tu es devenue comme je t'avais vue une nuit avenue Montaigne, laide et longue. Tu as pris ton temps, composé un visage loyal, blessé, fatal, – oui, tout cela, mais surtout *jaune*. Tu parlais jaune, tu avouais jaune. Tu as répondu « oui », sans ruser avec les yeux. La question m'avait paru claire. Je voulais dire : « Alliez-vous au lit ensemble ? » Une pareille franchise, un regard planté dans le mien aussi vigoureusement ne pouvaient signifier que « oui ». Je l'ai entendu ainsi. J'ai baissé la tête et repris souffle. Ma cuiller tripotait un fruit dans son sirop. Tu t'es versé un verre d'eau.

« Gouine » : le mot était dans ma tête, énorme, éclatant, exigeant d'être crié. Pendant une bonne minute, avec du sang aux tempes, une espèce de brûlure aux yeux, je n'ai pensé qu'à cela : prononcer le mot, n'importe comment, le glisser dans une phrase et te le jeter à la tête. Ou bien le murmurer, le dire à peine, comme une évidence qu'il suffit d'évoquer. Il me semblait, ce mot, qu'il dévorerait comme de l'acide. Si j'osais le prononcer,

ce serait du vitriol dans ta figure. J'ai enfin hasardé, une, puis deux, trois phrases, dépourvues sans doute de sens, des phrases qui tournaient autour du mot impossible. Puis j'ai renoncé.

Tu feignais en face de moi de manger calmement ton dessert, de te verser calmement une tasse de thé.

Tu ne m'avais rien appris. J'avais toujours su ce qu'était Geneviève pour toi et tu ne m'avais jamais soupçonné de l'ignorer. Pourtant, dans cette pleine lumière, nous mentîmes tous les deux. Moi en prétendant n'avoir rien deviné, toi en affectant de me croire. Ainsi je pouvais t'attaquer en deux temps : te laver d'abord de tout soupçon, te blanchir ; ensuite te « charger », humilier ce bel amour que j'avais porté à un ange. Toi, tu ne détestais pas l'ange, j'imagine, et si je prétendais avoir cru en son apparence, c'était encore une façon de lui donner un peu de réalité.

Le Chinois, abruti de sommeil, nous mit dehors à minuit. Nous étions au bout d'une conversation sordide. « Jamais je n'aurais supposé... », disais-je. Et tu répondais : « Je ne rougis de rien. » En fait je venais de t'exposer assez longuement mes suppositions et tu étais écarlate. Sur le trottoir nous trouvâmes une belle nuit et cela éleva nos pensées. Nous étions si fatigués... A court de munitions nous fîmes une paix bâclée. Marcher lentement, longtemps, la nuit, peut favoriser la faiblesse. Je sentais ma tête glisser aux images. « Comment font-elles ? », rêvais-je. Mais je détournais vite mon imagination de cette pente ; je n'étais pas prêt encore à souffrir. Ce soir-là, Geneviève était devenue un personnage réel, qu'il serait possible désormais de nommer, d'évoquer. D'autres allaient bientôt la rejoindre : ton théâtre se peuplait un peu.

III

UN VOYAGE À DEUX

Ta vie : un théâtre ; Geneviève : une figurante – je ne sortais pas de ma comparaison. Selon moi, Geneviève manquait de présence. J'avais de son visage un souvenir abstrait : front de vierge, cheveux tirés de collégienne, yeux étonnés de biche. Mais la Vierge, la Collégienne, la Biche, qui songe à les haïr ? Le manteau rouge, seul, était doué d'un pouvoir maléfique parce qu'il participait du mystère de Diane, dont Geneviève n'était qu'une auxiliaire innocente. L'innocence de Geneviève, je n'en ai jamais démordu. Plus tard, j'ai appris sur elle dix détails misérables, ils n'ont pas entamé cette bienveillance que je m'exerçais à retourner contre toi. Pas une fois je n'ai songé au corps de Geneviève, et si j'évoquais secrètement vos caresses, c'est à toi que je pensais comme on pense à une liane, qu'il n'est pas question d'évoquer autrement qu'enroulée à un tronc, accrochée à des branches, noyée dans le feuillage, – mais imagine-t-on l'arbre ? Sans doute est-ce la limite à cette sorte de jalousie : on se représente avec une précision maniaque le corps d'un homme sur celui d'une femme, mais deux corps de femme, c'est trop ; cette multiplication ennuie même le goût de souffrir.

Geneviève prit donc figure et nom, mais elle ne prit pas corps. Elle était d'abord une première arme contre toi. Il m'arriva même plusieurs fois, dans ces semaines de juillet, lorsqu'à ma sollicitation la colère répondait avec docilité, de la laisser s'épuiser sans en tirer parti : voilà que ta singularité m'amusait, me flattait presque. Je te trouvais un peu sotte, mais surtout je me trouvais à la page. Je me sentais de taille à loger le vice à mon enseigne. Ces dispositions heureuses passaient d'ailleurs vite et je redevais un amant chagrin.

Un soir le fantôme de Geneviève faillit se venger de la posture subalterne où ma politique le tenait.

Nous passions beaucoup de soirées dans les théâtres, de la boîte à sel aux coulisses, où tu comptais un nombre infini de « copains ». Tu poursuivais toujours une promesse de décoration, un projet de costumes à dessiner. J'appris à connaître en trois mois tout ce que Paris possède de salles audacieuses et de troupes pauvres. Je me pris même d'un certain goût pour les loges aux murs de ciment, chauffées par des radiateurs paraboliques, où des actrices de vingt ans se démaquillent en buvant du vin rouge. On gorgeait les malheureuses de compliments qu'elles acceptaient avec magnificence. Elles se levaient, nous posaient sur la main une petite patte brûlante et nous jetaient à la figure des tutoiements et des prénoms. Ensuite on se rendait en bande au bistrot le plus proche, qui se trouvait toujours être le plus sordide, de ceux où l'on boit du café de percolateur, la cuiller en équilibre au-dessus d'un verre en forme de calice. Les filles ne se démaquillaient jamais entièrement. Elles gardaient du bleu épais sur les paupières et des traits de charbon prolongés jusqu'aux tempes, qui conféraient à leur moindre propos triste une intention suicidaire, à leur sourire l'intensité d'une œillade de putain. Un soir, près de Montparnasse, une petite me confia qu'elle n'avait repris son rôle que de la veille, à une amie nommée Geneviève qui avait dû quitter Paris. Je sus alors que la tante d'Allemagne que tu avais accompagnée à la gare de l'Est n'avait jamais quitté le pays de Bade. La fille était émouvante : frêle, blonde, et des yeux peureux. Je pensai que le rôle avait dû convenir à Geneviève : le personnage Vierge-Biche-Collégienne ressuscitait devant moi et me parlait à voix douce. On nous interrompit mais c'était assez ; la petite inconnue venait d'offrir son visage à ma jalousie.

Nous partîmes en vacances huit jours plus tard.

*

Le matin nous trouvions la chaleur posée sur nos corps comme un gant sur une main. Nos têtes étaient pesantes et la lumière aveuglait. En maillot, nous descendions à la plage par un sentier que je n'aimais pas. Je n'aime d'ailleurs pas la mer, ni la chaleur à huit heures du matin, ni les sentiers aux cailloux cruels qui jettent sous le soleil leurs reflets de quartz. Nous entrons d'un mouvement maussade dans l'eau épaisse et lisse, qui poussait et retirait ses vagues avec le bruit que font les linges qu'on sort des lavoirs et

qu'on plaque sur une planche glissante de savon. Sur le blanc des murs, sur le sable, sur l'eau brillante comme un immense réflecteur de zinc, le soleil blessait les yeux et alourdissait encore la tête. Je me laissais flotter, le sel brûlant ma peau mal cuite, mon corps blafard dans l'eau malgré le hâle. Je me sentais honteux, poisson malade au ventre blanc, petit humain excédé de repos et de gestes d'amour. Là-bas, Diane enfonçait dans la mer comme l'étrave même du courage un crawl de Parisienne. Ensuite nous nous allongions sur la plage, muets ; Diane allumait sa première cigarette et je pensais que son prochain baiser sentirait le soldat.

C'est cela, l'été, l'été fatal aux couples. On fait deux mille kilomètres pour se faire brûler la tête et l'on est malade d'été. Lorsque tombe enfin la nuit un peu de fièvre monte de toute cette chaleur accumulée par la peau, et l'on bavarde, ou l'on boit, et le mal commence.

J'aimais la maison que Diane avait louée. Le sol en était carrelé de rouge et les murs blancs, avec des images de saints encadrées de noir au milieu de chaque panneau. Noir aussi le fer des lampes, et rouges les fauteuils agrémentés de pignons et de filets dorés : la seule folie que s'offre la pauvreté d'Ibizza. Le premier jour, la bonne que nous avions engagée jeta des langoustines dans de l'huile chaude et le cœur nous leva.

Nous décidâmes de prendre nos repas dans le seul hôtel du village. Le bruit courait qu'il possédait une glacière et nous y allâmes comme au Paradis.

Je ne t'oublie pas, Diane, et si j'oblige mon récit à prendre ainsi, vis-à-vis de toi, ses distances – comme fait une route lorsqu'elle longe une rivière ou le rivage de la mer, et parfois s'en écarte, semble trahir son paysage – c'est pour lasser la rancune qui monte en moi dès que je reviens à mon propos. Ce sera difficile de te parler d'Ibizza. Jamais je n'ai été si près de t'aimer. D'un amour qui résiste encore, aujourd'hui, à tant de coups.

Nous n'avions jamais partagé longtemps la même chambre, l'oisiveté, ni couru les risques de la présence incessante de l'autre. Je m'habituais à ton corps ; je le traitais avec une familiarité tendre et vaguement moqueuse que tu interprétais au mieux.

Parce que j'y ai été malade, je pense aujourd'hui à Ibizza comme à une maladie. Un malaise dans la tête et un autre malaise dans le corps, l'un relayant l'autre de façon à ne nous laisser aucun répit, la chaleur de la nuit succédant à celle du jour comme une guerre à une autre, quelque chose de

morne et d'épuisé dans tes yeux, le poids de midi sur la mer, – ces souvenirs m'habitent, et aucun autre. Je voudrais raconter longuement des sensations qui semblent n'appartenir pas à mon récit : la dureté des pierres du chemin, l'épaisseur un peu répugnante du sable de la plage, la densité des nuits que trouaient des lumières tremblantes et rouges ; elles sont plus importantes que mes griefs.

Peut-être, sous un soleil clair et le vent du nord, dans les forêts de ton pays, aurions-nous été sauvés ? Mais Ibiza, sa poussière jaune, l'acier du ciel, l'impression d'un monde pâteux – peu à peu notre vie s'en est pénétrée, imprégnée comme d'un air vicié qui charriait des menaces.

Le soir nous marchions sur une route entre les maisons aux portes ouvertes, et l'on entendait, dans les enclos, bouger les ânes et les chèvres. J'aurais voulu que mon corps me laissât un répit. Je le sentais, je l'occupais comme jamais dans une ville. Les bains d'eau tiède le brisaient sans plaisir, ma peau était durcie, la nuit posait sur les vêtements une rosée poisseuse. Nous parlions peu. J'étais, moi, je m'en souviens, perdu dans la comptabilité de mes misères (peau, moiteur, courbatures) et j'étendais l'infortune de mon corps aux autres corps, à tout ce qui tient aux corps, et je guettais le tien méchamment, indigné de le sentir sec et accordé aux circonstances. C'était, pensais-je, la nature féminine de l'été ; les femmes ont partie liée avec ce qui est humide, brûlant, fermé. Je rageais. Tes malaises – tu avais craint de m'*ennuyer* en me les avouant – me ravirent. Ah ! tu n'étais donc pas si solide ! Tu n'avais pas conclu d'alliance avec toutes ces molleses qui coulent en août du ciel et de la mer, ces dons, ces bénédictions empoisonnées. J'ai rêvé pour toi de croûtes, de démangeaisons furieuses, n'importe quelle disgrâce qui humilierait ta peau. La tête te tournait, l'équilibre soudain te manquait et la terre, l'odieuse terre fuyait sous tes pieds. Je t'entourais alors les épaules de mon bras, je te soutenais, et chaque signe de ta faiblesse me donnait un surcroît de force. Nos sorties du soir – sur les pierres dures du chemin – devinrent pour deux ou trois jours ces quelques pas hésitants des vieillards qui sont à la marche ce que le chevrottement est à la voix. Je mesurais en moi les ressources de la générosité. Jamais nous n'avions été, comme pour ces brèves promenades, un homme avec une femme, une femme avec un homme. « As-tu mal ? » te demandais-je. Mais un galop de santé se levait en moi. C'est un de ces soirs que l'explication a commencé.

Nous avons parlé du *plaisir*. Entre eux, les hommes en discutent comme de moteurs ; la seule précaution à prendre est de ne laisser la conversation s'établir qu'entre gens assez riches pour s'offrir la même voiture. En face d'une femme, l'homme devient médecin, psychologue, curé. Il connaît l'air et les paroles. Sa conversation est gonflée de « je » comme une soupe sur le feu l'est de bouillons. On a l'impression qu'au fond de cette soupe-là, la marmite est pleine d'un dépôt de gloire acquise, de vanité satisfaite que la chaleur agite et jette à la surface en grosses bulles.

J'ai pris cela à la légère. J'avais soin de me donner des conseils : « Ne ricane pas, me disais-je, garde tes distances, prends l'air distrait. » Je savais qu'un regard appuyé, un mot dur, une défaillance du sourire suffiraient à fausser le jeu. Il serait bien temps de glisser au drame – et nous nous apprêtions l'un et l'autre à y glisser – mais auparavant il fallait porter au pouvoir la Princesse Désinvolture. J'avais mis une sourdine au dégoût exalté dont les jours précédents avaient recouvert pour moi toute peau humaine. De l'indulgence, de l'humour. Ma passion d'apprendre des secrets était si forte qu'elle pouvait m'imposer de la ruse. Plus tard, dépouillée de ses artifices, la passion toute nue pousserait mes avantages.

Le plaisir, c'est quand la dame gémit. Le grand plaisir, c'est quand elle pousse de petits cris. Prend-elle des initiatives ? Nous passons alors du plaisir au péché. Lui avons-nous enseigné cette science ? C'est le règne entre elle et nous du secret, de l'inexplicable, du nocturne ; bref : l'amour.

Tout cela me trottait par la tête ; je le traduais en style noble. Confesseur averti, je glissais dans le piège un morceau de fromage de plus en plus gros, de plus en plus appétissant. En moins d'une heure le portrait de Diane se dessinait déjà : chaste longtemps, froide ensuite (mais la tête brûlante), dégoûtée bientôt, puis émue – émue vaguement, émue en surface, émue mais le cœur libre –, enfin heureuse. « Heureuse », c'était le plus beau « je », le « moi » le plus épais, une grosse bulle qui venait crever à l'air libre. Nous avons refait le chemin en prenant notre temps.

Chaste : je balayai cela d'un hochement de tête. Des cavaliers, des blonds, des fils de notable versaillais, que sais-je ? Des amours où l'on voit les mains, cela ne m'intéressait pas ; je te faisais volontiers cadeau de ta jeunesse. Elle avait duré, semblait-il, longtemps.

Un fiancé : il me chiffonnait un peu. Ce que je n'aimais pas chez un fiancé, c'était son aspect officiel, l'indulgence des familles, les portes refermées. Mais tu en parlais avec une émotion légère qui me rassurait. Tu

lui inventais par touches insensibles tant de faiblesses, ce que tu nommais des « côtés émouvants », toute une panoplie d'airs sots dont je ne pouvais raisonnablement pas lui tenir rigueur. Par exemple, tu fis allusion – mais de façon si vague que je ne fus pas sûr d'avoir compris – à quelque infériorité physique : claudication ou raideur d'un membre ; je ne situais pas exactement ce qui s'était cassé dans ce jeune homme, mais je me rappelle bien clairement que j'en ressentis du plaisir et de la pitié. Aucune place dans mon imagination pour les séducteurs boiteux, pour les cyniques boiteux, alors qu'ils traversent la littérature dans un chuchotement de scandale. C'est ainsi, je ne suis pas jaloux des mutilés. Et tout de suite le fiancé devint une espèce d'amputé, d'homme dont on n'évoque le corps qu'en baissant la voix. Aimer ces hommes-là fait partie de la vocation des filles bien nées et bien élevées. C'est le baiser de l'infirmière au héros, la main abandonnée au fiévreux qui délire. Je te serrais fermement le bras et sauvais ton équilibre des menaces du sentier et de la nuit. Nous marchions sans prêter attention aux gens presque invisibles sur les seuils, dont le bavardage cessait à notre approche, de sorte que nous passions dans le silence devant des groupes d'ombres où bougeaient les feux des cigarettes. Cette marche précautionneuse – car tu avais conservé les souliers de ville enfilés pour le dîner – je la trouvais bien à l'image de ton récit, si lent, avec des retours et des arrêts, une certaine façon de tâter le terrain que tu baptisais sans doute pudeur et que j'observais sans colère ni confiance. Dès ce moment, dès ce premier soir, j'eus le sentiment d'entrer dans un nouvel épisode de notre histoire. Jusque-là nous avions – le jour, la nuit – été ensemble. Bien ou mal, mais ensemble. Sur le chemin, cette nuit-là, je sentis se dissocier tes confidences et mes hypothèses, et que les unes ne parviendraient plus à modifier les autres. Ta ruse suivrait désormais son chemin, ma méfiance le sien.

Au détour d'une phrase j'appris que tu avais revu, que tu revoyais parfois l'ancien fiancé. Une blessure ? Non. Une piqure peut-être, un ricanement léger et légèrement fêlé ; mieux que rien, moins que rien.

Nous marchions. Je te répondais par des phrases molles et prudentes destinées à t'attirer, peu à peu, plus loin. Où ? Je ne savais pas. Mais je sais qu'il faut toujours pousser plus loin ces investigations. Un aveu interrompu est perdu à jamais. Du moins cet aveu-là. La même faute, la même vie peuvent se couler dans des confidences si différentes qu'elles s'annulent l'une l'autre. L'important, c'est d'aller au bout de l'une d'elles, peu importe

laquelle, de se saisir du personnage qu'elle a dessiné, de ne plus le lâcher. On règle toujours ses comptes avec une ombre ; qu'elle soit au moins cernée d'un trait ferme !

Pour l'instant l'ombre était fiancée (« enfin, une bague, des dimanches, la complicité toujours un peu dégoûtante d'une mère... »). Un petit âne abandonné de tous, folâtre, blagueur, surgit de l'ombre au trot, fit un écart en nous entendant et fila bon train derrière une murette. Non, décidément, la soirée ne serait pas amère, pathétique, tout ce que j'avais pu espérer ou craindre. Nous nous étions éloignés plus que les autres soirs. La route était sortie du village et faisait ses virages entre des oliviers. Un heure encore et j'avais appris le prénom du fiancé, sa profession – avocat –, qu'il s'était marié depuis, qu'il était protestant, rigoureux, laid. Ah, comme ce fiancé-là m'allait bien ! Je savais aussi à quoi m'en tenir sur les trois passions impossibles : l'Homme marié, le Professeur, l'Etranger. Aucun homme jeune et j'en étais rassuré : à quarante ans, les bourgeois sont pudiques, dans tous les pays du monde.

Sur « froide » et sur « dégoût », j'ai buté.

Nous en étions à Gehrard. Il avait eu trente-huit ans lorsque tu en avais eu vingt. Il avait été ton premier amant. Oui : cette année que tu avais passée à Londres. Non : pas longtemps. Pas une liaison ; une espèce d'accident un peu incroyable. Trois nuits.

Trois nuits, Gehrard, Londres, vingt ans. Je tenais enfin mon secret.

Je m'aperçus que je pensais : « Gehrard », « André », et que je commençais à circuler dans tes souvenirs sans avoir besoin de guide. Toi, tu parlais. Tu parlais enfin. Depuis combien de semaines attendais-tu que je te tende une perche ? Sans doute avais-tu tenu un raisonnement absurde : « Il faut vider l'abcès », devais-tu penser. « Chose dite, chose morte. Aveu-pardon. Aveu-oubli. » Un pardon, un oubli, la mort : une femme heureuse peut-elle rêver mieux ? Dans ta hâte à tout m'expliquer, à me dire « le difficile à dire » avec une pudeur pleine d'estime, il y avait un peu du plaisir de la femme-enfant (la femme-enfant des publicités en couleur) qui déballe un panier de pique-nique.

« Nous aurons à manger le poulet froid que tu aimes, dit-elle, du fromage de Hollande couleur de saumon et du gâteau au chocolat. » C'est à peu près ainsi que tu faisais l'inventaire du festin. D'ailleurs, déballer un panier, vider son sac, les expressions elles-mêmes ont un air de famille.

– Nous aurons la solitude et le dépaysement que tu aimes. La confiance et le mépris, comme tu les aimes...

Les trois nuits me rendaient perplexe. Une nuit passée avec un homme, une seule, on l'appelle – du moins le silence maniaque de la mémoire, ensuite, l'appelle « une nuit d'amour ». Comme les images et les pirouettes de la souffrance sont sottes ! Une seule nuit, deux ou trois étreintes, cette bagarre incertaine qui éclate vers minuit et glisse peu d'heures plus tard au difficile, au maladroit sommeil à deux, on ne les imagine qu'amoureuses, assez satisfaites. De même vingt nuits, trois mois, une année : ce sont de bonnes distances pour courir le plaisir. Mais *trois* nuits, qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Un échec renouvelé deux fois ? une honte imposée trois fois ? la sauvette d'un départ ? le cynisme ? Tu m'as expliqué que Gehrard partait pour les Etats-Unis. Il était venu de Munich à Londres quatre jours avant que son bateau ne quittât l'Angleterre, afin de te voir. Ce bel amour traînait entre vous.

Tu avais promis. Lui n'avait rien promis. Je t'entendais enfile ces banalités ; je me les représentais réunies en collier, en chapelet, et je devinais si bien comme tu avais dû les caresser, ces perles, te les réciter à toi-même, les autres nuits – la quatrième par exemple, ou la cinquième nuit, lorsque tu avais compris que les hommes sont faits pour voyager, qu'ils aiment les voyages et les affaires, qu'ils aiment aussi leurs fils, l'appartement triste de Munich, les corridors barrés d'une vie depuis longtemps remplie.

« Cent heures à Londres », c'est un beau titre pour une nouvelle. Les magazines féminins, les cœurs féminins y reconnaîtraient leur morale ; une morale de la catastrophe romanesque. Le plus d'amour possible dans le moins de temps possible, la tragédie classique coincée entre deux trains. Puisque tu chantonais dans les voitures, puisque tu croyais que l'on peut distribuer de l'estime comme un bon-prime aux canailles méritantes, je savais déjà quelle sotte et prétentieuse petite personne patientait en toi sous la femme que j'aimais. Mais j'avais opposé – aux chansons, aux bons sentiments – la sourde oreille. J'avais consacré à notre aventure la dose d'aveuglement nécessaire. Cette fois j'allais devoir en convenir. Un homme qui vient de Munich, vous jure de l'amour en dînant, ne rend pas son billet de bateau et vous emmène dans sa chambre, on sait qu'il va vous plaquer. Plaquer : le mot, caressé au fond de mon mutisme, me fit monter du sang à la tête. Cette injure-là m'était directement adressée. J'aimais, j'étais en train

d'aimer une fille plaquée. Je venais de passer cinquante nuits avec une fille à qui Gehrard, trente-huit ans, médecin à Munich, en avait offert trois. Voilà de quoi vous dégoûter chez toutes les femmes : elles sont toujours les plaquées de quelqu'un. Au moment où vous décidez de leur consacrer un peu de votre force, de votre crédulité, il y a quelque part un homme, à Munich ou ailleurs, pour qui elles sont une petite résistance tiède et molle de la mémoire, une nodosité, un accident léger dans le relief du temps. Le corps sur lequel vous posez la première fois une main qui tremble, il a connu la sûreté, l'équilibre rigoureux d'une main propriétaire. Et cette main, ailleurs, continue d'étendre et de replier ses doigts, de toucher et de prendre, de serrer, de lâcher, de se sentir moite ou fraîche, habile ou folle ; peut-être se pose-t-elle en tremblant sur un autre corps ? Vous l'imaginez broyée, sanglante, mais cela ne suffit pas encore. On la panserait, elle redeviendrait un objet de vénération, de pitié, l'instrument de nouvelles victoires dont chacune humilierait votre amour. Alors vous l'imaginez, vous la voulez morte, accrochée à un corps près de se décomposer. Mais cela même ne suffit pas : il vous la faut brûlée, réduite tout de suite en cendres, en poussière, en rien. Alors vous respirez. Le feu, le vieux recours contre le péché, votre allié le feu, coalisé avec vos alliés la mort et le vent, ont dissipé la chair de cauchemar. Vous voilà complice de tous les assassins qui ont usé pour leur forfait du calorifère, de la chaux vive, des rivières aux poissons gourmands. Comme vous comprenez bien leur soulagement, et leur surprise lorsqu'on les accuse un jour, et qu'on les condamne. C'est si facile sans doute, si tentant de poursuivre jusqu'au bout ce rêve de la main à tuer, de la main qui sera toujours entre le corps que vous aimez et votre propre corps, et qu'il faut tuer pour que survive votre amour.

Bon. Gehrard, à ce qu'il me sembla comprendre, prolongeait une bonne santé et une vie sage dans un autre coin d'Allemagne. A Augsbourg. Une ville où les hommes ont deux mains. Des images, encore, me sautèrent aux yeux, car si je ne connaissais pas Munich je me souvenais bien d'Augsbourg, où m'avait mené la guerre, et qui était pour moi une ville accablée de chaleur où l'on mangeait des glaces au citron. Gehrard avait voyagé. D'ici, de là, il t'avait parfois envoyé un cadeau, ici ou là il avait écrit pour toi une lettre. Ah, les chers hommes ! Quels petits os ils jettent aux personnes fidèles, comme ils sont économes de leur vie ! Des vagues alternées de rage et d'amusement rageur me portaient loin de toi, ou loin de

moi, de sorte que tu continuais de parler, sagement, et moi de marcher près de toi, plein d'une gentillesse exaspérée.

Un soir de l'année dernière vous vous étiez revus, à Paris. Sur quel pauvre ton tu m'as dit cela : « ... Entre six et sept heures, dans sa voiture, il l'avait arrêtée sur la contre-allée de l'avenue Bosquet. » (La radio vous jetait sans doute aux oreilles ses bavardages ; aucun de vous n'avait eu le courage de faire un geste pour sauver au moins le silence.) « Tout s'est passé comme si nous avions voulu ne rien sauver. Il avait « une heure devant lui ». Moi quatre ans derrière moi. Il me disait parfois : « Ton amie Geneviève... », comme on dit à une veuve « il vous reste votre travail, votre enfant... » Comprendait-il tout ou ne comprenait-il rien ? Il est si léger sous ses airs d'homme parfait... »

Voilà où nous en étions. Il était plus de minuit. Tu venais de dire : « Il est si léger ». Tu venais de parler de Gehrard au présent, avec ta voix maternelle. Tu venais de dire : « Avenue Bosquet », « entre six et sept heures », et j'avais mal.

Nous avons fait demi-tour – moi te prenant le coude doucement, car tu paraissais n'avoir plus aucune notion de la distance ni du temps – et nous sommes revenus vers le village. A proximité des premières maison basses nous avons vu de nouveau rougeoyer les lampes au fond des salles et remuer les feux des cigarettes. Quand ces gens se coucheraient-ils donc ? Cette fois les voix ne se sont pas tues à notre approche. Nous faisons enfin partie de la nuit. Ou bien l'on avait compris que nous étions des étrangers que les rapides et rauques bavardages n'atteignaient pas.

Je marchais dans un simulacre de grande dignité ; toi, tu baissais la tête. Je me sentais soudain très grand, très long, te dominant de toute ma taille et d'une espèce d'honneur aussi sensible qu'un attribut physique. Je savais qu'une lumière nous surprenant brusquement aurait révélé mon visage dur, blanc, appliqué, peut-être assez beau. (Ne pas oublier cette recette ; ce que c'est qu'une vie intéressante...) D'innombrables questions à te poser traversaient le silence, mais j'avais en même temps la certitude de tenir tout ce désordre sous mon pouvoir avec fermeté. La souffrance, la paix de la nuit (avec l'âne, les lampes rouges, les cigarettes), ma résolution de faire bonne figure, – tout cela composait un seul fardeau, un seul sentiment complexe que je portais précautionneusement. Ton silence ne me paraissait guère estimable. Sans doute pensais-tu (toujours ces comparaisons que je te prête...) qu'un abcès percé se cicatrise, que le pus ne contamine pas les

peaux saines ? Je savais, moi, que l'infection appelle l'infection, gagne de proche en proche. Je ne te tenais pas pour quitte. Néanmoins j'acceptais la fiction du retour apaisé, de la main sous ton bras, de la trêve.

Lorsque nous avons été couchés, dans l'obscurité, chacun de nous a guetté le sommeil de l'autre. Nos respirations courtes et attentives ne pouvaient pas tromper. J'étais immobile, obsédé par la crainte de faire un mouvement qui provoquerait un commentaire. J'ai soudain pensé que tu devais contraindre ton corps de la même façon et je me suis senti débordant de pitié. De grandes souffrances, d'abondantes larmes, je m'en serais moqué ; mais ce minuscule effort épuisant – ne pas bouger – me bouleversait. J'ai avancé le bras au hasard et j'ai rencontré ta main, à mi-chemin de nos deux lits, ouverte, ses doigts tendus. Ainsi, depuis une demi-heure, ton geste vers moi était accompli, et c'était pour ne pas le défaire, pour ne pas l'avouer inutile que tu étais demeurée si longtemps immobile. Nous nous sommes serré la main avec une générosité un peu folle, puis nous sommes restés ainsi, nos respirations plus profondes. Mais nous n'avons rien dit. Chacun de nous savait que des paroles auraient rompu cet équilibre fragile, en révélant combien nous étions, en vérité, loin l'un de l'autre.

C'est le lendemain que je me suis réveillé malade. Je m'étais endormi avec une lenteur de mauvais soir et d'insomnie, et je crus que seulement quelques minutes s'étaient écoulées. La lumière plate d'un matin sans soleil avait envahi la chambre malgré les volets. La mer continuait de gifler le sable dans un long frottement sinueux que j'imaginai, à perte de vue, entre les rochers, caressant ces objets rongés que déposent les vagues. Je tremblais de fièvre. Il devait être très tôt encore et tu dormais. Je remontai jusqu'à ma bouche le drap humide et je serrai mes dents prêtes à claquer. J'avais peur ; j'ai toujours peur du moindre malaise ; peur des images du délire. Je voulais t'appeler. Plus tard je me suis éveillé une seconde fois lorsque tu as posé une serviette mouillée sur mon front.

Les trois jours que ma fièvre a duré la chaleur n'a pas désarmé, sans que le soleil perçât les nuages épais, bleus sur l'horizon, et d'une blancheur aveuglante au-dessus de nous. La mer avait viré au gris et tout ce plomb paraissait prêt à couler. La mer, le ciel étaient malades comme j'étais malade ; à moins que je ne fusse malade de mer et de ciel. Un seul malaise les contenait tous : l'angoisse de l'insomnie près de toi qui dormais, le blanc du ciel posé sur mes yeux malgré les lunettes noires et les paupières

baissées, le silence. Tu marchais dans la chambre et dans la salle dont je voyais les carreaux rouges briller. J'entendais selon les heures couler l'eau de la douche, ta fourchette et ton couteau heurter de la porcelaine, la voix volubile du médecin. Je savais qu'un temps très long se serait écoulé lorsque j'irais mieux, un temps qui aurait emporté loin de nous le souvenir de la promenade et de tes confidences. Il serait trop tard pour *enchaîner*. J'avais accepté que la fièvre mît entre nous sa neutralité forcée, ta bienveillance, mes caprices, ma courtoisie de malade bien élevé. Tu étais parfaite, tu étais impitoyable. Tu prévenais mes désirs. Nous étions en train de tuer l'amour. Le quatrième jour, comme tu étais à côté de mon lit, ma main a touché ta jambe et je t'ai caressée. Je t'ai caressée ainsi, toi debout, moi couché, ma main remontant doucement, de plus en plus doucement, le long de tes cuisses, sous une jupe de tussor bleu que je n'ai pas oubliée. Je regardais, de loin, ton visage aux yeux fermés. Tu devinais ce regard animal, venu presque du sol et tu avais inconsciemment levé la tête, tendu le cou afin de me dissimuler l'empatement insensible de ton menton. Tu avais fermé les yeux et d'une main tu t'appuyais au mur. Cette image – moi allongé, en train de caresser une femme debout près de moi –, c'est la seule qui ait jamais troublé mes rêves. Adolescent, alors que j'ignorais tout du plaisir, c'est déjà cette image que j'avais inventée pour venir au secours de mes premiers gestes. Je l'appelais le soir, j'en retardais la mise au point, j'en prolongeais le flou longtemps, dans une impatience heureuse. Puis elle venait, elle s'imposait avec une évidence presque malade, appuyée toujours sur les mêmes détails – une certaine robe, une certaine douceur secrète des cuisses, le même prénom que j'attribuais pour chaque rêve à son auxiliaire anonyme. Elle mobilisait de jour en jour chaque élément de ma science nouvelle. Une phrase lue et voluptueusement relue, la confidence d'un copain, une certaine folie du regard et de la gorge révélée par un portrait de Catherine de Sienne : je faisais ainsi mon plein d'images, de mots et d'hypothèses. Mais ce que j'ignorais encore, c'était le tremblement contenu qui saisit à un certain moment le corps de la femme, le souffle accéléré et contenu de sa poitrine, l'imperceptible mouvement de la jambe sur laquelle elle ne prend pas appui, pour s'écarter, à peine, assez pour que la caresse la pénètre et la blesse en étoile, l'espèce de *oui* qu'elle paraît alors chuchoter, ce oui qu'elle n'adresse pas seulement au plaisir mais à la volonté ignoble de l'homme. Car c'est à cela que l'homme veut parvenir, à ces contraintes successives qu'il impose : ne pas trembler, ne pas gémir, ne

pas se jeter sur le lit à la poursuite des gestes normaux de l'amour. Et le moment où la main sent le lent écart de la jambe. Et le moment où le visage aux yeux fermés, qui avait hésité jusque-là, bascule soudain, se donne en spectacle, fait la publicité pour le spectacle de tout le corps, se dresse comme un drapeau sur la défaite de tout le corps. Tout cela que l'enfant ignore, car son rêve ignore le goût d'humilier, et que l'adolescent apprend, et que l'homme aime un jour et utilise comme une drogue.

Ma main – avant ma tête, la volonté si profonde de te blesser – avant ma tête, avaient réinventé le geste ancien, le premier et le dernier geste de ma guerre aux femmes. Il fallait me venger. Il fallait te plier au caprice du corps que tu venais de soigner, dont tu venais de mesurer trois jours la faiblesse, les ridicules, les fragilités. Il fallait te voir fermer les yeux, sentir au plus creux, au plus chaud de toi le mouvement de vague, de peur, par lequel tu t'ouvrais à ma caresse. Et dans le même temps, du fond de toute cette honte, de si loin, un mouvement venait qui n'était pas de honte, ni de distance, ni de fuite, ni de guerre. Ma main voulait soudain ton bien, ton plaisir et non le mien, ma main te caressait avec une tendresse que tu ne pouvais pas deviner. Au centre, au fond de toi, elle te rendait gloire, entraînait en toi comme tout mon corps était entré souvent en toi, et je retenais, moi aussi, un tremblement, un gémissement, l'élan qui se levait pour me jeter vers toi et te prendre. Ma colère se perdait. Mon goût de t'humilier se perdait. Au bout de la haine c'est de la tendresse que je trouvais, une paix menacée, provisoire, mais enfin la paix. Il fallut que me passât par la tête la phrase de l'autre soir – « une espèce d'accident. Trois nuits... » – pour que toute cette magie, tiède, rose, devînt noire d'un seul coup. Ma rancune se redressa comme une sentinelle surprise. Cela fit en moi un cri, une douleur brève et absolue. La haine, décidément, était bien gardée.

Le soir de ce quatrième jour – le jour où je t'avais caressée – je me suis baigné et j'ai repris ma tête de santé.

Qu'y avait-il de nouveau entre nous ? Un peu de mutisme, peut-être, une courtoisie plus marquée de ma part, un étonnement posé comme de la buée sur ton visage, dont je détournais souvent les yeux. Plusieurs fois par jour je sortais seul sur la route ou dans la forêt. Je faisais deux cents mètres, les mains dans les poches, indifférent aux personnes que je croisais, enfermé dans ma mauvaise peau. J'avais aimé d'autres femmes, voyagé avec elles, cessé de les supporter, puis de les aimer ; je connaissais cela. Je savais de quel pas furtif on sort des maisons, quel front exsangue on oppose aux

« muets regards ». Je connaissais cette vie privée de vie, ces manques, cette soustraction qui s'établissent dans un couple : repas sans paroles, politesse sans chaleur, gestes sans fièvre.

L'été avait cessé, sans raison, de m'être hostile ; je m'appuyais sur lui. Je m'asseyais n'importe où, seul, et je regardais l'été. Des pensées le traversaient comme une voile passe sur l'horizon de la mer : je ne m'apercevais pas de leur cheminement. Il y avait un moment où elles occupaient l'ouest du paysage, puis un autre moment où elles en sortaient par l'est. Entre temps elles avaient laissé leur sillage lent à se défaire. J'étais habité par les soupçons et les regrets comme la mer l'est par les bateaux ; elle les porte, les secoue, les engloutit parfois. Je m'habituais à l'idée de ne plus t'aimer, de reprendre la vie où je l'avais laissée. Avec ou sans toi, peu importait. Si je te regardais plonger, ou nager ou sortir de l'eau et t'allonger au soleil, il me semblait tout à fait possible de conclure avec toi un amour de raison. Tu étais une si longue habitude. Mais cessais-tu d'être un animal qu'on loue pour sa souplesse, voulais-tu parler, expliquer ? Aussitôt ma colère montait, brûlait ; j'entendais une voix sèche te répondre ; mon dérisoire jeu de massacre se prolongeait le temps de quelques phrases ; je faisais mouche, puis je m'enfuyais sur la route ou dans la forêt, et j'allais attendre, appuyé sur un mur, que fussent passées quelques heures. Lorsque je revenais nous arborions nos masques : muette confiance pour toi, muet remords pour moi. C'était l'heure d'un repas. Lorsqu'un couple a usé successivement les ressources de la guerre, de la fuite et de la paix, il est généralement l'heure d'un repas. Nous faisions un peu d'élégance, par discipline ; nous marchions sous la chaleur ou la poussière jaune du soir, côte à côte, en échangeant par discipline des phrases précises ; assis à la table de l'hôtel nous tendions pendant quarante minutes entre nous un réseau de gestes méticuleux, – par discipline. Trois heures ou dix heures venaient ainsi et nous trouvaient à bout de forces.

*

Je t'ai bien observée : tu as préparé ton coup quarante-huit heures. Tu as attaqué le soir du sixième jour. Aucun de ces six jours nous n'avions fait allusion à tes confidences. Dans mes moments d'humeur je te mitraillais à bout portant d'idées générales. Ainsi l'amant qui soupçonne une fille de lui

préférer un Américain se moque-t-il des gratte-ciel et des chemises multicolores, – et sur quel ton ! Je faisais le goguenard, moi, sur les dames abandonnées, sur les grosses femmes à filles qui portent des tailleurs et des cheveux de gigolo mal soigné. Tu accusais mes coups selon ton code du silence : blême sous ton hâle, et le front gagnant dix ans d'âge.

Tu voulais me garder : on serait bête à moins. Tu voulais aussi te *blanchir*. Il te sembla probablement que le chemin vers moi passait par l'Innocence. Tu conçus l'Innocence comme une place forte à occuper. Tu fis sans doute le compte de tes forces avant de choisir celle qui te parut la plus touchante. Tu décidas de t'accabler. Victime écrasée, vierge humiliée, tu crus m'émouvoir. Tu ne te demandas pas un instant si le rôle te convenait, si tu n'étais pas un peu vieille, un peu forte, un peu dure pour ce rôle de personne soumise et molle. Tu n'imaginais pas non plus que j'allais détester cette victime. Tu me connaissais pourtant si bien ; tu savais que les clochards, les épaves, les chiens pelés, les bonnes engrossées me font horreur. J'ai envie de gifler les giflés, d'exploiter les opprimés. Le portrait que tu t'apprêtais à esquisser pour moi rejoindrait dans ton dossier ses pièces accablantes. Je devinai, à quelque chose de contraint dans ton calme, cette erreur au bord de laquelle tu t'obstinais. Je voulus te prévenir. Déjà, je me sentais assez loin de toi pour prendre ton parti contre moi, te donner de bons conseils. J'aurais voulu te dire : « Fais l'orgueilleuse. Accepte-toi. Redresse-toi. Provoque. Attaque, Diane, et je reculerai. Ne vois-tu pas que je suis paresseux, faible, et que je feindrai de redouter ta force ? S'il le faut, invente, embellis-toi. Une fois, déjà, tu m'as jeté à la figure que tu avais *aimé* Geneviève ; et j'ai cédé. Recommence, joue les garces, affiche Gehrard, exige de moi que je l'accepte avec toi. Risque le « tout ou rien », on y gagne neuf fois sur dix. Je ne suis pas exceptionnel ; je ne serai pas l'exception à la règle, le trou de la statistique. Ne sois pas molle, ne sois pas vaincue. Je déteste les vaincus... »

Bien sûr, après coup, j'exagère un peu. Je ne voyais pas aussi clair. Tout au plus avais-je l'intuition de ton glissement au gris, au doux, de la tentation que tu subissais d'être vulnérable et humble. Mais tout cela vaguement, coupé de longues indifférences, d'heures entières où je cessais de penser à nous. Le sable de la plage était blanc et fin comme la matière première d'une chimie. On s'étonnait que l'eau ne le fondît pas, que les vagues ne se retirassent pas crémeuses et d'une pâleur de lait. Le temps était si lourd, si lent ! Une fois encore, dans ces deux jours, je me le rappelle, nous fîmes

l'amour ; à trois heures de l'après-midi, dans la chaleur, et sans fermer tout à fait nos volets. Nous regardions nos corps glissants, luisants comme ceux des Hercules de concours que l'on photographie pour vanter la « Méthode Athlex ». Je me souviens de cette assez longue scène, des instants où nous reprenions souffle, mouillés comme des nageurs, mais notre eau c'était l'été, le plein jour d'été. Nous avions des haltes exquises, dans le silence, posés tous deux sur le flanc comme des échoués ; c'étaient nos marées basses ; puis notre mer avec ses vagues, sa houle, ses souffles, remontait et nous soulevait ; je me rappelle une solitude sans amertume, un vif plaisir, comme la première surprise heureuse dans un pays nouveau qui vous aurait déçu.

Tu écourtas le soir notre promenade et tu fis la mise en scène de ton morceau de bravoure. Six mois écoulés, ta maladresse m'émeut. Je me rappelle qu'alors elle m'agaçait plutôt ; non, pas exactement : elle m'occupait. Je t'attendais tranquillement, plein de curiosité.

La scène de l'aveu de Diane : comment résister à la tentation de donner un titre à ce monologue théâtral. Tu avais dû te fixer quelques points de repère, et faire, pour le reste, confiance à l'improvisation. Peut-être aussi comptais-tu sur mes répliques ? Dans ce cas mon silence ne te facilita pas la tâche ; un silence rigoureux ; un silence qui me sculptait tout le visage comme si ma peau fût devenue trop étroite. Tu avais formulé les points essentiels. Il te restait à les aborder d'une approche hésitante, et comme pudique. Le terrain bien préparé, tu te glissais dans les phrases apprises par cœur, précises comme des énoncés de théorèmes, toutes-puissantes – espérais-tu – comme des formules magiques. C'est cela : une vaste magie, truquée, simplifiée, que tu avais imaginé de dérouler devant moi pour répondre par un seul mensonge à cent questions.

Ton choix, c'était clair, avait balancé entre l'honneur comblé et l'honneur froissé. Ayant choisi l'honneur froissé, tu mis bon poids.

Ah, le beau récit ! Tu remontas aux sources, à l'Allemagne, au premier miroir dans lequel une enfant de treize ans se découvre un visage ingrat, aux solitudes de l'enfance, à celles de la jeune fille, à l'impatience rageuse qui saisit les filles lorsqu'elles voient leurs amies courir à l'homme, se faire esclaves pour ces maîtres que tu méprisais. Tu revins sur André, le fiancé. Il s'agissait bien d'une claudication, une des séquelles de poliomyélite qui, Dieu sait pourquoi, rendent les hommes intéressants à la condition de ne pas les avoir trop abîmés. Tu insistas sur cette boiterie, cette canne obligatoire,

avec une sorte de fureur ; une fureur méchante, acharnée à faire d'un André assez sympathique un homme au rabais, émouvant mais un peu ridicule, bon pour une fille laide. Condamnée à André par ton miroir, condamnée à André par la taille un peu lourde, par les robes froncées où il ne fallait pas : c'est ainsi que tu semblais te revoir. Condamnée à perpétuité, c'est-à-dire fiancée. Tes passions impossibles défilèrent ensuite en habits de misère. Tu affligeas pour la circonstance le Professeur d'une manière de bégaiement, l'Homme marié d'une épouse indigne de susciter la fidélité que tu n'avais pourtant pas brisée. J'avais le sentiment que tu me livrais bataille avec des territoriaux hors d'âge. Moi, au passage, je rectifiais méchamment chacune de tes descriptions. Tu avais grîmé tes personnages afin de faire la modeste, je les grimais à mon tour pour faire le blessé. André, je le voyais vêtu de tweed et de lin, héros anglais aux cheveux rebelles, appuyant sa boiterie sur une canne assez militaire, marchant au bord de pelouses, de tennis, dans le bruit mat des raquettes sur les balles. Au Professeur, je prêtais un front blanc, des os saillants sous la peau des joues ; à l'Homme marié une fatigue cynique des victoires. Tout cela nonchalant, byronien ; des Brummels pour jeunes filles de collèges suisses.

Gehard fut maltraité avec plus d'égards. Tu ne voulais pas couler cette épave-là ; la démâter, seulement, et la garder sous la gueule de tes canons. Un peu ridicule, Gehard, certes, mais couvert de femmes. Un visage et un corps – tu me le fis comprendre – dont je n'avais pas à m'offusquer, mais une belle âme. Là, je ne vis pas où tu voulais en venir. Noircir une belle âme ! Nous revînmes au Dorchester, à Londres, aux trois nuits.

Diane, te souviens-tu ? Tu étais recroquevillée sur mon lit, j'étais exilé, loin de ce massacre, sur le tien. Tu ne me regardais pas. Tu allumais une cigarette à la précédente. Tu as mené ton personnage Gherard, d'une main ferme, jusqu'à la première nuit de Londres. Jusque-là tu l'avais aimé, jusque-là tu avais aimé ses retraits, sa réputation, le respect qu'il te prodiguait. Tu insistais là-dessus : tu voulais accentuer son côté « belle figure », sans doute afin de mieux évoquer ensuite, par un contraste du récit, la misère de ta situation ultérieure. Arrivée à la première nuit, tu te mis à réciter. Là, tu t'étais méfiée de l'inspiration, du lyrisme. Tu avais préparé tes coups : assez durs pour que l'aveu fût enregistré, effaçât le souvenir du précédent ; assez enveloppés pour ne pas m'écorcher ; assez sordides pour qu'on te plaignît.

« Ensuite, m'as-tu dit, il s'est relevé, rhabillé comme dans les romans où l'on s'aime à l'hôtel. Il s'est approché du lavabo, s'est regardé avec satisfaction. Il portait beau, cette nuit-là, sa quarantaine. Je venais de lui donner une jolie dose de jouvence. Il se taisait et contemplait son menton dans le miroir. « Il a l'air, ai-je pensé, de faire une addition. » J'étais sa Nième femme, et, dans une sous-rubrique, sa Nième vierge. Il m'a dit : « Tu sais, ce n'est jamais aussi important qu'on se l'imagine... » Moi, j'étais dans le lit, je regardais la sale petite tache rouge qui n'avait plus aucun sens.

« Ensuite il est parti. Comme les hommes ont l'air pressés, la nuit. La solitude, pour eux, doit être une affaire urgente et qui ne souffre aucun retard. Il m'a emmenée le lendemain dîner dans un restaurant blanc et or, au sous-sol d'un grand hôtel ; j'avais honte de ma jupe écossaise et de mon tricot noir. J'avais de gros seins, mal plantés. Du cinéma ? Non, pas de cinéma. Tout ferme tôt, à Londres. Au lit ! Deux petites gymnastiques au lieu d'une. Je n'étais pas là, je n'étais plus là, j'étais le plus loin possible de là. J'avais été volée, roulée. Il s'est un peu assoupi et j'ai deviné comment les femmes peuvent pardonner aux hommes, à la longue, d'être seulement ces mécaniques désinvoltes et précises. Puis un déjeuner, un musée, un thé, un cadeau, un dîner, ma chambre. A minuit j'ai pleuré comme une folle ; il croyait que c'était son départ. Mais je pleurais sur moi, rien que sur moi... »

Reprenons souffle. Ton paquet de cigarettes était vide et tu es allée dans la salle en chercher un autre dans une valise. Tu es revenue d'un pas glissé de petite fille : tu avais retiré tes espadrilles. Sur les carreaux rouges tu as laissé des empreintes moites ; c'est alors que j'ai pensé que tu devais être toute brûlante, toute humide de nervosité. Je me sentais au contraire si sec, la peau sèche, les muqueuses sèches ; la voix – si j'avais parlé – brève et enrouée.

Tu as évoqué l'absence de Gehrard ; une absence énorme comme un trou, des voyages, des signes faits de loin. Brusquement j'ai pensé que tu venais, en vingt minutes, de me donner la version féminine d'une petite anecdote que les hommes connaissent bien : *J'ai fini par l'avoir à Londres, elle était vierge. Moi je partais pour l'Amérique. (Ou la Chine, ou la guerre, ou la Loire-Inférieure...) Elle m'a écrit pendant deux ans des lettres de dix pages. De vrais extraits de journal intime, des enveloppes de cent grammes jamais affranchies comme il convenait. Elle m'emmerdait un peu : vous savez comment un mot gentil en appelle un autre... J'ai espacé mes lettres. Il*

m'arrive encore de penser à elle pour me demander ce qu'elle a pu devenir...

Voilà ce que tu étais devenue. J'aurais voulu le raconter moi-même à Gehrard, entre hommes, avec les mots qu'il faut. Une fois de plus cela me fit horreur d'être dans le camp défait. Je me pris à rêver, alors que tu parlais, de filles fraîches, des gestes qu'on leur apprend et de tourments considérables. J'allais aimer une paysanne de quinze ans, et son frère me pourchasserait à coups de fusil. Une fille austère élevée dans la fraîcheur de dix pièces rue de Lille, qui m'offrirait des cadeaux symboliques et taperait du pied si je ne la violais pas. J'allais aimer la rudesse, la folie, l'extravagance, le mysticisme, – mais *vierges*. J'allais être le premier partout. Je rivaliserais d'audace avec des saint-cyriens, des cousins tendres, je les coifferais sur le poteau. Je leur arracherais Anne, Béatrice, Hélène, Brigitte, pour le plaisir de voir ces petites personnes pleurer et plier dans la rue leurs longs corps à la démarche impudique des amants. (Elles en font toujours trop.) J'allais emménager dans le neuf, provoquer des scandales, apprendre Honfleur, Marlotte et les cliniques suisses à des filles destinées avant moi à l'honnêteté. Je ne voulais plus avoir mal. Je ne voulais plus avoir à poser des questions. Le mensonge est un labeur de jardinier ; ces détails me dégoûtaient.

« ... et ce temps qui s'usait pour rien. Je voulais reprendre mes études où je les avais interrompues. Mais retrouver à la Sorbonne ces gamins qui préparent leurs samedis ! J'ai travaillé, comme une taupe, aveuglément ; je m'enfonçais sans cesse davantage. En revenant des Etats-Unis j'ai rencontré Roland ; c'est lui qui m'a fait faire mes premières maquettes, quelques costumes... »

Je connaissais Roland. Je l'avais aperçu à des générales, aux entractes. Il faisait partie des hommes dont je dis « il est beau », par superstition. Cela veut dire que leur barbe est dure et nette, leur œil plus brun que le mien : je les trouve virils. Ils m'ennuient ; et les femmes qui les aiment je les classe dans la catégorie des bourgeoises qui s'envoient leur coiffeur. Mais Roland avait du talent. Il avait monté parfois de bonnes pièces, parfois de moins bonnes. Les hommes qui ont une passion, décidément, m'agacent.

« ... Nous ne nous aimions pas. Il pensait comme moi et je pensais comme lui, nous avions les mêmes amis, il m'avait aidée. Nous n'étions pas cyniques ; pas moi, en tout cas. C'était une bonne amitié, plus chaleureuse peut-être que d'autres. Parfois il m'emmenait chez lui... »

La rive gauche ce n'est pas une morale, c'est un quartier. Je préfère encore les hommes qui mentent à ceux qui croient à la liberté des filles. Ma bonne santé consiste à jouer un jeu démodé : dépenser beaucoup d'argent pour elles, les éblouir, conduire vite la nuit, tout savoir, promettre – et si ce n'est pas assez, jurer – que le sentiment est sérieux. Pour faire l'amant, il faut un peu d'emphase. Plus l'appartement est beau, plus les maîtresses sont belles. Vers 1948 on a inventé ces garçons qui ne sont riches que d'argent de poche et proposent de coucher comme on offre des répétitions de grec à une camarade un peu faible en la matière. Ils font gravir aux jolies jeunes filles des escaliers étroits, ils les font entrer dans des chambres au lit douteux.

« ... Parfois j'avais le sentiment de ressembler enfin aux autres femmes, parfois je me sentais un peu putain. Une putain triste, froide, à qui les gestes paraissaient si vains, ces gestes de muets... J'aurais voulu mettre de l'ordre dans ses livres, lui trouver une femme de ménage. Je fumais beaucoup trop, je toussais. Nous avons cessé de nous voir comme on interrompt une conversation dans un cocktail, à cause d'un remous, du hasard. C'était lui qui m'avait fait faire la connaissance de Geneviève... »

Le vierges toscanes, les fronts immenses, les lèvres épaisses et avides : Geneviève. Tes aveux brûlaient des stations. Tu m'as raconté Geneviève comme on confesse un vice pratiqué par le Roi, comme on prononce un mot importé depuis peu dans la langue. Tu étais redevenue, depuis une heure, à évoquer les hommes, une fille comme les autres. Tu paraissais la première surprise par l'arrivée de Geneviève. Tu avais franchi une frontière sans la remarquer. « Plaide coupable, ma Diane, pensais-je, plaide donc coupable ! »

« ... Geneviève, elle, avait besoin de moi. Elle se cramponnait à moi, m'aimait, m'admirait – oui... guettait mes désirs, quêtait mes ordres. J'étais obligée de veiller à sa propre liberté, sur laquelle je risquais dans cesse

d'empiéter. J'aime me sentir responsable, – d'un être, d'un travail, de n'importe quoi. Je me sens meilleure, plus forte si l'on s'appuie sur moi. Tu cherches des raisons bien complexes pour *les femmes qui, les filles qui...* tu ne vois pas la seule raison : elles ont l'illusion de s'aider l'une l'autre. L'autre est là. L'autre est sûre et attend. Il y a beaucoup d'intérêt, tu sais, dans ces sortes d'amours.

« Un jour tu poses la main sur un objet que tu convoites, tu le caresses, tu le prends. Tu entends des cris, on court, on te secoue : te voilà *voleur*. Un certain nombre de gestes tombent immédiatement dans le domaine public où ils tournent au scandale. La caresse que tu oses sur les cheveux d'une autre fille, sur son épaule qui ressemble tellement à la tienne ; la pitié avec laquelle, un jour, tu poses sa tête sur ta poitrine ; la paresse étonnée et chaude qui t'allonge à ses côtés dans un lit – puis la nuit passe et voilà que vous avez traversé ensemble la nuit –, ce sont de ces événements publics. On l'ignore, on les accomplit tout au fond d'une obscurité profonde et qui a duré longtemps ; on a été si seule, si longtemps seule ; on croit qu'aucun regard ne vous a suivie au fond de ce trou, ne vous y guette. Pour une fille, l'homosexualité ne porte jamais ce nom absurde. Un vice ? Non : une hypothèse aussi improbable que la tuberculose, l'accident de chemin de fer. Ce sont toujours les autres, tu sais, qui sont homosexuels. Tu vois, tu hausses les épaules et moi le mot seul me fait rire ; il est si vulgaire, si lourd. Si tu veux absolument faire des catégories, alors la solitude en est une, la honte en est une, et ce corps gavé de honte, on ne peut plus que le consoler, l'allonger doucement, et remercier celle qui le caresse et le respecte... »

Oui, mais je ne saurais jamais quand, comment, sur quel lit...

Tu avais en quelque sorte raison. Les juges envoient en prison un *voleur*, mais si l'on demandait au voleur « qui es-tu ? », il répondrait sans doute « un Breton », ou bien « un comptable », et il ne penserait pas qu'un Breton qui a chapardé des poules, un comptable qui a arrondi son mois, cela fasse jamais un *voleur*. Aussi n'est-ce pas à cette rage de désigner les gens par un seul de leurs gestes que j'obéis, mais à la fascination qu'exerce sur moi ce geste. Laisse tomber une seule goutte d'encre dans un verre d'eau, elle y fera d'abord un panache épais, puis des chemins d'ombre, tout un ciel de tempête et d'orage dans un peu d'eau, et bientôt un jus sale et trouble, aussi

différent de l'eau pure que de la petite boule brillante et noire qui s'allongeait à la pointe de la plume. Les gens ne voient plus que le jus gris, cette espèce de rinçure de péchés et de mémoire à quoi ressemblent les consciences. Ils remontent, de ce gris, au noir éclatant ; de cette teinture vaguement honteuse au mal, et ils damnent les coupables. Mais que se passe-t-il dans la tête du coupable au moment du geste, avant le geste, au moment où la goutte noire hésite et tremble au-dessus de la surface de l'eau ?

La franchise, l'impudeur, on sait que ce sont des attitudes confortables. Pérorer devant témoins, décrire nos faiblesses avec ces mots précis qui font à la sensibilité des blessures nettes, comme au rasoir, quoi de plus facile ? Pendant l'heure qu'a duré ton récit, j'ai vu quel air d'animation intime et de chaleur succédait, sur ton visage, à l'accablement que tu y avais d'abord installé. Une vie de labeur, dix ans de fidélité, un amour heureux ne font pas une histoire, – ou si plate ! Mais le cocktail que tu préparais – solitaire, humiliée, provocante – je sentais qu'il te montait à la tête. Ah, l'orgueil des confessions ! Tu étais partie décidée à me montrer une Diane à plaindre, mais en chemin tu avais rencontré une Diane à blâmer, c'est-à-dire à peu de chose près une Diane à admirer. Tu fumais moins nerveusement, tu trouvais mieux tes mots. Bientôt, tu repris conscience de ton corps. Dans l'instant où tu m'expliquais que cet objet de dégoût – ton corps – tu l'avais soumis à la veulerie comme à un exercice désespéré mais sans importance, ta main glissa le long de ta tempe, remit dans son bon pli une mèche de cheveux. Et tes mots, passés d'abord pour mon édification à une sorte de teinture de deuil, tes mots devinrent plus sonores, plus vifs et tu me décrivis ces sentiments des filles entre elles avec une emphase un peu sottée. Je n'en avais pas demandé tant. J'attendais autre chose. Quel avait été ton premier geste ? J'imagine que Geneviève t'avait précédée dans cette science-là, donc guidée d'une façon ou de l'autre. Un jour tu avais sans doute deviné, à un regard, peut-être à un silence ou à un mot, ce qu'elle attendait de toi. Ou bien avais-tu compris dans le regard ou le silence des autres à quelle sorte d'aventure Geneviève et toi vous étiez promises ? Notre famille, les domestiques, nos amis inventent parfois nos fautes. Ils nous tendent un miroir dans lequel nous avons l'air de coupables. A partir de là, le diable nous habite ; notre compte est bon ; nous ressemblons si vite à nos mauvais portraits. Tu ne quittais guère Geneviève, vous alliez ensemble à la campagne, au théâtre, vous vous prêtiez des robes. Par provincialisme, tu as

le goût des esprits affranchis : tu as dû subir quelques plaisanteries ; les pires : complices. Oui, je sais, tu me l'as dit : cette tolérance t'écœurerait. Tu voulais commettre un péché inexpiable. J'ai remarqué souvent cette contradiction chez les Diane et les Geneviève : à l'exception des plus vulgaires (celles-là meublent le scandale chez Lévitane), elles tiennent pour la sobriété, un style austère. Appliquées et protestantes dans le désordre, chaque nouvel écart de conduite les trouve plus dignes, plus impérieuses. Tu étais de celles-là. Mais revenons au premier geste. Vous êtes-vous, une nuit de froid, dans un hôtel, réchauffées ? Geneviève a-t-elle confessé quelque chagrin ? Dans ce cas tu l'aurais prise dans tes bras, consolée comme cela se fait, en la berçant, une main caressant ses cheveux et tes lèvres murmurant contre sa tempe des demi-paroles et des demi-baisers. Puis les lèvres glissent, hésitent, goûtent à l'eau salée des larmes. Tu aurais alors senti en toi un nœud compliqué se défaire, un vieux scrupule se lever et s'apaiser comme un animal dérangé dans son sommeil. Votre premier baiser aurait eu l'excuse et l'excès des larmes. Tu n'aurais pas embrassé des lèvres, mais des sanglots enfantins. Tu n'aurais prononcé aucun mot de tendresse, mais ces conseils à moitié chantés qu'on répète sur un ton de prière aux gosses et aux chevaux nerveux. Il existe une façon de dire : « Là, là ma belle... », en traînant sur le *là*, qui peut entraîner jusqu'au sommeil, jusqu'aux yeux clos, jusqu'au rêve éveillé du plaisir. J'imagine ainsi la scène : animale ou enfantine.

Mais aucune scène dans ton récit, seulement des habitudes lentement changées. Aucune date, aucun lieu ; seulement des saisons, des paysages. Je pensais aux épaules de Geneviève, à son front, à ses jambes, à tout ce qui est brun et rond sur son corps. Je pensais à ses tempes, à sa nuque, au duvet au-dessus de sa lèvre supérieure. Je pensais au bruit que font la nuit à Paris les voitures qui passent ; aux objets qui se déprennent à l'aube de l'obscurité d'une chambre ; à la route un peu tremblante de chaleur, le samedi, quand on roule vers la campagne ou vers la mer. Tu me parlais, toi, de la Solitude, de l'Affection, du Partage. Ta grammaire met des majuscules à tous les substantifs qui disent le mensonge et la ruse.

*

Nous étions enfin un vrai couple : deux profils.

Mon carnet, si je le relis, entre deux adresses griffonnées et des additions de notes d'hôtel, me rappelle trois dates, c'est-à-dire trois scènes.

Le vingt-cinq août, sur le bateau blanc qui relie une île à l'autre, une hésitation dans ta voix m'a fait découvrir que notre voyage en Allemagne, celui « dont tu rêvais depuis six ans », tu l'avais fait, l'année précédente, avec Geneviève. La maison de Wildbad, « rose, si haute, entourée d'un balcon en bois découpé », tu y avais mené Geneviève. Une fois déjà tu avais pèleriné à travers ton enfance, avec Geneviève. Je me rappelais encore la phrase sur laquelle tu avais un jour commencé un récit que j'aimais : « Mon enfance sent le bois frais scié, la forêt de sapins... » Tu avais déjà raconté Diane à quelqu'un.

Le soir, tu t'es assoupie dans une chaise longue, sur le pont du bateau. J'ai emprunté une couverture et je suis allé la poser sur tes jambes. Je t'aurais regardée longtemps dormir si je n'avais pas eu peur de ressembler à une illustration pour notre propre histoire.

Le vingt-sept août, en sortant d'une église que nous venions de visiter, exactement en passant de l'ombre au plein soleil, nous avons rencontré des amis à toi. Je revois les yeux curieux de l'homme, glauques derrière d'épaisses lunettes, comme au fond de deux trous. Il m'a regardé trois ou quatre fois, d'un mouvement machinal, sa tête pivotant, son regard passant de toi à moi ; il avait l'air de comparer un modèle et sa copie. Sa femme a posé des questions volubiles auxquelles tu as répondu clairement. En trois minutes la question relative à la santé m'apprit que tu avais été renversée par une voiture l'été précédent, à Strasbourg, et celle concernant d'obscurs ennuis de logement me révéla que l'appartement de la rue de Varenne appartenait à la tante de Geneviève. On promit d'embrasser Geneviève.

Le vingt-neuf août, à la terrasse du restaurant, tu m'as dit – comme une chose si simple – que le second rôle de la pièce pour laquelle tu crayonnais sur la nappe des projets de décors serait tenu par Geneviève.

J'ai fait – ce vingt-neuf août – une longue promenade dans les rues de Barcelone. La pensée que tu m'attendais dans la chambre de l'hôtel gâtait mon plaisir : la peine que l'on impose aux autres ressemble à une faute de goût. Je suis rentré. Nous avons parlé théâtre. Tu étais innocente, j'étais indulgent : de quoi rajeunir. Tu redevenais jolie.

IV

LES CHAMBRES

« T’habiller avec tes robes, quitter l’appartement de la rue de Varenne, ne plus revoir Geneviève... »

La violence de l’ultimatum, et sa soudaineté, pouvaient te surprendre mais aussi – il suffisait de réfléchir – te rassurer. On n’attaque pas dans ce style si l’on n’aime plus. Avant quarante ans et hors du mariage il n’y a de « scène » que d’amour ; enfin... d’une espèce d’amour. Voilà ce que tu devais penser, bonne petite ménagère de la passion. Mais comme les hommes sont nerveux !

Trois tasses de café à Lyon après le dîner ; deux comprimés de Maxiton avant Dijon ; un verre de vin rouge dans un bistrot de routiers et trois autres comprimés vingt kilomètres plus loin : mon cœur se mit à cogner et une rumeur fiévreuse perça la somnolence du milieu de la nuit. Dix minutes plus tard, l’argument rapide et la voix facile, j’attaquai mon exposé des conditions d’armistice. Depuis deux heures ta tête dodelinait, ballottait, avec de brusques chutes en avant, comme d’un lapin à la nuque brisée. Parfois tu t’échouais contre moi, la joue sur mon épaule, et chaque secousse de la voiture paraissait amplifiée par ton abandon. Je te repoussais doucement, à bout de patience. Au dernier arrêt – devant le bistrot du bord de la route – tu t’étais réveillée en sursaut et tu avais dit n’importe quoi sur un ton précis, pour donner le change.

Pourquoi cette hâte absurde ? Pourquoi rouler toute une nuit ? Aucune autre raison que la peur de choisir un nouvel hôtel, d’entrer dans une nouvelle chambre, d’être une fois de plus, avec nos visages tirés sous le brun, nos airs de rescapés d’un accident, d’être pour un veilleur de nuit, un garçon d’étage, les miroirs, une fiche de police, et demain pour une femme de chambre et des inconnus, – d’être un couple. Je ne t’avais pas demandé

ton avis. Nous étions remontés dans la voiture, à Lyon, à minuit, et nous étions sortis de la ville sans parler. Je me souviens d'un long tunnel éclairé par une lumière rousse, et d'avoir alors observé ton visage à la dérobée. Ces moments creux dans ma colère, était-ce de la pitié ? ou seulement la fatigue qui décourage un jour toutes les vengeances, solde toutes les rancunes ? Je ne croyais plus tout à fait à tes torts ni à mes raisons. Il était si tard. Tard dans la nuit, mais tard aussi, déjà, dans notre histoire et dans nos vies. Exactement ce moment du temps où les célibataires cherchent une fin, les grévistes un compromis. Nous avions sommeil.

« ... quitter la rue de Varenne, ne plus revoir Geneviève... »

Tu ne dormais pas : ton profil ouvrait l'œil. Je te connaissais assez pour savoir que la nuit n'était pas ton moment de moindre résistance. Je n'abusais donc point de la fatigue, ni de la fascination de la route qui nous interdisait d'échanger aucun regard. Nous étions à armes égales.

Jusqu'à quel point j'étais éclairé sur toi et résolu à l'être davantage, tu l'ignoraies. Mais tu m'avais senti rôder depuis trop de semaines pour ne pas t'attendre à quelque effraction. Depuis le « sixième jour » et ton long monologue nous ne rusions plus que pour la forme. A l'époque « Il-m'accepte-comme-je-suis » avait succédé l'époque « Sa-nature-est-jalouse ». Ce n'était plus, maintenant, notre avenir, ni ton passé, ni ma nature qui étaient en question ; il s'agissait, tu le savais, sous des allures banales, d'une espèce de lutte à mort. (Le mot est si lourd, il me semble qu'il va crever le papier...) Ce n'était plus à ta vie passée que je m'en prenais, mais à toi ; à certaines façons de passer les années, de gaspiller ou d'utiliser tes forces, de livrer ou de celer tes secrets, façons qui *étaient* Diane. Je m'en rendis compte fortement la nuit de notre retour : je tenais notre échec pour acquis mais je ne me détournais pas de toi pour autant. Souffrir, aimer, accepter, ces verbes faits pour la première personne ne m'intéressaient plus. J'étais enfin tourné vers toi comme les juges et les jurés le sont vers l'accusé. Plus de liens, me semblait-il, entre nous. « Jalousie » : un mot que tu avais employé plusieurs fois alors que je l'écarterais de mes phrases. Je n'avais été jaloux que passagèrement, le temps de reconnaître le terrain. Un homme qui est sorti le soir sans manteau éternue bien qu'il ne sente pas le froid. Il sait ainsi que le rhume l'investit. Mais il ne pense pas un instant que l'éternuement soit important ; le froid est important, la maladie est importante, – la jalousie ne l'est pas. Ainsi tenue à distance, soumise à mon enquête et à ma curiosité, tu m'étais plus

proche que l'amoureuse du mois de juin. Tu allais subir une épreuve. Des épreuves on dit en général qu'elles sont *décisives*. Celle que je comptais t'imposer ne l'était en rien ; elle n'entraînerait vraisemblablement aucune décision, aucune conclusion. Je t'exposerai pourtant les aménagements que je souhaitais pour ta vie ; cette gratuité de mes exigences me surprit. Un amour qui commence, on espère qu'il débouchera sur la paix, le plaisir, un long bout de chemin. Mais ce jeu rigoureux qui s'organisait dans mon esprit, et auquel en somme je te conviais, il n'ouvrait sur rien. Pas de mariage, pas de vraie « liaison », pas non plus d'amitié fidèle. L'évidence me crevait les yeux au moment où je te parlais en amant sourcilleux : tu n'étais pas une personne que l'on aime. Je m'apprêtais à te faire jouer un rôle de maîtresse au moment où je cessais de te croire faite pour lui. Tu pouvais bien venir chaque soir à nos rendez-vous vêtue du manteau rouge, coucher une nuit sur deux rue de Varenne, et même y retrouver Geneviève pendant toutes ces heures de la journée sur lesquelles ne m'était jamais venue l'envie de te poser des questions, cela n'intéressait plus en moi de sentiments amoureux. Soumise à l'épreuve tu en ! sortiras blanchie ou confondue, sans que ce résultat changeât rien à ta vie. A travers tes récits et mes hypothèses, une mouvante image de toi s'était dessinée. Je voulais la fixer. Mes trois exigences n'en formaient qu'une : te contraindre à être Diane. Diane vêtue de ses robes, logée chez elle, privée de passé. J'avais eu raison de limiter le nombre de mes souhaits ; ils suffisaient à te couper toute retraite.

Que voulais-je, en somme ? (Je reprenais mes arguments pour la troisième fois, sous une troisième forme, tout au plaisir de me découvrir si bon inquisiteur.) Tu devrais quitter sans délai ta chambre et prendre l'engagement de ne plus revoir Geneviève, repousser ses sollicitations, ne plus rien partager avec elle. Abjurer, quoi !

Je te tendais ainsi plusieurs pièges. L'un touchait à l'argent, l'autre aux objets.

A l'argent ? Je savais que tu côtoyait toujours la misère. Deux mois sans travailler et tu ne mangerais plus. Chercher dans ces conditions une chambre d'hôtel – et je suggérais à dessein des hôtels trop coûteux –, qu'elle me plût, la payer, bouleverser toute ta vie, cela représentait autant de difficultés presque insurmontables. J'allais ainsi te maintenir au bord du trou, mais sans te lâcher tout à fait la main. De même, en te séparant de Geneviève, c'est des rares chances de travail que t'offrait la troupe dans

laquelle jouait ton amie que je te coupais. Je t'isolais pour mieux te réduire. Tu étais faible, je te voulais plus faible encore, plus dépendante, et j'étais bien résolu à ne t'offrir que des compensations dérisoires aux sacrifices que je demandais.

Quant aux objets, qui étaient depuis quelques mois les symboles et la mesure de ma souffrance, j'allais régler un compte avec eux. Ils allaient sortir du cauchemar et entrer dans un inventaire. Changer de chambre cela voulait dire faire des valises (les robes) mais aussi déménager (les choses). Tu allais devoir faire des comptes, faire des tas. Ici ce qu'on emporte, là ce qu'on laisse. Je pouvais même, sournoisement, sous prétexte de t'aider, venir te guetter. Sous mon regard tu n'aurais pas le loisir d'hésiter. Il te faudrait désigner d'un doigt sûr ce qui t'appartenait, par achat ou par cadeau. Un achat, ça se reconnaît. Tous les achats d'une même personne ont un air de famille, de logique. Mais les cadeaux flottent dans l'univers des objets, accusent le hasard, font double emploi, détonnent toujours un peu. On peut demander : « Qui ? Où ? » Quant à ce qui ne t'appartiendrait pas, *l'autre* tas, il appellerait les mêmes questions et je te verrais faiblir.

Mises en demeures, protestations de tendresse, rancœurs étalées, promesses glissées faussement, colère, injustice, « moi qui », « toi que » ; toute une gymnastique verbale, un déluge de mots : tu étais là-dessous comme un boxeur sonné, comme un chemineau sous l'orage.

Derrière tout cela : des images. Diane demandant le prix d'une chambre à un concierge d'hôtel. Diane remplissant des valises. Diane obligée de dire enfin si l'ours-chat lui appartient vraiment. Etc. Il me semblait, à cent vingt sur la route, avec la fatigue, la nervosité du Maxiton et du café qui multipliaient mes réflexes, poursuivre ces mises en scènes, tout le cruel théâtre du pied du mur que je comptais te faire jouer. Nous n'allions plus vers une ville ou vers une vie, mais vers le « terrain de la vérité », le jeu du chat et de la souris, une corrida sans soleil et muette. L'aube se leva sur cette comparaison du côté de Joigny.

*

Septembre s'installa dans la chaleur et le bleu. Sébastienne me promit « un bel automne ». Je me rappelle un déménagement, un grenier, une invasion de valises et de colis, l'enfer.

*

Le matin du retour tu as cru, puisque je n'hésitais pas aux carrefours, à une longue détermination, à un plan exécuté point par point. Nous avons roulé mille kilomètres sans poser la question : où irais-tu ? Je t'avais expliqué pendant deux heures de la nuit que la rue de Varenne était maudite. Nous nous sommes tus dès la porte d'Italie. A ce moment je ne savais quoi faire, ni où te mener. Chez moi ? Je n'étais pas chez moi, tu le savais, et je devais être expulsé d'un jour à l'autre d'une maison prêtée à contre-cœur. Lorsque je ralentis, boulevard Raspail, pour tourner vers la rue de Varenne, tu posas la main sur le volant que tu maintins fermement. J'accélérai sans même te regarder, plein d'une vague déception. Peut-être avais-je espéré que tu me mettrais dès le premier jour au défi en retournant dans ton ancienne chambre ? Le beau prétexte ! Je fus désappointé et flatté. Mais où aller ? Je me rappelle comment nous descendîmes la rue du Bac et traversâmes la Seine, puis les Tuileries, toujours en silence. Il était très tôt et les arroseuses venaient de mouiller l'asphalte. Rue de Rivoli, lorsque je t'ai demandé : « Alors ? », je ne voulais pas te blesser. Tu paraissais si lasse, j'avais honte. Chacun sentait la laideur posée sur son visage, et sur la laideur la clarté sans pitié du matin, de sorte que nous n'osions pas nous regarder, chacun achetant ainsi, par générosité, un peu de générosité. Tu as pleuré, c'était trop. En colère, une colère stupide, je me suis mis à conduire trop vite. Lorsque j'ai freiné devant l'immeuble où habitaient tes parents, je me suis cru délivré. Tu regardais devant toi, sans bouger, sans pleurer, sans parler. Puis tu as secoué doucement la tête. Ce non-là, je le comprenais mieux encore que l'autre. Moi non plus je n'avais pas supposé que tu t'en tirerais aussi facilement, par un retour à la bergerie. Je t'avais lâchée dans le monde des loups. De nouvelles larmes ont appelé de nouvelles consolations, je t'ai caressé les cheveux, puis nous sommes partis à la recherche d'une chambre d'hôtel. Paris était plein de touristes blondes plus pittoresques qu'une jeune fille française. Je ne sais pourquoi il me semblait indispensable d'avoir trouvé une chambre avant neuf heures. Plus tard, le soleil et la chaleur rendraient notre course plus sordide encore. Je savais que tu n'avais sur toi aucun argent. Je me demandais comment tu t'y prendrais pour me le dire. Tu as eu le choix entre deux chambres et tu n'as jamais su pourquoi je t'encourageais à prendre la plus belle. Deux minutes plus tard,

accoudé au bar de l'hôtel, j'ai signé un chèque au porteur. Tout cela mélodramatique, ostentatoire. Mes mains tremblaient dans le geste noble.

*

J'ai retraversé Paris à petite allure. Vers quoi allions-nous, vers quel gâchis, et pourquoi prolonger la partie ? Des pensées étroites, sournoises, des pensées de nain me traversaient l'esprit. Petits problèmes, enjeux dérisoires. L'automne retrouvait moi une espèce d'écolier que la rentrée obsède. Le lendemain j'ai téléphoné à un vieux médecin qui m'avait proposé de le remplacer quatre mois. Je lui ai dit que j'acceptais avec plaisir. Il a traduit plaisir par impatience et m'a proposé des conditions médiocres. Mais il avait raison : j'avais besoin d'argent. Et surtout j'avais envie de dire oui. J'ai refait des valises et j'ai pris possession de ma personnalité d'emprunt. Je déteste les médecins, la médecine et les malades. Voici près de quatre années que je ne, suis jamais que le *remplaçant* des autres, que j'habite dans leurs meubles, mange dans leur vaisselle, soigne leurs patients ; je n'y ai pas gagné l'envie de posséder mes fauteuils, mes assiettes, mes asthmatiques. J'aime trop le dégoût avec lequel je traverse la vie des autres et le plaisir que je prends ensuite à m'en écarter. L'appartement du docteur Clouard me révéla comment vivaient les bourgeois sous Guizot. Je parcourus les pièces aux portes grises, aux murs tendus de rouge, le bureau divisé selon une frontière abstraite : sur le parquet du Louis-Philippe noir et pelucheux, sur le linoléum ces quelques meubles en métal ripoliné dont le cinéma meuble les cabinets d'avorteurs. Je me suis mis à rire. Une vieille bonne qui s'appelait Sébastienne me suivait de pièce en pièce, avec des haltes soupçonneuses à chaque porte. « Nous aurons un bel automne », a-t-elle remarqué. Puis sur le même ton : « Le docteur aime le civet, au moins ?... » Le téléphone a sonné, c'était toi. Je me suis assis solennellement derrière le bureau de M. Clouard et j'ai eu sous les yeux ce que regardait M. Clouard depuis trente ans : un bronze de Barbedienne, le Larousse complet, les dos blancs de l'Encyclopédie médico-chirurgicale, deux dessins à la plume par Detaille, les accoudoirs d'un fauteuil au velours rongé. Toi, au bout du fil, tu parlais avec un zèle convenable. « Les Abonnés absents... » disais-tu. Mais tu ne saurais jamais rien de la coupe de Barbedienne, du velours dévoré par trente ans de

confidences médicales, des dragons de Detaille. Tu ne saurais jamais rien de Sébastienne, de l'éther, de la table à bascule avec ses étriers pour les jambes des dames, de l'enfilade salon-salle à manger, du silence de la rue de Grenelle, à huit heures du soir. Je pouvais aussi bien répondre avec tendresse ou me taire, tout t'expliquer ou me taire, te fixer un rendez-vous d'une voix maussade. Tu as dû penser « sa voix maussade », et tu n'as pas su que j'étais au bout de mon courage.

*

Nous avons procédé au déménagement.

J'avais cru possible de retourner rue de Varenne. Je n'ai pas pu. Il existe des degrés dans l'intuition de ce qui nous blessera. Pour Geneviève, pour Gehrard, j'avais toujours su. Les images dont j'avais garni ta vie, illustré mes soupçons, ressemblaient moins peut-être, après tes confidences, à cette réalité idéale dont une jalousie se nourrit d'abord, puis se meurt. Pourtant c'était maintenant trop me demander que de m'entraîner rue de Varenne. Tu pensais que j'allais y venir, t'y surveiller, me livrer à l'espionnage dont j'avais en effet rêvé. Tu fus la première surprise de ma discrétion. Tu as commencé à redouter chacun de mes accès de décence. Le premier jour, je suis venu t'attendre au coin de la rue Vaneau. J'ai prétendu n'avoir pas trouvé d'emplacement plus proche de ton immeuble pour y arrêter la voiture. En vérité je ne voulais pas que le concierge me reconnût et s'étonnât. Puis j'eus un scrupule ; je donnai mille francs au bonhomme pour qu'il fît la navette entre l'appartement et le coin de la rue. Je sentais jusqu'à la nausée combien ce cérémonial était absurde, mais rien au monde ne m'eût alors contraint d'agir autrement. Nous déposâmes des colis chez moi, d'autres chez tes parents et les plus indispensables à ton hôtel. Entre deux corvées je passais chez le docteur Clouard où Sébastienne enfermait les malades dans le salon rouge. En quelques heures le transport des objets devint une sorte de fièvre. A voir ton visage égaré je devinais l'aspect du mien. Je t'arrachais à une vie, je le savais, sans t'enraciner dans une autre. Tu quittais une maison pour un *hôtel*. Et moi-même, en m'installant pour plusieurs mois dans la tanière du vieux Clouard, je manifestais mon refus de tout foyer, de tout lieu stable et clos où nous retrouver. Je te coupais une dernière issue. L'emballage des objets, puis leur répartition entre plusieurs

abris également provisoires accentuaient cette dérive où nous étions entraînés. La fuite de nos journées, le flottement soudain de nos décors me fascinaient. J'aurais voulu plus d'instabilité encore, un émiettement plus sensible du temps, te voir changer chaque jour d'hôtel, n'avoir même plus le recours à nos habitudes du printemps – restaurants, bars, qui par un comble d'ironie devenaient des points fixes dans cette débandade. Il fallut trois jours pour que fût consommée ta retraite. A partir du quatrième jour je me demande à quoi tu passas le temps. Les mères m'amenaient en consultations leurs enfants revenus de la mer, pour le plaisir de m'entendre prescrire des fortifiants. Cela m'occupait. A quelque moment que le désir m'en vînt, je prenais le téléphone, j'étais sûr de te trouver. Tu sortais toujours d'une sieste, ou tu t'apprêtais à dormir. Tu avais découvert ce degré supplémentaire d'absence, cet exil aggravé : le sommeil. Et le soir, lorsque nous nous retrouvions, tu me parlais d'abord minutieusement de tes malaises. Nous ne nous querellions plus. Ibiza, le printemps, la colère s'étaient éloignés de nous, mais pas à la façon dont s'effacent les lieux et les saisons, dont se tarissent les sentiments. Ils avaient coulé. Rien ne leur avait succédé. Nous habitions Paris comme on campe dans un pays étranger. Mon travail, ton oisiveté ne correspondaient à rien ; nous n'étions plus – avions-nous jamais été ? – des amants abîmés dans leur égoïsme et s'entre-déchirant, absents au monde. Nous n'étions pas non plus *rentrés*, bourgeois « reprenant le collier » (comme des chiens !) passant des couleurs vives de la fuite aux brumes du retour avec un secret soulagement. Septembre s'écoula dans cette incertitude. Quant aux sentiments, comment dire cela ? Il me semble que nous n'y pensions plus. L'idée me vint de te tromper – l'idée, non le désir. Tu me parlas de la convoitise d'un homme que tu voyais chaque jour. Nous étions si froids, comme morts, que rien ne pouvait avoir prise sur nous. Quelque aventure que l'on eût greffée sur nos vies elle eût avorté. Nous n'avions pas la sensation de nous éloigner l'un de l'autre, mais de nous éloigner tous deux du même rivage. Nous étions comme les proscrits qui ne trouvent plus de goût à la cuisine, ni à l'amour, ni aux idées. J'avais voulu cet exil. Je savais que l'on ne découvre rien au terme des voyages, mais *rien* était un but, il fallait aller jusqu'à rien. Tu étais pour cette dernière étape une voisine courtoise, moins tolérante, moins rieuse que naguère, mais encore de bonne compagnie. Nous faisions l'amour comme le font, j'imagine, les camarades d'un même parti, les coéquipiers d'un club sportif. Cet ennui abstrait, ce respect d'autrui : nous

étions en démocratie. Je ne sais pas pourquoi cette comparaison me réveilla. Le soir où tu remarquas : « Pierre m'a dit qu'il aimerait coucher avec moi », j'obéis à un bon réflexe médiéval : je te giflai. « Coucher avec » était aussi nouveau dans ta bouche que la gifle dans mes doigts. Une nouveauté en vaut une autre. Ce geste m'avait tout à fait rendu à la vie. Je redevais un bon petit animal masculin : injuste, vaniteux, menteur. Je fis du tapage et je te brouillai avec ton hôtelier : le fait du prince. Il fallut déménager.

*

L'époux de dix années, le comptable par exemple, ou l'habile représentant de commerce, lorsqu'il rentre chez lui, certains soirs de juin tout poissés de chaleur, dans le pavillon de Viroflay où l'attendent une femme de trente-deux ans et trois enfants (dont l'un a la peau rouge et souvent croûteuse), lorsqu'il longe les allées à angle droit, bordées de grilles, qui mènent de la gare à son allée, à sa grille, à son pavillon, les yeux pleins de pierres meulières, de « chiens méchants », de ferrailles passées au minium, – l'époux, à quoi pense-t-il ? La perspective d'avoir à chercher pour toi un nouvel hôtel me donna là-dessus des lumières. Cette révolte de bœuf, déjà grosse de soumission et de rancune, la révolte des hommes qu'on « tient », et que tient leur propre faiblesse, la révolte des beaux parleurs, des tyrans de bistrot, cette panique risible comme une angoisse d'obèse, cela faisait donc partie de mon répertoire ? Que vienne Nénette, en nous le Rintintin s'éveille. Nous allions entrer dans les hôtels pour touristes (ascenseur bruyant comme un autobus et vitrine pour objets de luxe du quartier) et demander les prix. J'avais mal, Diane. Ce degré de la fatigue et de la honte, c'est du mal, du mal pur, dense, capable d'achever n'importe quel amour moribond. Je pris prétexte du cabinet de Clouard que la rentrée des classes alimentait en mères inquiètes (renouveler les fortifiants), pour échapper à la prospection en commun. Je ne supposais pas un instant que tu serais dupe. Lorsque tu m'expliquas, au téléphone, comment tu avais rempli ma voiture de valises et de paquets, j'eus un étrange malaise ; il me sembla que tu voulais me faire endosser une paternité douteuse. Tu n'avais rien trouvé le premier soir. Espérais-tu que je t'inviterais à passer la nuit rue de Grenelle ? L'image m'attaqua, de notre soirée dans Paris avec la voiture bourrée de bagages – famille en vacances, commis-voyageur avec ses

échantillons de layettes – et je ne sus que trouver pour échapper à la seule *vue* de la voiture. Le malaise s’obstinait dans sa comparaison – famille, layette – et comme un père qui veut se défilier, je refusai de voir l’enfant. J’inventai ce mensonge commode : une « urgence », d’une voix brève (destinée à te signifier que je n’étais pas seul), trop heureux que la médecine mît à ma disposition son arsenal de bluff. Je savais en te parlant que tu ne me croyais pas. Cette incrédulité à peine voilée, mon impatience à peine voilée n’avaient plus aucune importance. Tu es allée chez tes parents, que ces passages de nomade devaient surprendre. J’imaginais les silences compliqués de ton père, la discrétion de ta mère (chères Femmes !) Tu en étais presque arrivée à ce degré d’incertitude auquel, inconsciemment, je t’avais vouée depuis plusieurs semaines. Je secouais l’arbre, farouchement, et j’attendais que le fruit tombât. Tu avais voulu me le faire cueillir, tu m’avais expliqué qu’il était à ma portée, que c’était un fruit sans mystère, une brave pomme promise à mon tablier. Moi je voulais un, fruit amer et froid, accroché à la plus haute branche.

La voiture serait dans le garage de ton père, « tout à fait en sécurité ». J’en étais convaincu. (Mais il s’agissait de la sécurité de tes valises, – de tes *onze* valises.)

Prisonnier de l’« urgence » imaginaire, j’allais au cinéma. Le malaise réapparut, plus insistant, lorsque je fus assis dans un taxi. Si je n’y prenais pas garde, je serais peu à peu dépossédé de toute ma vie. Tu resterais maîtresse d’une cité conquise mais déserte. Ainsi des hommes s’essoufflent-ils sur un corps, que la femme leur abandonne en pensant féroce à autre chose. Ces accouplements d’étrangers m’obsèdent et j’étais en train d’en subir un à ma façon. Le film passa sur ce sentiment de dépossession sans le chasser de moi. A la sortie du cinéma, à minuit, il faisait un froid d’automne. J’étais seul. J’ai pensé à toi qui devais être seule et réapprendre les bruits nocturnes de ton ancienne maison. La haine m’a soudain paru très vaine, et nos souffrances inventées de toutes pièces : des mots qui font mal mais qu’il suffirait de prononcer plusieurs fois pour en oublier jusqu’au sens. Bien sûr, cette paix soudaine ne contenait aucune joie. Mon métier, le cabinet de Clouard, les gestes précis à accomplir le lendemain matin me paraissaient aussi irréels que notre amour. En retrouvant les uns je retrouverais l’autre, je le savais, alourdis de cet à-quoi-bon qui coulait dans ma vie comme du plomb : la solitude et le cinéma conjugués peuvent nous lester ainsi sans nous empêcher de naviguer.

A une heure du matin, le téléphone m'a réveillé. Tu me parlais à voix basse, sans doute pour ne pas être entendue de tes parents. Tu étais « si seule »... Oui, moi aussi. Ce « moi aussi » nous eût rapprochés cinq mois plus tôt, il nous séparait maintenant, non moins mystérieusement.

Le lendemain, tu as passé les deux tiers de la journée en quête d'une chambre. Les scrupules m'ont saisi et je me suis mis à chercher de mon côté. Lorsque je t'ai rencontrée, à cinq heures, je venais de visiter trois meublés. Je ne te l'ai pas dit. Je descendais la rue du Bac et j'ai vu la voiture avant de te voir ; la voiture d'émigrante. Je me rappelle : je me suis approché et j'ai regardé, l'œil mauvais. Mon cœur battait, je répétais obstinément : « Non ! Non ! Non !... » *Non* à quoi ? J'aperçus une bouilloire électrique, un poste de radio. Je ne te dis pas bonjour lorsque tu vins à côté de moi. Tu ne poussas pas loin l'effort pour sourire avec humour. *Non* à l'humour ! J'étais blême, je le sentais, et capable de dire n'importe quoi. Nous eûmes le même geste de colère au même instant : tourner le dos à l'autre et s'en aller. A décrire cette scène je retrouve la débâcle coléreuse qui m'entraîna vers le quai, le long d'une gare d'Orsay encombrée de barrières blanches et de scouts aux mollets nus. Ma colère était encore intacte, que déjà du remords, de l'ennui la relayaient. Je n'aime que les guerres larvées, les rages sourdes. Une bouilloire, un poste de radio, un éclat : c'était beaucoup de trivialité.

Le hasard m'a fourni un gage de paix : un ami m'offrait pour toi son appartement. J'acceptai, mais je fus contrarié que le geste vînt de lui. Quelqu'un de mon camp, de ma vie, qui te proposait un logis, c'était une prise de parti en notre faveur, c'est-à-dire en ta faveur. Je devrais désormais des comptes à cet ami-là. Le cas échéant il prendrait ta défense, te donnerait raison contre moi. A ma volonté de fouiller la vie d'autrui correspond une égale volonté d'enfouir la mienne, de la diviser en cases étanches. Les courts-circuits m'exaspèrent. Je veux régner en autocrate sur mes terres et pour cela il me faut diviser. D'expérience, je sais qu'un dîner de trop, une allusion, une présentation superflue sont les germes d'alliances futures contre moi. Je m'en tirai en faisant le seigneur. Je fus pour un soir le débrouillard et généreux amant, l'optimiste, celui sur qui tu pouvais compter, – bref : l'homme. J'attendis pourtant le lendemain d'être assuré que l'emménagement était terminé pour te rendre visite.

Il me sembla, dès les premiers instants, que nous ne serions pas malheureux dans ces trois pièces, un peu laides mais rassurantes. Une fois

de plus, je pouvais aller « chez elle ». Je compris ce soir-là, dans l'appartement de Rateau (un ami-sans-prénom : celui qui prête toujours de l'argent, une voiture, et que l'on traite en provincial), quelle sorte de paix je goûtais à aller chez mes amies ; chez elles, je pensais moins à les fuir. Je suis curieux de décors, et les soupçons qui traînaient dans l'air, rue de Varenne, attaquaient en moi une blessure toujours à vif. Un lieu, un objet personnel, ce sont des hypothèses de loisir, de mémoire, de tendresse. On n'aime pas un être à cause d'une maison ou d'un certain miroir, mais à partir d'eux, parce que l'amour se nourrit mieux de gestes et de reflets que de voix, de visages. Rue de Varenne, j'avais eu le sentiment d'une véritable escroquerie. J'avais exigé ton départ afin d'en finir avec mes doutes, d'éliminer les hypothèses fausses. Je ne savais pas à quel nouveau risque je m'étais ainsi exposé.

*

L'ours-chat était là ; et l'âne mexicain. Mais la machine à écrire du pape, la boîte en merisier et la moitié des maquettes de décors avaient disparu. Je n'ouvris pas la penderie : tu avais sans doute laissé au fond des valises les vêtements qui te paraissaient hors de saison.

J'étais assis, immobile, dans un coin de la pièce la plus vaste, qui te servirait à la fois de chambre et de salon. Ainsi placé je pouvais faire mes comptes d'un seul, lent coup d'œil, posé tour à tour sur la commode, le lit, les étagères, la table encombrée au bout de laquelle tu avais dressé notre couvert. De la cuisine ou de la salle de bains me parvenait ta voix, coupée de bruits d'eau :

– Tu aimes ?

– J'aime.

– Tu viendras ?

– Je viendrai.

(Ainsi, peut-être avais-tu deviné le rôle des maisons, et tu acceptais les règles de cette superstition. Des règles conçues pour tricher.) Ta voix encore :

– Quelle raison d'être malheureux vas-tu inventer, ici ?

C'était trop, tu jouais avec le feu. J'étais presque choqué – comme par le coup d'éclat, la colère muette sur le trottoir, la veille – par ta franchise, la

façon trop adroite dont tu abordais mes sujets interdits. Cette attaque de front, à la fois joueuse et obstinée – phrases presque enfantines ponctuées de trois points d’interrogation –, n’était pas dans ta manière. Ton style, il me semblait plutôt que ce fût l’omission. C’est pourquoi je note ici, comme des répliques de théâtre, les quelques paroles échangées ce soir-là en aveugles d’une pièce à l’autre ; je suis sûr de me les rappeler mot à mot, et pourtant, les transcrirais-tu, toi, que – j’en suis non moins sûr – tu te souviendrais de mots différents, d’un autre tour, d’un ordre différent des questions et des réponses. Je pense à cela, et je pense en même temps aux récits que tu m’as faits, à tes souvenirs, à tes explications... La rancune et le pardon se fondent donc sur ces ombres ? Il faudrait n’aimer que des enfants de quinze ans.

Tu es revenue vers moi comme les héroïnes de cinéma « rentrent dans le champ » : des verres pleins à la main. Naguère, ces instants où l’on a l’air de jouer une situation de théâtre ou de roman m’apaisaient. La réalité se repose et se vivifie à ces espèces de haltes, croyais-je. Maintenant j’en étais agacé. Tout ce qui te faisait, ne fût-ce qu’un instant, différer de toi, t’éloigner de l’image convenue de Diane, m’irritait.

– Ne joue pas, ai-je dit. (Et de cette réplique au moins je suis sûr pour nous deux.)

– Jouer à quoi ?

– A la jeune femme, à la maîtresse docile, à la nouvelle emménagée, à l’heureuse, à la souple. Tu n’es rien de tout ça. Hier nous étions près de nous gifler. Depuis trois jours je te traite comme on ne traiterait pas la petite de l’Assistance dans un feuilleton : et je le sais. Nous ne sommes pas en paix, Diane. J’ai la tête pleine d’attaques et de pièges ; et tu le sais.

Etc. Ces mots-là ou d’autres, peu importe, après tout. Ils ont duré longtemps. J’occupais la scène avec une jubilation idiote et triste. Je jouais, à mon tour, et si je l’avouais, c’était pour m’apitoyer sur moi, jouer à la pitié, à la victime. Tu t’étais assise, sans rien répondre, sans prêter un seul regard à ma comédie. Un peu de lucidité a dû percer l’épais monologue. « Elle est digne », ai-je pensé. Et brusquement mes yeux brûlaient, et mes joues, et mes mains. Tu pouvais encore trouver cela pour moi : la dignité. Une autre Diane surgissait alors, aussi différente de mon portrait que de ses aveux, une Diane adulte, née de moi peut-être, neuve – à la fois très vieille et neuve –, une Diane réelle. C’est celle-là que j’ai prise dans mes bras, embrassée, caressée si bien qu’elle a pleuré et n’a pas su que pour la première fois je pleurais moi aussi, à cause d’elle mais pas contre elle.

Encore aujourd'hui je me sens filouté à la pensée que tu n'as rien deviné, que tu as cru à la vulgaire alchimie : faire du désir avec de la colère. Oui, bien sûr, la colère fait de belles étreintes, et la glace des disputes fond vite. Au lit le justicier ! Au lit la coupable ! Nénette et Rintintin en habits de tragédie, – même pas : en ruchés et gilet de drame bourgeois. Un des soirs où je t'ai le mieux aimée ! Tant pis...

*

Aimée : pourquoi pas ? C'est malheureusement le lendemain que se situe la scène de l'armoire, sortie tout droit, par ironie, de notre meilleure scène d'amour.

*

Tu étais partie tôt, avant que je ne fusse éveillé. Resté seul, je me levai dès que j'eus conscience de ma solitude. Cet appartement était encore bien peu le tien, bien peu chez toi, et pourtant j'y étais saisi par l'espèce de fièvre que j'avais appris, depuis deux mois, à reconnaître ; les enfants la sentent en eux, à cache-tampon, lorsqu'on leur dit « tu brûles ». Je brûlais. Je parcourus dans tous les sens les trois pièces que tu n'avais pas encore marquées de ta présence. Curiosité, et cette curiosité aggravée, prévenue, qu'est la méfiance, une gêne encore vague mais que j'aime, que je poursuis, l'espoir que tu reviendrais assez tôt pour m'épargner une indélicatesse, assez tard pour me laisser le temps de la commettre : je guettais. Je guettais, à l'extérieur, un signe auquel accrocher mon envie de mal faire, à quoi l'allumer, l'exciter. Ainsi font les costauds en veine de bagarre, dans les foires, en roulant des épaules. A l'intérieur de moi je guettais l'éclosion des fleurs noires que la nuit avait semées. J'avais jusqu'alors associé ton corps à des images blessantes, à des complots contre ma fierté, mais seule ma tête était vraiment concernée par ce cinéma. Ma tête possessive, ma tête ombrageuse, jalouse, volée, alors que mon corps ne se sentait pas menacé. Mais la nuit précédente avait éveillé un nouveau diable. La torpeur dont j'étais assez faraud avait cédé ; cédé à la colère ? Je ne sais pas. Nous n'avions pas eu l'air, pour une fois, d'athlètes à l'entraînement. Nus, gémir,

crier, exiger : des gestes qui avaient voulu dire quelque chose. J'en sortais avec une envie toute fraîche de souffrir, et cette fois je savais pourquoi. J'admire les hommes qui arrachent du plaisir, des cris, de la reconnaissance à une femme comme les archéologues arrachent un vase à la terre, bien assurés d'être les premiers, d'être comme le veut le Code civil les « inventeurs » du trésor. J'ai, moi, une vocation de second. Le sang d'une fille vierge – ce procès-verbal – parvient seul à me rassurer. Avais-je, comme on dit, éveillé quelque chose en toi ? Non, bien sûr : *réveillé*. Réveiller, retrouver, rassurer : tous ces verbes à préfixes rageurs, ces verbes de cocus. Car c'est bien un air de cocu que je promenais de pièce en pièce. Puisque tu étais capable d'être à ce point soumise, heureuse, inventive, j'étais trompé d'avance, trompé depuis toujours, destiné à l'être, la risée de cette galerie de portraits fantômes que l'on appelle pour la décence du récit « le passé de Diane ».

J'allai jusqu'à la porte avec l'espoir qu'il existait un moyen de la bloquer, une chaîne ou un verrou supplémentaire commandé de l'intérieur. Rien. Les risques augmentaient, mais avec eux l'envie. Je revins dans la chambre en évitant les miroirs. Vêtu seulement d'un pyjama et d'une robe de chambre, dans l'appartement un peu froid, j'étais près de grelotter. Je soulevai d'abord, en désordre, des papiers empilés sur la table : lettres, une facture d'hôtel, publicités rapportées de nos vacances, photos de nos vacances, deux pneumatiques de moi : rien que moi, moi sous toutes mes formes. De quoi décupler la colère. Une serviette contenait du papier à dessin, des esquisses de costumes pour une pièce que je ne devais pas connaître, des adresses d'inconnus que je ne pus situer exactement dans le temps : un dossier sans âge ni date. Je m'aperçus qu'en étalant les papiers sur la table j'étais obligé ensuite de les rassembler dans un ordre de hasard. Ces maladresses perdent les novices. J'attaquai donc une boîte voisine avec plus de méthode. Il fallait poser chaque feuille sur la précédente en la retournant, de sorte qu'il suffisait ensuite de retourner tout le tas pour reconstituer la situation primitive. On ne sait pas combien ces précautions élémentaires paraissent compliquées lorsqu'on a les mains tremblantes et moites. J'aurais dû, également, garder une oreille tendue et guetter le bruit de l'ascenseur, mais je m'oubliai plusieurs fois. J'étais absorbé par ma lecture : une expression qui voulait donc dire quelque chose. Les façons de parler banales sont en vérité destinées aux situations extrêmes ; le langage quotidien est fait pour les passions. On est rarement *absorbé* par une

lecture, *transporté* de colère, *rouge* de honte. Voilà que je méritais enfin qu'on m'appliquât ces clichés. La colère m'avait déjà transporté assez loin dans la géographie et dans le temps, et j'aperçus, dans la glace de l'armoire, une tête d'alcoolique ou de grippé.

L'armoire ! Je me rappelai soudain une boîte pareille à celle que je pillais, qu'il me semblait avoir vue entre deux piles de tricot, la veille, en cherchant pour toi un foulard. C'étaient des boîtes jaunes, d'apparence désuète, qui avaient dû contenir des « spécialités locales », quelque sucrerie allemande, voici très longtemps. J'ouvris l'armoire : la seconde boîte était là, ceinturée d'une ficelle en croix. Je calculai qu'il me faudrait, pour remettre les choses en l'état si tu arrivais, trop de temps pour que je pusse espérer t'échapper. Je ne balançai pas : rien ne pouvait déjà plus m'arrêter. Néanmoins je remis en place sur la table la première boîte, apparemment réservée à la correspondance familiale. (Les lettres en allemand me déroutaient, et je filais droit à la signature, attentif à reconnaître un seul nom.) Je défis la ficelle avec précaution, la laissant traîner sous la boîte, dans la position la plus favorable à un emballage hâtif.

Il y avait là huit carnets ou petits cahiers, d'aspect vieillot, tous reliés en toile. Les uns rouge sang, les autres vieux rose, choisis sans doute à des époques différentes, dans des lieux différents, mais avec le souci de les « assortir ». Plusieurs étaient maintenus fermés par un mince ruban élastique, comme les carnets sur lesquels les charpentiers notent des mesures. J'ouvris ceux-là les premiers. Je suais au point que j'aurais pu tacher les pages d'écriture comme avec de la pluie ou des larmes.

L'ordre chronologique était à peu près respecté. Ma tête, très vite, faisait des calculs. Le premier carnet datait de 1947 – tes dix-sept ans – et le plus récent était vieux de plus d'une année. A peu près sept années de secrets : j'étais au bord ou au bout de mes peines, comme on voudra.

Diane, peux-tu comprendre ? Je voudrais que tu saches au moins ceci : je n'ai pas tout lu ; j'ai reposé trois carnets sans les ouvrir. Je n'ai pas eu de force pour tout lire, ni même d'envie. Il a suffi de moins d'une heure pour que la fièvre, la colère, l'ignoble satisfaction qui m'animaient fussent taries, détournées de leur cours et retournées contre moi. Je n'ai pas lu, j'ai feuilleté, jeté des coups d'œil, haussé les épaules. Une nausée énorme m'habitait la poitrine. C'est si petit une vie, si pauvre, qu'on ne devrait jamais y porter le regard. Un peu plus tard – il y a cinq jours – le Marne Hotel et Belgrave Road m'ont donné la même leçon ; que le passé des

autres paraît toujours dérisoire. De même la vie des morts, de même les cachotteries de famille. La haine, la jalousie donnent aux portraits de nobles proportions, altèrent et forcent le trait. Mais voit-on les modèles, ou leurs photographies, la surprise est extrême. On attendait mieux, ou pire, en tout cas plus vivant, plus singulier, et l'on découvre que le peintre a fait le portrait de sa haine. On s'étonne : haïr cette petite personne, ce fade visage ? Amour ou haine d'autrui, la dose nous paraît toujours trop forte. Ce n'est pas vrai que les êtres valent ce que nous leur prêtons, le méritent, l'occupent. Du premier au dernier jour, du premier au huitième carnet, Diane n'était qu'une personne banale. Mon amour pour elle avait duré ce que dure la crédulité. Peut-être suis-je parti pour Londres en quête d'une confirmation ? Tes autoportraits restaient flous, abstraits malgré un grand luxe d'anecdotes et de suppositions. A lire les carnets que pouvais-je deviner ?

... En huit années les personnes de ton sexe ne perdent pas l'habitude du point d'exclamation. Vous entrez dans votre vie bouche bée et les sourcils levés. Bouche bée pour découvrir que ton père trompait ta mère, que la jeunesse se passe à tiédir et non à brûler, que tu n'avais aimé entre tes quinze et tes vingt ans que des pimbêches avides de passer sous l'homme. Bouche bée pour apprendre que les sains garçons et les solides fiançailles t'ennuyaient, que les lèvres et les mains connaissent mal leur métier, que les miroirs trompent peu.

L'étrange univers ! Des villégiatures, des initiales, de bonnes lectures et l'architecture en week-end. Chartres à bicyclette, des amies inconnues dont les prénoms – Clotilde, Jacqueline, Thérèse – jalonnaient la mention de soirées où l'on danse, de balades à la campagne, de résolutions solennelles. Mon nom apparaissait plus tard, brièvement, serti d'idées générales et associé à des souvenirs de théâtre ou de livres. Sur moi, pas de jugement, aucune opinion, une neutralité noyée dans le cours des mois et des années, puis enfin la force de l'habitude : « Quel plaisir de revoir Gilles ! A lui j'ose enfin confier la torture de tous ces mois d'été... » Quelle torture ? Je n'avais le souvenir d'aucune confiance.

On aime une femme, mais elle n'a pas d'orthographe, elle raffole d'une musique que nous détestons, elle tolère la compagnie d'une amie à boucles d'oreilles, elle supporte de rouler sur la route de Fontainebleau le dimanche. Que faire ? On triche pendant un temps, on estompe le trait grossier, on

s'efforce même à l'aimer. Nous consacre-t-elle les mêmes efforts ? Mieux vaut n'y pas penser.

Je voyais passer des ombres, des mois. Un certain Julien, dont j'ignorais jusqu'au nom, occupait à lui seul quarante pages. A la fin du carnet Julien était fiancé à une Y. Sans point d'exclamation. Pourquoi souffrir ? Je n'avais plus chaud, je ne tremblais plus. Je tenais entre les mains le dossier d'une vie modèle, de celles qui ne laissent de sillon dans rien. Une jeune fille pour les magazines, pour le mariage, avec sa ration d'erreurs et de fautes, ni plus ni moins. Un soir elle confesse erreurs et fautes au fiancé un peu sombre. Puis on dîne en famille, les yeux rouges.

J'ai vu apparaître Gehrard : un G. qui fleurissait souvent seul sur une ligne blanche, chargé d'évoquer pêle-mêle une chère obsession ou un rendez-vous à baisers. Londres avait droit à deux carnets. Les jeunes filles françaises ont toutes leur période anglaise, soit qu'on les envoie outre-Manche pour y oublier un amoureux, soit que, parties blanches, elles s'y fassent dépuceler. C'est de la sociologie. Les nuances bourgeoises importent peu : les riches passent un an à Cambridge, les moins riches six mois à Brighton, les plus pauvres vont torcher des gosses dans une province verte et crayeuse. Jeunes filles en Angleterre ! Comment t'en vouloir, Diane ? Tu avais eu leur sotte assurance, leur accent pointu, leur minutie dans la ruse. A Londres, j'ai cru relire le carnet rouge. Le jour de janvier où Gehrard t'a prise était signalé par son prénom tout entier, écrit en capitales et entouré de petites croix figurant des étoiles. « Trente-six chandelles », ai-je pensé. Et pour moi désormais cette expression sera associée à l'amour hâtif que fait un quadragénaire à une vierge, le parant d'une espèce d'humour verbal qui, à mes yeux, l'innocente.

Les souffrances de l'abandon étaient manifestes : écriture coulante et abondance de citations. Des paragraphes écrits en allemand. De l'allemand entre guillemets. (Je perdais une belle occasion d'apprécier le style de ton amant.) Puis des pages dignes du Guide Bleu sur l'Italie de tes vacances. Puis Geneviève.

Geneviève sous forme d'un prénom intact : deux G. pour désigner deux amours, il y avait en effet de quoi dérouter un esprit ordonné. Une Geneviève au grand jour, à livre ouvert, le mot « tendresse », le mot « présence » n'ayant aucune équivoque à redouter. Tout ce que j'avais d'abord ignoré, ensuite appris ou deviné, s'étalait là : le voyage en Allemagne, les fins de semaine à la campagne, l'appartement prêté, puis

partagé. Le plaisir d'être confirmé dans mes hypothèses l'emportait de loin sur la peine. Je n'avais plus mal que pour toi, car je découvrais à quel point ton innocence n'était pas feinte. J'étais à coup sûr l'inventeur de votre passion, de vos crimes de lèse-Nature. Vous aviez glissé sans méfiance à la paire, au couple qui fait chuchoter. Je n'ai pas cherché, mais j'imagine que j'aurais cherché en vain les « trente-six chandelles » allumées en l'honneur de Geneviève. A moins que tu ne fusses devenue muette pour le péché ? Le dernier carnet s'interrompait abruptement, avec encore vingt pages blanches, sur un projet de voyage...

*

Tu as l'habitude de conserver tes vieux agendas. Trimestre après trimestre, ils retournent à leur emballage d'origine. Quatre carnets bouclent l'année ; je connais ce plaisir d'entasser ainsi les mois usés, maculés, dans les petites boîtes grises de chez Hermès.

Un coup d'œil m'a suffi : tu notes, plutôt que tes rendez-vous, des adresses et des comptes. Presque à chaque page, sous un D. majuscule (« dépenses », probablement) se dressait une colonne de chiffres. Presque à chaque page également des indications de ce genre – « donné 2 000 Chat », ou bien « pris 500 Chat » – m'indiquèrent que vous faisiez caisse commune, *Chat* et toi, ce qui me parut bien naturel.

Après cela, j'ai remis les carnets dans leur boîte, noué soigneusement la ficelle, reposé la boîte entre deux piles de lainages et refermé l'armoire. Le téléphone a sonné : Sébastienne s'inquiétait. Non, « le docteur n'était pas souffrant ». Je promis de venir bientôt et je raccrochai. Moi aussi, lorsque j'étais caressant, au printemps, tu m'avais appelé *Chat*. Mais tous les amoureux se donnent du chat, font les doux félins, les silencieux. Le docteur n'était pas souffrant ; le docteur avait négligé pendant deux heures d'horloge les patients de Clouard ; il allait venir. Il avait eu son compte, mais déjà il récupérait. Il y a de ces fortes natures.

*

Il faut un peu de mépris ou beaucoup de tendresse pour entraîner avec naturel aux gestes de l'amour. Les gestes ! Comme ils avaient été importants pour nous qui les négligions. Un jour ou l'autre, entre un homme et une femme, commencent de régner, et pour peu de temps, des pratiques amoureuses plus obstinées, un peu maladives, mais surtout le goût de les commenter. Plus les amants sont raffinés moins le sont les commentaires. Ne s'encaillaient sans honte que les couples encore heureux, dans ce moment suspendu entre l'émerveillement et le premier ennui. Nous avions échappé jusqu'alors à cette règle. Non par pudeur, mais pour ressembler à nos personnages. Allemande faite pour l'eau des bains, long Lillois un peu engourdi de mon corps, nous avions l'un et l'autre une horreur inavouée du lit. Au nord de la Loire on a inventé, pour exorciser le lit, l'alcôve, ce lit caché, habillé, honteux, fait pour les amours à demi vêtus, l'ombre. Quand je vois des humains du Nord dénuder leurs corps blonds, les hâler, les soigner comme des coques de bateau et les jeter enfin dans leurs eaux froides, je me méfie. Cette exaltation et cette fierté de n'avoir rien à cacher sont suspectes. Les Latins ont *toujours* quelque chose à cacher, leurs femmes se signent en jouissant, ou maudissent Dieu, le péché, que sais-je, bref : se damnent. Comme c'est rassurant.

Pour nous non plus le péché n'existait pas. J'avais bien tenté de l'inventer, un péché lointain, enfoui dans le temps, mais là encore, – en bonne barbare, tu étais allée trop loin : je cherchais à te prendre au piège d'une morale et tu m'opposais une manière d'hygiène. Je commençais à mieux comprendre tes règles. Laisser la main d'un homme déboutonner tes robes, écarter tes linges, c'était la faute, la passivité des boudoirs, le côté Régence ou 1900 des aventures à la française. Mais te mettre nue, précéder l'homme, faire assez vite pour que ton « oui » ne soit pas une réponse mais un défi, c'était user de ta liberté, être un peu plus Diane, une Diane de plein exercice. Vouloir te convaincre de péché dans ces conditions, quelle naïveté de ma part ! Autant expliquer à une suffragette que le vote est un crime. Oui, tu étais bien une petite démocrate.

Au contraire, à partir de la grande épreuve de l'armoire et des carnets, tout changea. Tout avait même changé dès la nuit précédente. T'es-tu méprise sur le sens qu'il fallait donner à mes gestes ? Tu les aurais sans doute, auparavant, acceptés aussi bien, mais je ne les aurais pas osés. Ils devenaient soudain faciles. Je pensai : licites. Ainsi convoite-t-on plus aisément les réfugiées, les bourgeoises ruinées, toutes les femelles déchués

dans leur honneur ou dans leurs sous. Et les bonnes ! Et les chômeuses ! Comme on se sent homme, à les pousser dans les recoins. L'agenda, avec ses additions et la trace des calculs que j'imaginais, avait levé mes – scrupules. Il faut longtemps à un Lillois avant qu'une femme cesse pour lui d'être tabou. Ma rêverie déserta les zones nobles de ton corps – nuque, visage, épaules – tout ce qui assure le port, la grâce altière, la fierté, pour glisser à ses tentations paysannes : seins, taille, reins. Jamais je ne t'avais ainsi poursuivie, investie, caressée à pleines paumes. Je me mis à aimer particulièrement les moments où tu te postais devant la glace de la fameuse armoire pour y vérifier le bon ordre de ton habillement. (Je me rappelais quel visage de parricide j'avais montré, moi, à ce miroir.) Les moments aussi où tu te tenais debout, droite, devant ton lavabo ou devant une table. Je me glissais alors derrière toi et mes deux mains enserraient ta poitrine, sous les bras, là où les doigts sentent la fuyante armature des côtes ; puis remontaient, froissant la blouse, négligeant les cuirasses du linge, attentives seulement à deviner les seins oppressés, leur tension, leur éveil sous mes doigts. Alors, et d'un mouvement à peine naturel, tu feignais de vouloir remettre en place tes cheveux, tu élevais lentement tes deux bras et je sentais jouer le réseau des muscles et tes seins durcir, se former à l'emprise de mes mains, s'y enfermer, s'y retrouver, et tu soupirais. Pour échapper à l'image de cette femme prisonnière, les bras levés et la tête un peu folle, tu fermais les yeux. Je les ouvrais, moi, au contraire. Je guettais dans le miroir ton désordre, j'y mesurais ma caresse, j'espérais je ne sais quel signe éclatant de ton plaisir. Puis mes mains descendaient vers la taille, se posaient bien à plat sur les hanches – et je murmurais alors : « Egyptienne... » – glissant comme pour dessiner un V le long des plis fragiles de l'aine, vers le ventre que tu poussais au fond de ma caresse comme tout à l'heure ta poitrine. Tout ton corps alors s'éveillait, cherchait le mien, se pliait aux promenades de mes mains auxquelles il paraissait avoir fixé des rendez-vous. C'était ton corps qui semblait caresser mes mains. Un corps qui n'était plus, pour moi, que dureté, épaisseur, soumission. Je fermais à mon tour les yeux. Je ne pensais plus à rien. J'écoutais ton souffle inégal, ce cri contenu dont je me croyais le maître.

C'est l'époque où la grossièreté s'est installée entre nous sous ses formes les plus innocentes : diminutifs, possessifs, tête distraite et mains actives. L'époque aussi des absences sans explication, des longues marches nocturnes dans Paris à quoi septembre se prête si bien. Le cabinet de

Clouard m'offrait sa gamme de prétextes, et tu m'imaginai occupé à gravir des étages, à tâter des poulx. Tous les corps me servaient contre le tien. Corps malades, corps dociles, ils appelaient tous l'œil curieux, gourmand, fatigué que je posais sur toi le soir. Je traitais ton corps comme un automobiliste traite la voiture qu'il a décidé de vendre, dont les bruits de ferraille l'agacent et qu'il mène durement. C'est le moment que choisit la condamnée pour faire ses meilleures moyennes, pousser ses brillantes pointes de vitesse, mais en vain ; on la tient pour moribonde et ses sursauts, loin de la racheter, l'accablent. Chacune de tes complaisances, au lieu de m'attacher à toi, ouvrait de longues perspectives de soupçons. « Je l'ai méconnue, pensais-je, je l'ai sous-estimée. On peut la mener assez loin. Jusqu'où ? » Tu n'as pas deviné quelle chance tu avais alors à courir. Il te suffisait de dire *non*, une fois, de refuser un de mes caprices, une de mes inventions, de fixer ainsi les limites idéales de ta pudeur, et j'étais rassuré. Je n'espérais que cela. Une femme qui s'indigne de vos exigences, comment ne pas lui accorder une espèce de brevet de pureté ? On se dit qu'en tout cas elle n'est pas allée plus loin que cette frontière, qu'au delà reste une terre à conquérir, qu'on en sera le premier maître, qu'on pourra en toute sécurité lui donner son nom, faire le fier, régner. Dans cette dégringolade un peu ivre, je me suis arrêté le premier, plein de dégoût. Pourquoi souffrir ? Tu connaissais toutes les routes, toutes les plages, comme une vieille. Oui, vieille : l'âge où l'on n'ouvre plus de grands yeux pour dire *non* ou pour saluer un paysage nouveau.

T'ai-je trahie ? Oui, vers ces semaines-là. Pas si facilement, rassure-toi. Une première fois je me suis enfui, la tête et le cœur flottant dans une détresse enfantine. Je ne voulais plus ouvrir la bouche sur certains mots, ni les oreilles. Ensuite je me suis reproché tant d'idéalisme, j'ai voulu m'en corriger. A mon tour de pratiquer l'hygiène. J'ai cru tomber sur une partenaire parfaite, une Américaine, infirmière comme elles le sont toutes, si précise, si nette, amidonnée. Son âme, comme son linge, paraissait raidie par l'empois ; et puisque le linge, sous la vaste jupe couleur d'orange, se cassait doucement lorsque Sarah s'asseyait, on s'attendait à ce que son âme se brisât de la même façon lorsque Sarah se soumettait.

Tu le vois, l'envie me vient soudain d'adoucir le ton, de te raconter avec un peu de paix et de tendresse, et les allures du regret, ces derniers jours qui furent occupés à la rancune et à la violence. Pour Sarah, c'est vrai ; c'est bien ainsi qu'elle m'apparut : long animal sans âge d'une rousseur

irlandaise, collégienne à mi-chemin du collège et du mariage, consacrée pour une année à l'Europe comme elle avait dû l'être (mais pour huit mois seulement) à l'Esthétique ou aux Relations sociales. C'est à cela que j'ai pensé en l'observant pendant qu'elle buvait de l'eau glacée à la terrasse du Café de la Paix : elle avait cette mine un peu ingrate mais gourmande des étudiantes qui attaquent une nouvelle matière. Je pouvais jouer au professeur d'Europe. En même temps, puisque c'était la première fois en dix années que je m'asseyais au Café de la Paix, j'avais tendance à généraliser. Je me disais que chaque soir de l'été et de l'automne, et depuis dix années, une jeune fille qui ressemblait à celle-là avait dû boire de l'eau glacée devant cette même table et attendre qu'une canaille française lui fît affront. J'avais l'impression en lui souriant d'être en retard de dix ans à un rendez-vous. Bien sûr, je m'étais trompé. Sarah n'était pas touriste, mais secrétaire. Elle ne venait pas de la Nouvelle-Angleterre mais du Minnesota. Elle n'habitait pas un hôtel de la rue Saint-Sulpice mais un appartement meublé à Neuilly. C'est là que nous nous retrouvâmes à minuit, ivres tous deux, mais elle moins que moi. J'étais émerveillé. Ainsi c'était si facile de ne pas souffrir, de te tromper, d'être vulgaire et impatient comme un homme ? Sarah parlait bien deux langues adultes : le français et l'humour. Elle ne prêtait que peu de crédit à mes gentillesse. Je n'avais pas assez bu pour être inconscient ; je la devinais rétive et furieuse contre elle-même de ne m'avoir pas fermé sa porte au nez. J'éteignis cinq fois une lampe qu'elle ralluma quatre fois. Dans l'obscurité elle me confisqua la bouteille que je vidais avec application. Elle alla dans la salle de bains ; j'entendis couler de l'eau ; elle revint me tendre une bouche fraîche. C'est alors que je pensais à son âme comme à un jupon un peu raide, aux plis durs. Avec une espèce d'automatisme Sarah emprisonnait mes mains, ou, s'il lui arrivait de les lâcher, c'était toujours à proximité de ses épaules ou de ses seins, offerts à ma convoitise en sacrifice. Je revenais à la charge sans m'offusquer, comme j'avais auparavant éteint la lampe le nombre de fois qu'il fallait. Sarah paraissait cependant défendre ses cuisses plus âprement que la lumière. Nous glissâmes sur la moquette et je tentai d'obtenir à la fois plusieurs décisions. Jusqu'au fond de son oreille ma langue trouvait un parfum clair et bon. Je ne compris pas exactement pourquoi ni comment son humeur était devenue hostile. Peut-être avais-je outrepassé des règles de vitesse, de succession des assauts ? Fallait-il gagner les jambes avant de s'allonger sur le sol ? Ou ne pas embrasser, comme je le tentais, le creux des aisselles, le

plat du ventre ? Pour me repousser, elle disait non dans sa langue, et je remarquai que le refus américain pouvait traîner sur le son, durer, épouser les mouvements et l'essoufflement d'une lutte. Je retrouvais des idées plus nettes ; je ne m'apercevais plus de l'ivresse qu'à cette pensée ténue qui tenait au fond de moi contre le plaisir de la bataille : « Diane est loin. Diane est loin... » Je ne serais jamais un homme fidèle : les absentes ont si facilement tort. Au premier non un peu violent, je sentis de la colère remuer sous le jeu. La fille se défendait bien, habilement, avec une ardeur où perçait la rage d'être traitée sans égards. Une première fois elle parvint à m'écarter ; elle glissa, au lieu de se relever, à deux mètres de moi et s'adossa au divan. Nous reprenions souffle en silence, sans la moindre douceur entre nous. Sarah comprenait sans doute que je ne respecterais pas les règles et qu'elle devrait se défendre pour de bon. J'embrassai sa cheville, parce que c'était la partie de son corps la plus proche de mon visage, et que je pouvais l'atteindre sans provoquer un nouveau mouvement de fuite. Je sus enfin que j'allais être victorieux. J'embrassai l'autre cheville ; puis la zone dure de la jambe, celle que ne dépare jamais aucun duvet et que le soleil teinte chaque été de brun brillant ; puis les genoux – froids, osseux, ronds – puis le versant secret des cuisses, toujours chaud, toujours doux. Je ne tremblais pas de désir, mais d'une nervosité moqueuse et méchante. Quoi de plus absurde que ces ruses d'homme, cette gymnastique, l'oreille attentive que je prêtais à l'essoufflement de l'Américaine ? Absurde et vulgaire. Je n'avais aucune raison d'être là, couché, tordu sur le tapis, mon visage aux yeux fermés enfoncé dans un bruissement de chiffons raides. Le baiser-qui-fait-gémir fut compromis par les chiffons. Je m'obstinai jusqu'à ce qu'une main eût accroché mes cheveux pour écarter mon front, mes lèvres. Nous avions tous deux des respirations haletantes, profondes, et nous cherchions, dans l'ombre, à nous voir. Toutes les lumières allumées, sans doute aurions-nous échangé ce même regard d'aveugles mécontents. Une espèce de chaleur me vint soudain. Je me redressai et j'enlaçai la fille. Je repris ses lèvres, heureux qu'elle devinât, sur les miennes, ce que sent l'amour pour un homme. J'avais envie d'elle, enfin. Enfin je cessais de la mépriser. « ...Diane est loin, Diane est loin... » Je reconnaissais en moi l'application qui précède l'amour ; le moment approchait où je me jure toujours de ne pas oublier, *après*, combien l'amour est plaisant et qu'il gagne à être renouvelé. Si j'osais parler, c'est l'instant où je supplierais la fille de ne pas me laisser

glisser au sommeil, de me provoquer, de revenir à moi avec ses mains, sa bouche, et de m'imposer, si je m'y dérobe, le plaisir. Je voulus la dévêtir. Mais elle me repoussa avec une colère inattendue. Pendant un moment nous luttâmes méchamment, moi lui tordant les poignets et les doigts, elle me donnant avec son front de drôles de petites ruades. Puis elle cria : « ... Mais je ne t'aime pas ! » avec une stupeur qui faillit me désarmer ; mais l'amusement l'emporta, c'est-à-dire un peu de colère, un peu le goût de jouer. Je lui fis mal. Je sentis sur ma nuque, puis sur mon front, plusieurs coups bien violents, assenés sans doute avec un objet que Sarah avait trouvé à portée de sa main, sur la table de chevet ; le dernier me fit vraiment mal et elle le devina. J'entendis rouler son arme sur le sol et je fus saisi à pleins bras, puis embrassé à bouche ouverte, une bouche qui prononçait des mots. En même temps ses mains se posaient sur moi, écartant mes vêtements. Sarah n'existait plus, mais seulement une bouche, une voix, des mains, puis enfin cette impatience profonde, cette bagarre qui changeait de rythme, tous ces cris non moins inattendus que la colère, le tohu-bohu d'une nuit d'amour, – huit siècles de littérature romanesque.

Pour faire honte à mes yeux mauves, le lendemain, tu arborais tes yeux rouges. Comme je t'ai détestée ! Tu croyais-tu autorisée à prendre une tête de veuve ? Tu avais téléphoné chez Clouard la moitié de la nuit, réveillé la vieille Sébastienne, provoqué tout un scandale domestique qui ne sentait pas bon. J'appelai cela, pour moi, la punition du téléphone. Chez Clouard, un appareil mural comme on en voit dans certains cafés était accroché à la tête du lit. Pour faire un numéro, il fallait se relever ou tordre les reins. En peu de jours, ce geste était devenu pour moi synonyme de larmes et d'explications. Nous ne nous quittions plus qu'au bord de la colère ou du désespoir, à bout de nerfs, nos visages vieilliss de dix ans. Une heure plus tard – et la nuit était avancée – tu m'appelais. J'entendais au bout du fil ta voix chuchotante, sans souffle, ou au contraire violente et machinale pour dire des phrases préparées. Une fois sur trois tu étais agressive, les deux autres tu étais humble. J'en étais arrivé à traiter de la même façon les deux crises. Je n'écoutais plus les mots, ni même le ton, que je connaissais bien, et qui pouvaient changer, se succéder assez vite. Accusatrice ou coupable, tu paraissais poursuivre le même rêve, d'une aventure qui pût durer. Puis je me prenais au jeu, je répondais. Je proférais, avec une extrême précision dans le vocabulaire, des vérités éternelles. J'avais toujours le sentiment d'édicter, avec une clarté inespérée, des règles absolues et sages. A

m'écouter, nous sauvions l'amour chaque nuit, par téléphone, entre deux et trois heures du matin. Le vertige des mots aidant – et ces mots précis me fascinaient – je glissais vite aux méchancetés, aux coups. S'il t'arrivait de raccrocher je te rappelais ; si je te sentais prête à sangloter, je me faisais une voix douce, si douce, je suppliais, je promettais. Peu importait le sens, seul comptait le chant. Ce murmure triste, languide, repris, *tenu* très longtemps comme une note haute et difficile, remplaçait pour moi vérités et arguments. Puis je m'enfonçais d'un coup dans un sommeil sans rêves, sans scrupules. Parfois même j'éteignais ma lampe alors que notre conversation durait encore pour couler plus insensiblement à ma – nuit. Il me semblait bien, vaguement, que tu ne devais pas t'en tirer aussi facilement ; que tu devais prolonger pour toi seule la litanie des reproches et des promesses ; que tu ne devais pas bien dormir. Mais je ne voulais pas le savoir. L'insomnie me paraissait faire partie de la punition. Ce mot-là me tenait lieu d'excuse, je le trouvais partout dans ma tête ; punitions mes fuites, mes silences ; punition Sarah ; punitions mes mensonges et tes nuits blanches. N'avais-tu pas autrefois commis tous les crimes ? « Une mauvaise nature, une forte tête, nous ne pouvons rien pour elle... » Il faut aux pions, aux amants, aux familles, des victimes désignées. Je t'avais chargée de tous les péchés de notre couple ; je t'avais maudite et tu irais jusqu'au bout de la malédiction. Moi, je me sentais le cœur blessé, certes, blessé mais de plus en plus léger. La magie jouait comme un mécanisme sûr.

Je ne sais plus par quel enchaînement de maladresses nous avons été amenés, un soir, à jouer au naturel, de vive voix, un de nos dialogues téléphoniques. Dieu sait pourtant avec quelle constance je tentais d'éviter l'épreuve. La scène ressembla si fidèlement à celle d'Ibizza que dans ma mémoire elles se sont superposées. Non pas confondues, mais inséparables, comme peuvent l'être des mensonges qui se commandent, des ruses qui se complètent. Lors du grand aveu d'Ibizza, alors que tu étais au meilleur de ta forme, en possession de ces moyens rares que sont un corps souple, un visage de juillet, tu avais choisi le style blessé, l'autobiographie accablée. La nuit d'octobre où tu passas tes seconds aveux, tu déroulas au contraire, selon un parti-pris que mes comparaisons soulignaient, une longue et belle histoire pavée d'intentions fières, une histoire noble. Le style noble ! Pourquoi n'avais-tu pas ouvert plus tôt cette nouvelle voie ? Passée au vernis doré, toute brillante d'honneur, de confiance honorée, d'honorable peine, ta vie était méconnaissable. Il était triste par contre de te la voir

raconter avec ce visage de détresse. Une noyée qui fait l'éloge de l'eau, une violée qui vante le charme de la soldatesque : voilà à quoi tu ressemblais. Ecrasée sur ton lit, un cendrier d'où volait la cendre posé sur tes genoux, tes doigts jaunes qui écrasaient des cigarettes à demi fumées, tu faisais une piètre Diane. « ... Diane est loin... » Ma ritournelle prenait un nouveau sens. Tu t'étais enfoncée en effet, loin de moi, dans un mensonge très complexe, très vaste, qui devait convertir toute une partie de ta vie, la traduire en une langue inconnue de toi, que tu paraissais inventer au fur et à mesure de tes confidences. Un mensonge construit comme une architecture d'un seul tenant que la moindre erreur compromet, si peu plausible que je t'observais avec un peu d'admiration et de crainte. Je souhaitais que tu tinsses le pari, même absurde. C'était une belle « sortie désespérée », une preuve d'imagination, un désespoir de cause si flagrant, que je voulais, à défaut d'être convaincu, te rendre au moins les honneurs de la guerre. « Honneurs », on ne parle que de ça.

Ainsi de Gehrard... Il devenait dans cette version revue de votre aventure une manière de héros solitaire, de Germain impitoyable et tendre. Tout cela pêle-mêle. Londres prenait des allures de vaste ville au crépuscule doré sur ses dômes. On imaginait des fins de jour, des saisons qui meurent, un peu de Prague, un peu de Rome, le pas nonchalant, des promenades, la solitude peuplée, les pierres et les heures offertes aux amants comme autant de cadeaux. Puis venait la ferveur joyeuse du don, *un mouvement sans hésitation ni partage*, l'affrontement de la vierge et du guerrier, une nuit avec son cri, le sang orgueilleux, le long *merci* du sommeil. Puis l'homme était parti, (mais là ta voix lui offrait une, majuscule) et tu posais avec un peu de défi la question : attend-on de l'Homme qu'il s'attarde et s'assoupisse au chevet de l'épouse ? Aimerais-on l'Homme s'il ne partait pour la chasse, pour la guerre, dès l'aube qui suit l'amour ? (Et je traduais à mon tour :... s'il ne partait pour le bureau, la Bourse, les affaires, le bridge-et-le-golf : tous les hauts lieux, les hautes activités de l'Homme...) Puis le mâle silence, la résignation, et ces houles, en toi, ce vacarme de cloches et de cris, cette tempête que les mois avaient apaisée sans la faire oublier, cette marée qui se retire... Tu étais fière – oui, fière – d'avoir été le lieu de la tempête, et tu revendiquais – oui, revendiquais – la ferveur joyeuse, *un mouvement sans hésitation ni partage, etc...* Je commençais à savoir ma leçon.

La boiterie d'André ? Quelque blessure de guerre... Les passions inutiles que tu avais nourries (comme on prend un abonnement au cabinet de lecture) ? Refus d'une fille sauvage et grave, pudeur de la sensitive. La voiture d'Antigone ne stationne pas dans Back Street. La fuite de Gehrard ? Mouvement farouche du pur-sang. Les mains lavées dans le lavabo ? Non : là-dessus tu n'es pas revenue. Tu as laissé Gehrard endormi le long de toi, enfantin vainqueur, confiant vainqueur, les mains encore douces.

Quant à Geneviève, vêtue de lin blanc, orpheline, maigre, l'âme forte et la santé délicate, seule mais convoitée, généreuse mais désarmée, Geneviève, si je comprenais bien, avait été à la fois ta bonne œuvre et ton chef-d'œuvre. Une disposition naturelle à la bonté, que tu saluais en toi ce soir avec estime : voilà ce qui avait animé votre affection – oui, affection. Tu avais été la médecine d'une Geneviève défaite, le sérieux d'une Geneviève étourdie. Du plus grave au plus familier, tu trouvais les mots qu'il fallait pour me conter enfin une fable édifiante. Ce fut ton dernier récit. Je l'avais écouté en silence, faute de trouver une plus vigoureuse façon de me moquer, et penché passionnément sur *moi*.

Vos deux visages m'occupaient. Celui de Geneviève que je ne pouvais imaginer que simplifié afin qu'il ressemblât au souvenir fuyant que j'en conservais : des yeux à fleur de peau, des lèvres blanches, anémiques mais épaisses. Le tien, pendant que tu me parlais, décomposé par une querelle intérieure, par une révolte de toi contre toi. Ton orgueil devait en vouloir à ta ruse. Et lorsque tu répétais obstinément : « Je n'ai pas honte, non, aucune raison de rougir », les mots étaient justes, mais te brûlaient la bouche d'être appliqués à un sentiment aussi faux. Car tu n'avais pas honte, en effet, de Geneviève ni de toi, ni de votre amour ; tuberculeux, boiteux, pédéraste : on l'est toujours de naissance. On promène à travers le monde sa toux, sa canne, des reins accueillants avec un naturel qui scandalise ou apitoie. Mais comment supportais-tu l'histoire émouvante que tu inventais, ces langueurs, ces papotages, ces délicatesses de couventines ? Une phrase a éclaté qui sonnait vrai : « Tu ne peux pas savoir ce que c'est, pour une fille qui a toujours été seule, de s'endormir enfin, chaque soir, un corps auprès du sien. » Je voulais bien te croire. Au point où nous en étions on reconnaît la vérité à coup sûr : le mal qu'elle porte en nous est d'une qualité plus nourrie, plus riche. Soir, sommeil et corps, ces mots-là grouillaient de vie. Depuis le temps qu'ils étaient déposés quelque part en moi, je connaissais leur façon de ronger, les images qu'ils font pulluler comme des vers. Un

pyjama blanc à pois bleus ; le geste qu'il fallait faire par-dessus l'épaule de l'autre, dans le lit de la rue de Varenne, pour allumer la lampe si l'on avait dormi « du côté du mur »...

Je compris alors qu'il n'y aurait jamais entre nous de dernier aveu ni de version définitive de ton passé. Aussi longtemps que tu serais en face de moi je t'inventerais une vie, tu la maquillerais. Cela ne finirait pas.

*

C'était l'aube, une aube de plus, et nos visages de forçats. Ma tête était si vide, en te quittant, qu'elle vagabonderait encore longtemps, jusqu'à ce que les tasses brûlantes avalées coup sur coup dans des cafés aux chaises posées sur les tables me fassent trembler les mains et me libèrent la mémoire de toi, toi écrasée sur le divan, allumant une dernière cigarette, la bouche déformée comme par une grimace et ne levant même plus les yeux sur mon départ. Un jour je descendrais pour la dernière fois l'escalier aux murs jaunes. Je ferais pour la dernière fois, à l'envers, les gestes que mon corps connaissait déjà et qui étaient « les gestes pour venir chez Diane » : la lourde porte qu'il fallait retenir, le bruit de mes pas, le gazon que l'on contournait, les marches franchies deux à deux pendant que le nez flaire l'odeur vague de l'immeuble. Pour les gestes, il existerait une dernière fois. Un dernier reflet de mon visage dans le miroir de ton cabinet de toilette, mon visage que je voyais grossir, le front toujours un peu gras que j'appuyais sur le miroir en fermant les yeux, et ta voix me parvenait de très loin, et le silence l'absorbait, de longues minutes, de longues minutes, une soirée qui commençait, gonflée de silences, – et ce serait bientôt la dernière soirée.

Là-haut, dans la tanière enfumée que je venais de quitter, tu étais déjà redevenue *toi-même*, l'ennemie, le danger. L'inconnue ? C'était peu dire. Une inconnue c'est mort, ça cesse de bouger et de parler dès qu'on a le dos tourné ; une inconnue n'a pas d'existence en dehors de nous, elle a les visages aveugles des passants ; elle est un bruit au fond de notre distraction. Inconnue, Diane ? Inconnue la femme qui en ce moment exact où je marchais sur la terre glacée de l'avenue Henri-Martin devait ouvrir les fenêtres, vider les cendriers, se déshabiller, poser des crèmes sur son visage et le masser doucement, longtemps, comme on caresse la fatigue et la

vieillesse, chaque matin, jusqu'au dernier matin ? Multipliée, au contraire, présente à chaque détour de mes chemins depuis huit mois, connue par cœur sous chacune de ses apparences possibles, connue comme les hypothèses, les soupçons, les indices, connue comme une obsession, comme ma propre créature. Je me demandais même à quoi tu pouvais retourner lorsque je t'avais quittée, à quelle forme vide, à quel secret qui t'appartînt encore plutôt qu'à moi ? Je t'avais inventée. Je t'avais refaite à l'image de ce que je voulais tuer en toi. Tu étais ma prisonnière. Si j'ouvrais la porte, où irais-tu ? Je tenais toutes les sorties du cauchemar.

Du Bois jusqu'à la rue de Grenelle, j'ai marché sans souffrir du froid ni du sommeil. Depuis mes dix-sept ans, je reconnais ainsi les périodes de bonheur ou de détresse – ce sont les seules où je vois s'ouvrir les cafés, passer à bicyclette des hommes vêtus de cuir, croiser au large des rues et des places les arroseuses municipales comme des machines de guerre ou des bateaux. Paris est alors traversé de bruits neufs – trot des derniers chevaux de laitiers, métro aérien sur les ponts. Ce sont des personnages et des décors pleins de santé pour cet homme qui s'est mis dans son tort.

Soubresauts, fuites, esquives, retours nous ont occupés les dix jours suivants, toute une fièvre de pugilat ou d'agonie. Ah, nous n'en finissons pas dans un style classique ! Une vulgarité soudaine, baroque, entre nous qui avions dans le sang le goût des formes et de l'ennui, parviendrait peut-être à conjurer une altération plus radicale de nos souvenirs ? Nous nous prenions comme on se bat, nous nous parlions comme on se mord. J'espérais bien ne me rappeler qu'une bouche un peu tordue, un œil terni par la colère, jusqu'au moment où je t'aurais oubliée, c'est-à-dire où je pourrais inventer de toi des souvenirs fades, attendrissants et anonymes. Je bénissais ces vieilles habitudes entre nous – le tutoiement, la familiarité – qui pouvaient si commodément dégénérer en silences, en muflerie. Tenus par un souci plus étroit des apparences, nous aurions éclaté de colère. J'admirais au passage, que les mauvaises manières soient si naturelles aux amants, comme leur sont naturels dès la première nuit les caresses, dès le premier matin le sans-gêne, dès la première lassitude le journal et le cinéma. On regarde dans son miroir pendant soixante ans un visage qui ne change pas. Nous en étions, nous, au moment où le miroir nous renvoyait l'image de deux ennemis, l'écho les répliques d'une « scène ». Et c'était bien ainsi. Dans l'espace blanc réservé au motif de la rupture nous avons inscrit, le moment venu, « passé de Diane », comme d'autres inscrivent

« trahison » ou « cruauté mentale ». Mais sur le moment choisi nous étions d'accord, nous accomplissions les formalités dans leur ordre officiel. Une fatalité bureaucratique règle cette succession des rôles à tenir, et s'il m'arriva pendant ces derniers jours de céder à un mouvement imprévu – de générosité par exemple, ou de remords – ce fut avec le sentiment d'être en infraction, de commettre un impair. Les fois par exemple où, ton téléphone étant décroché, je fus pris de peur. J'imaginais alors ta chambre dans l'immobilité théâtrale qui succède aux suicides et aux crimes, et que la seule crainte, le seul soupçon du crime ou du suicide imposent à un décor banal. Je voyais des lampes allumées en plein jour, une fenêtre ouverte malgré le froid, avec ses rideaux qui volaient, un siège – Dieu sait pourquoi – renversé, le désordre des vêtements sur ton corps étendu. Au bout de quelques instants, alors que le récepteur du téléphone, maintenu inutilement contre mon oreille, faisait entendre pour la dixième fois depuis une heure les deux notes stupides du « pas libre », la vision devenait si précise, avec la sensation du froid (la fenêtre ouverte), ou de la chaleur (un radiateur resté branché toute la nuit), que malgré les commentaires moqueurs dont je garnissais mon angoisse, l'angoisse l'emportait et me jetait dans la rue. J'abandonnais les patients dans le salon rouge et je filais, trop gêné pour prévenir Sébastienne, vers la mise en scène *classique* de ta mort, que je portais en moi comme un acteur la nostalgie du rôle de sa vie. Je montais jusqu'à ton étage sur la pointe des pieds, sans savoir si je respectais ainsi la majesté de ton suicide hypothétique ou si je voulais passer inaperçu, afin de jouer mon personnage jusqu'au bout. J'arrivais à ta porte le cœur disloqué, l'oreille tendue, et j'écoutais. J'entendais – séparés par ces inexplicables silences des vies qu'on espionne – des bruits de pas et de tiroirs, de la musique, une fois même une voix qui répondait à la tienne. Je repartais sans sonner, la poitrine pleine d'une rancune étouffante. Pas morte, ni folle, ni enfuie : trois quarts d'heure perdus, de la peur perdue, un résidu de tendresse usé en vain, ou changé par ces bruits usuels en une ignoble créance sur toi. Puis je pensais que même ces retours, ces sursauts d'un sentiment qui ne voulait pas finir, devaient être prévus par la bureaucratie. Un jour prochain je découvrirais que rien, aucune blessure, aucune colère – pas même la plus triviale –, aucune élégance – pas même la plus gratuite –, rien ne devait être inutile entre toi et moi. Nous remplissions, depuis le premier soir sur le trottoir de l'avenue Montaigne, les blancs du formulaire. J'avais, oui, j'avais l'impression d'accomplir les

rites d'une cérémonie mécanisée, inhumaine, conçue pour durer un certain nombre de mois et de jours comme d'autres le sont pour dix années, ou pour toute une vie. Comment expliquer autrement une telle soumission à des attitudes que je réprouvais ? Par exemple à ces coups d'angoisse (mais sans y croire) puis de rancune (mais sans motif), dont j'étais victime si tu avais décroché ton téléphone pour gagner un répit de quelques heures ?

Une fois, une de ces fausses alertes m'entraîna chez Sarah que je n'avais pas revue depuis la bagarre au pied de son divan. Je la trouvais soumise, fille, chienne – vraie caricature de femme placée là par le metteur en scène pour me faire rire un peu. Quinze jours de silence avaient fait d'elle une maîtresse douée, prête à ces complaisances qui coûtent les yeux de la tête rue Troyon. « Comme tu devais en avoir envie ! » me dit-elle ensuite. Envie ? Elle ne croyait pas si bien dire. Deux heures plus tard je retournai chez toi, et cette fois je sonnai, et c'est de toi que j'eus envie. Comme tu retirais tes vêtements avec la même hâte que moi – et ton visage était dur comme le mien – je me demandai à quelle remarque, toi, à quelle Sarah tu t'apprêtais à répondre. On ne conserve pas le souvenir précis des caresses mais je me rappelle celles de ce soir-là, et comment je sortis dégoûté d'un sommeil bref et très noir. J'avais peur. Cette fois, n'était-ce pas trop ? Je sentis le vertige des doses de drogue qu'on augmente, de la voiture rapide dont on accélère encore la vitesse. Nous courions à l'accident. Il était temps d'arrêter.

Alors, avec en tête cette intention d'en finir, nos dialogues téléphoniques recommencèrent.

Si j'étais le premier à proposer la rupture, tu feignais d'abord de l'accepter avec un calme de bon ton, tu devenais brève, pratique, moderne. Tu disais « je déposerai dans une valise les objets que tu as laissés ici. Tu pourras les prendre chez ma concierge ». Je pouvais, dès cette réplique, et parce que la banalité voulue des mots me portait presque à rire, protester, en appeler à la drôlerie, à l'intelligence, etc. Si je laissais aller les choses en feignant à mon tour de les avoir souhaitées ainsi, aussi rapides et aussi communes, je n'avais pas longtemps à attendre. Deux heures plus tard tu me rappelais avec des injures ou des larmes dans la voix et tu implorais un sursis. Bien entendu la démarche inverse était possible : toi proposant, moi acceptant, puis suppliant. Nous ne faisons même plus le compte des fois où l'autre avait eu le bon ou le mauvais rôle. Nous ne cherchions plus à réussir un score honorable. Nous accomplissions la défaite dans tous ses détails,

avec ses alternances de chance et de malchance au combat, soldats méticuleux privés de victoire et d'illusions. Et tout cela, rappelle-toi, les dates sont là, n'a occupé que dix jours. Avec les premières semaines du printemps, l'époque où nous répondions aux questions « première aube », « premier dimanche », « première querelle », c'est la période de notre aventure qui me semble avoir duré le plus longtemps. Je me surprends à penser avec plaisir à ta chambre, dans laquelle pourtant je ne pénétrais plus alors que le sarcasme ou le noble désespoir à la bouche. Une chambre lambrissée, au papier rayé de gris et de blanc, aux meubles un peu « cocotte » – poufs, bergères basses, guirlande rouge au-dessus du lit. J'ai de la chaleur dans la mémoire lorsque je l'évoque. Je me dis que la colère n'est pas vaine, si elle est capable de réchauffer ainsi, après coup, le souvenir d'un lieu. Les dernières images de toi que je conserve datent de ces dix jours et pour décor elles ont toutes la chambre grise. Elles s'adoucissent, elles mes brisent un peu la rancune. Ainsi des albums de photos consacrés à un mort : on le voit rajeunir, sourire, faire le beau sur les derniers clichés. Et si, sur une image, il montre un regard plus assuré encore, une mine plus conquérante, on peut être sûr qu'elle marque, à quelques jours près, le moment où il glissait déjà d'entre les vivants.

V

« TWO GIRLS »

On monte par des marches blanches, glissantes de pluie. Si l'on se retourne on voit, au delà du quai désert, le fleuve de brume aux contours indécis qui bouge au-dessus du vrai fleuve, vert et lourd avec ses reflets d'huile. L'œil se perd et s'éblouit dans ce coton pâle qui a mangé la lumière. On entre alors dans la galerie. Sous une verrière, dans une lumière peu différente du coton de plein ciel, on vend des cartes postales ; à main droite, hors de la vue, sur un mur étroit, mal éclairée, est accrochée la toile que je suis revenu voir chaque après-midi depuis trois jours ; une petite toile grise, rose et mauve que le catalogue baptise *Two girls*.

Elle montre deux visages inclinés l'un vers l'autre. J'ai baptisé Diane une des filles – celle qui ressemble à Diane – et Geneviève l'autre, avec ses yeux charbonneux et ses joues plâtrées de Garçonne ou de clown.

Je n'aime guère la Tate Gallery ; elle me rappelle les salles encombrées de colonnes, dans les châteaux, que les guides vous disent être d'anciens manèges. Les voix et la lumière y ricochent sur du marbre froid. Pourtant voici trois jours qu'une passion tenace – peut-être vraie, peut-être inventée – m'attire ici. Je ruse avec elle, je m'éloigne, je reviens. Je feins de n'être là que pour le Van Gogh, comme les petites vierges françaises. Je colle un œil de myope sur les ciels en lambeaux rouges et jaunes de Turner, puis je reviens. Diane a ce regard un peu figé, cette bouche triste. Je ruse encore, je pose des questions aux gardiens, je me fais montrer du doigt la toile voisine de celle de Laurencin. Je m'arrête un instant devant mon alibi, puis je glisse de deux mètres et je reprends mon guet : Diane penche ainsi une tête maigre et longue ; Diane a ces épaules étroites, ce front dévoré de cheveux. Diane est là, peinte, peinte par une morte, morte elle-même, plus éloignée de moi par l'illusion de la ressemblance que par dix jours

d'absence, un peu de mer et de ciel, la ville immense. Un air de noyée convenable, de condamnée résignée à la charrette et à la corde. Les linges écartés sur le cou renforcent la comparaison, et les cheveux que des ciseaux maladroits semblent avoir coupés pour désigner la nuque au bourreau. « Two girls », deux « filles » : on peut jouer sur les mots. Ces filles-là sont peut-être de bordel, de « maison » et non de goûts singuliers. Pourtant le regard de Diane ne peut pas me mentir ; je le connais ; c'est le regard de qui a renoncé à sortir de sa mémoire et de sa peau, de qui a dit oui à soi-même en se détestant.

On me met poliment dehors lorsque ferme la Galerie. Il est six heures. Le coton gris est devenu cette vitre embuée où s'étoilent des lumières. Je suis rendu aux rues, à mes interminables promenades. Je ne verrai plus jamais Diane. Alors je marche, je longe le quai, dans le même sens où coulent les eaux du fleuve. Je passe sous des ponts qui font un bruit d'usine. J'entre dans un pub, puis dans un autre, et je bois dans chacun de l'alcool. Lorsque je rentre à mon hôtel, j'ai la tête lourde et pleine. Je m'étonne d'être là, d'être moi, et seules quelques pensées obstinées rattachent ce moment perdu aux autres moments de l'histoire de Diane.

*

Ma vie n'est pas aménagée pour y recevoir beaucoup de romanesque. Les coulisses, les bistrots, les meublés que nous fréquentons depuis le dernier printemps m'ont gorgé de bohème, du moins je le croyais, comme je croyais que la peur du ridicule confisquerait toujours les chances qu'il m'arrive de donner à la passion.

Pourtant le coup de passion est venu, et même ce comble de la passion : la fugue en compagnie d'un fantôme. Trois jours de juin, à Deauville, avec une fille : je n'en aurais pas trouvé le goût. Mais rien ne m'aurait empêché de partir pour Londres, seul, une nuit de février. Buté, morose, fanatique d'une cause perdue : un vrai déterreur de cadavres. Tu ne m'as pas retenu ; je partais pour si peu de temps. Quoi faire ? Tu n'as pas eu l'air de penser à me le demander. Après avoir tant parlé d'adieu, nous étions prêts à toutes les complicités pour nous quitter à la sauvette.

Le premier jour, j'ai beaucoup dormi, stupéfait de me retrouver sans raison loin de toi, loin du cabinet de Clouard confié pour deux semaines à

un confrère. Sur ma fiche d'hôtel j'ai indiqué, comme « but du voyage », le tourisme. J'avais dans mon carnet tes deux adresses d'autrefois, mes deux dernières cartouches. J'ai usé l'une le second soir : « Au 21 de Belgrave Road on trouve un Boarding House assez fraîchement repeint... » Ensuite, trois jours consacrés aux musées, ce n'était pas trop. Mais le premier musée fut la Tate Gallery et ma vertu en fut épuisée. « Une petite toile grise, rose et mauve, que le catalogue baptise *Two girls...* » Tu le vois, j'ai le choix entre plusieurs thèmes pour le refrain de ta chanson. Il me restait la seconde cartouche, celle que l'on garde pour brûler la cervelle de la bien-aimée lorsque les Tartares déferleront en hurlant. Chère bien-aimée, chère petite chose blonde dont on regarde avec horreur le sein que la blessure trouera.

Je connaissais bien le Londres que Gehrard, en deux jours, t'avait sans doute montré : le Dorchester, façade ancrée dans la brume, baignée du même jaune roux que les routes dans les faubourgs des villes ; Hyde Park la nuit, où les hommes jeunes, deux par deux, se retournent ; le restaurant Coventry Street où l'on mange des huîtres, son argenterie lourde, la chaleur aux joues, le confort des années 20, couleur de cuir. Je savais combien cette ville-là est secourable aux hommes sages, à ceux qui compensent une peine par un achat coûteux. Tu avais traversé en petite victime ce monde des victoires adultes ; je m'y enfermais moi-même pour mieux te résister. J'aime la sécurité animale des visages de riches, leur roseur, leur conscience. Mais l'envers de ce film...

Comme toujours, un fragment de confiance me guidait (celui-ci datait d'Ibizza) : « On m'avait d'abord prêté une chambre dans un quartier excentrique, à moitié triste, à moitié pittoresque – imagine Mouffetard à Londres – et j'avais accepté, pour faire des économies... »

La rançon de ces économies s'appelait, selon le vieux carnet, Portobello Road : le coup de grâce. Le chauffeur du taxi m'a répondu : « *Yes, Sir ; down the hill ?* » En bas de la colline... Je n'avais jamais imaginé qu'il y eût des collines à Londres, – ni de ces noms faits pour voisiner dans la mémoire avec Portofino, avec Gênes, ni de ces promeneurs aux yeux brillants, ni cette lèpre mouillée, cet hiver posé sur l'Asie avec ses fruits coupés en deux, éclatants dans le gris comme des soleils peints. Tout, sans doute, tout avait changé. Là où tu avais habité, sur Portobello, on m'a expliqué que les vieilles maisons avaient été détruites ; à leur place on a dressé des cubes à quatre étages posés sur du gravier et des pelouses. C'était mieux ainsi. Sinon j'aurais compté les maisons pour trouver celle que tu avais connue ;

j'aurais regardé ses fenêtres, imaginé en me retournant ce sur quoi tu avais posé les yeux chaque matin, tout un automne : l'espèce de hangar ouvert à la brocante, les petites voitures sur lesquelles on ne vendait pas, ici, des oranges ou du raisin, mais des livres, de la friperie, des bougeoirs.

Avec ce poids sur la nuque (je sentais les choses ainsi, mais de les formuler les rendait plus dérisoires), ce poids donc, cette punition si patiemment cherchée, je suis redescendu lentement « down the hill ». J'ai croisé la roulotte écarlate du boucher pour animaux, beaucoup de nègres, une dame du monde inventée par Harper's Bazaar, une vieille de Dickens devenue naine à force de misère, des filles graves, un homme à turban, des métis en groupes immobiles, l'oreille tendue sur un disque de jazz gratté comme au couteau. Puis une autre musique est venue, de plus loin, du puits sombre d'une boutique, relayant la première, parfois la dominant, des violons de Vienne ou de Hongrie. La lutte des deux musiques a duré un moment, puis, passé un pont, j'ai cessé d'y prêter attention. Les petites voitures avaient disparu ; un long mur mangeait toute la gauche de la rue, le paysage couleur de cendre, et paraissait s'étendre loin, au delà d'un tournant. J'étais au bout de ton histoire, je ne pouvais pas aller plus avant. Au delà se prolongeaient, se croisaient, se refermaient d'autres murs. Il a fallu l'image des briques à perte de vue pour entraîner l'autre image, sur laquelle enfin j'ai buté, épuisé.

Un peu plus tard je suis retourné à mon hôtel. Taxi, rues reflétées dans les flaques noires : plus rien n'évoquait rien. Je portais le silence comme un animal lourd et glacé. Dans la chambre, avec la chaleur, le doux, le rouge, tout ce qui monte à la tête, la fièvre qui enténèbre le cerveau des chasseurs devant le feu ou des marins après la grosse mer, j'ai décidé de t'écrire. « Avant toi – ai-je commencé – il y avait un peu plus d'espoir, un peu plus de paix qu'après toi. Nous avons été l'un pour l'autre comme des soldats qui passent sur une campagne heureuse. Ils laissent derrière eux des feux, des épis couchés. La poussière des chemins retombe et des vieilles pleurent sur la honte qui scellera la bouche des filles... » Puis j'ai barré ces quelques lignes ; j'hésitais. J'ai longtemps hésité. Je pensais à la maison de Sorbeil, au printemps agile avec ses bruits sur le village. Mais je n'entendais que les voitures longer le Park, l'eau brûlante battre dans les radiateurs et des pas dans le couloir puisqu'il était l'heure, à Londres, pour les valets de mon hôtel, de venir broser les chaussures à la porte des chambres. Quelque part, à cette même heure, tu te retournais en soupirant dans ton sommeil. Je

refusais, décidément, de faire la paix avec les morts. J'ai repris mon stylo et j'ai écrit : « La haine, voilà mon sujet. » J'ai regardé dans l'encrier l'encre noire, sur ma page les mots furieux, et j'ai pensé : noir, comme la haine.

Londres, Vevey, Paris, 1957.

OceanofPDF.com

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Julliard, 1957.

ISBN : 2 - 266 - 01793 - 4

OceanofPDF.com

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782266302500) le 05 septembre 2019.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.



OceanofPDF.com